

GÉOPOLITIQUE PROFONDE

JUIN/26

REVUE CONFIDENTIELLE N°36

Mise en garde

Le présent document ne constitue en aucun cas une offre d'achat ou une sollicitation de vente et ne peut être assimilé à un conseil en investissement.

Géopolitique Profonde, ILP Solution et les auteurs n'acceptent aucune responsabilité, directe ou indirecte, qui pourrait résulter de l'utilisation de toutes informations contenues dans cette lettre.

Géopolitique Profonde, ILP Solution et les auteurs ne peuvent en aucun cas être tenus responsables de toute décision prise sur la base de ces informations.

Site internet

www.geopolitique-profonde.com

Contact

fp@geopolitique-profonde.com

Design

Andrea Kozhuharova

Reproduction strictement interdite. © Géopolitique Profonde.

OTAN-UE :
Suicide civilisationnel

CHINE :
Un empire assiégé ?

1812-2026 :
L'Amérique répète ses erreurs

QUANTIQUE :
Vers une révolution paradigmatique

PROJET GAÏA LE DÉCLIN TERMINAL DE L'EUROPE



GÉOPOLITIQUE PROFONDE

Retrouvez nous sur YouTube toute la semaine en direct
à 7h, 12h30 et 19h et le week-end à 12h30 et 19h !



GÉOPOLITIQUE PROFONDE

Retrouvez nous sur YouTube toute la semaine en direct
à 7h, 12h30 et 19h et le week-end à 12h30 et 19h !

Revue éditée par :
ILP Solution EOOD
10, Stefan Verkovich Str., fl. 1
4000 Plovdiv, Bulgaria
Company number : 207006189

Rédacteur en chef :
Raphaël Besliu

Sommaire

Le combat continue

L'IA, nouveau front de la guerre des puissances 3

Géostratégie

Étude comparative des six meilleurs obusiers du monde : ce qu'il en ressort 7

- ▲ L'obusier : ce que c'est et son rôle fondamental 8
- ▲ Présentation générale des six obusiers 8
- ▲ Inventaires nationaux des obusiers concernés 11
- ▲ Caractéristiques essentielles et spécificités 12
- ▲ Canon à âme rayée ou lisse ? Avantages et inconvénients 15
- ▲ Résilience des canons à l'usure : le comparatif 16
- ▲ Prix et coûts de maintenance 17
- ▲ Spécificités techniques et opérationnelles en résumé 18
- ▲ Verdict : quel est le meilleur obusier ? 19
- ▲ Conclusion : l'avenir de l'obusier dans les guerres du XXI^e siècle 20

La stratégie militaire chinoise 21

- ▲ Un empire assiégé ? 22
- ▲ Une approche holistique 22
- ▲ La confrontation des systèmes 23
- ▲ La guerre de précision multidomaine 23
- ▲ Un commandement taillé sur mesure 23
- ▲ Deux cas d'école 24
- ▲ La place de la dissuasion nucléaire 25
- ▲ Conclusion 26

Mondialisme

Déclin dirigé, millénarisme cybernétique et dépopulation : l'orientation stratégique profonde de l'UE/OTAN 29

- ▲ Gaïa et l'intégration techno-marxiste planétaire 31
- ▲ L'ère des managers et le dépassement libéral-collectiviste du capitalisme et du politique 34
- ▲ 2050 : horizon d'attente cybernétique et fin de l'histoire 35
- ▲ La guerre anglo-américaine de 1812-1815 : vers l'autonomisation stratégique des États-Unis 38
- ▲ Contraint et forcé 39
- ▲ La question amérindienne 41
- ▲ L'incendie de Washington 42
- ▲ Piraterie à La Nouvelle-Orléans 42
- ▲ Bilan et continuité stratégique 43

Techno-Science

Penser contre l'évidence : paradoxes systémiques et contre-intuitif stratégique 47

- ▲ La pensée contre-intuitive et ses paradoxes 48
- ▲ Le paradoxe de Braess : quand ajouter aggrave 48
- ▲ Le paradoxe de Jevons : l'efficacité qui augmente la consommation 49
- ▲ Le paradoxe de Yule-Simpson : inverser les tendances en les combinant 49
- ▲ La crise du contre-intuitif dans l'économie de l'attention 50
- ▲ Les deux dangers de la confusion 50
- ▲ Le contre-intuitif dans l'action : leçons militaires 51
- ▲ Force de la ruse contre ruse du fort 52

Vers une révolution paradigmatique en science physique : la théorie de la double causalité de Philippe Guillemant 54

- ▲ Le monde matériel aurait-il un jumeau ? 55
- ▲ Le retour du libre arbitre permet de choisir son futur 59
- ▲ Résumé 63

Macroéconomie

Le piège de la liquidité : pourquoi le mur de la dette rendra la correction de l'or éphémère 67

- ▲ Le repli vers les liquidités 68
- ▲ Les métaux précieux dans la tempête : une correction qui ne change rien aux fondamentaux 69
- ▲ Le précédent des années 1970 : quand les taux montent et que l'or s'envole 70
- ▲ Et les marchés actions globaux ? Sont-ils devenus abordables avec la baisse ? 71
- ▲ Le mur de la dette et le retour de l'inflation 72

Placements

Ce que votre conseiller ne vous dira jamais 77

- ▲ Le monde multipolaire crée des complexités que les conseillers classiques ne savent pas traiter 78
- ▲ L'urgence fiscale française : chaque mois d'inaction a un coût 78
- ▲ Les problématiques structurelles que l'Accompagnement Ultime traite 79
- ▲ Ce qu'est l'Accompagnement Ultime et ce qu'il n'est pas 79
- ▲ Pour qui cet accompagnement est-il fait ? 80



Le combat continue : l'IA, nouveau front de la guerre des puissances



Franck Pengam est analyste en géopolitique économique et spécialisé dans les placements décentralisés. Auteur de deux livres *Géopolitique de l'Or* (2019) et *L'industrie Minière* (2021), il propose diverses solutions pour débancaiser et internationaliser son patrimoine.

“

Chers lecteurs de Géopolitique Profonde,

Je vais vous dire quelque chose que les médias mainstream ne diront jamais : nous sommes en train de gagner. Pas sur un front, pas sur deux, mais sur tous les fronts à la fois. Et l'intelligence artificielle en est la preuve la plus éclatante.

Le 20 janvier 2025, pendant que Washington célébrait le retour de Trump, une petite entreprise chinoise, inconnue du grand public, faisait exploser la Silicon Valley. DeepSeek, avec à peine 6 millions de dollars de budget, venait de rivaliser avec les meilleurs modèles d'OpenAI et de Google, auxquels les Américains avaient consacré des milliards. En quelques heures, des centaines de milliards de capitalisation boursière partaient en fumée à Wall Street. Un message géopolitique d'une clarté absolue : le monopole américain sur l'intelligence artificielle est terminé. Car cette révolution technologique ne se comprend pas sans son pendant militaire. La doctrine militaire chinoise que vous découvrirez dans ce numéro sous la plume de Sylvain Ferreira illustre précisément comment Pékin articule puissance technologique et guerrière en une stratégie cohérente.

”



Voilà ce qui me rend profondément optimiste en ce mois de juin 2026. Nous assistons, en temps réel, à la démocratisation d'une technologie que l'Occident croyait pouvoir garder sous contrôle. Les restrictions américaines sur les semi-conducteurs, censées condamner la Chine à la dépendance technologique, ont produit l'effet inverse : elles ont forcé l'ingéniosité asiatique. Et l'ingéniosité a gagné. En mars 2026, les modèles chinois traitaient 140 trillions de tokens par jour. La prochaine version de DeepSeek s'annonce supérieure à tout ce que la Silicon Valley propose aujourd'hui. Le monde unipolaire de la tech étasunienne, c'est fini.

Ce qui m'enthousiasme davantage encore, c'est ce que cette révolution signifie pour nous, citoyens ordinaires qui refusons de subir le monde tel qu'on nous le présente. L'IA open source, celle qui échappe aux serveurs américains soumis au Patriot Act et aux biais idéologiques intégrés dans ChatGPT, est en train de démocratiser l'analyse géopolitique. Ce que seuls les grands instituts de recherche ou les services de renseignement pouvaient faire hier, n'importe quel lecteur éclairé peut également le réaliser aujourd'hui : croiser des sources, détecter les incohérences des narratifs officiels, accéder à des analyses que les algorithmes de Google auraient autrefois enterrées. Le monopole de l'interprétation du monde s'effondre. Et avec lui, le pouvoir de ceux qui en vivaient. Penser contre l'évidence, comme nous y invite Laurent Ozon dans sa contribution techno-scientifique, n'a jamais été aussi nécessaire.

Les BRICS l'ont compris avant tout le monde. La Chine ne développe pas l'IA pour elle seule : elle la déploie comme outil de coopération avec le Sud global, offrant des alternatives concrètes aux solutions américaines dans la santé, l'agriculture, l'administration, la défense. L'IA devient le nouveau vecteur de la multipolarité, la façon la plus efficace de s'affranchir des standards occidentaux qui ont longtemps servi d'instruments de contrôle et de pression. Pendant ce temps, la France tâtonne, lance des observatoires, organise des festivals, hésite... L'Histoire nous enseigne que les ruptures de dépendance ne se font jamais sans douleur ni sans vision. François-Xavier Consoli nous le rappelle brillamment en revisitant la guerre anglo-américaine de 1812-1815 : c'est précisément ce conflit fondateur qui a permis aux États-Unis de s'autonomiser stratégiquement face à l'Empire britannique. La Chine, elle, a retenu la leçon.

Cette bataille de l'IA est une bataille de souveraineté, et elle est loin d'être perdue. Choisir quels modèles on utilise et quelles données on leur confie, c'est choisir à quelle vision du monde on contribue. Dans un monde multipolaire en construction, ce choix est éminemment politique. Et pour la première fois depuis longtemps, les alternatives existent vraiment.

2026 est l'année où l'intelligence artificielle révèle ce qu'elle a toujours été : un champ de bataille géopolitique. La Chine avance, les BRICS s'organisent, et les peuples souverains ont toutes les cartes en main pour en tirer parti. C'est une bonne nouvelle. Une très bonne nouvelle.

Bonne lecture !

Franck Pengam
Fondateur de Géopolitique Profonde
Juin 2026

L'OR N'EXPLOSE PAS PAR HASARD



FRANCK PENGAM

RÉVÈLE POURQUOI LES BANQUES CENTRALES,
LA CHINE ET LA RUSSIE SE PRÉPARENT
AU BASCULEMENT MONÉTAIRE DE DEMAIN

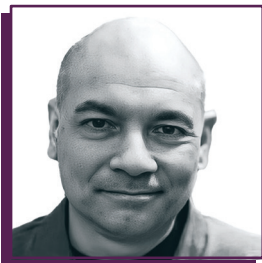
Scannez ce QR code avec votre téléphone



The background is a deep purple gradient. On the left, a portion of a globe is visible, showing continents and oceans in a lighter shade of purple. Overlaid on the entire background is a network of thin, white lines connecting small, bright white dots, resembling a constellation or a global communication network. The word "Géostratégie" is written in a large, white, serif font, centered horizontally and partially overlapping the globe and the network lines.

Géostratégie

Étude comparative des **six meilleurs obusiers** du monde : ce qu'il en ressort



Stéphane Bonard est expert en géopolitique et spécialiste de l'armement. Ancien membre du SGDN (Secrétariat général de la défense nationale), il anime la chaîne YouTube « Réinformation sur le Monde » et intervient régulièrement dans les médias pour décrypter les dynamiques internationales, notamment sur l'Ukraine et les conflits armés.

“

L'obusier est une pièce d'artillerie d'une puissance redoutable, occupant une place centrale dans les armées modernes depuis plus d'un siècle. Littéralement, c'est un canon de gros calibre capable de tirer à différentes inclinaisons, des trajets tendus aux trajectoires en cloche, ce qui le distingue des canons traditionnels tirant essentiellement en tir plongeant. L'obusier combine ainsi les caractéristiques des chars et des mortiers : une grande portée pouvant dépasser quarante kilomètres pour les meilleurs systèmes contemporains, il présente une puissance de frappe destructrice et une flexibilité tactique remarquable.

”



▲ L'obusier : ce que c'est et son rôle fondamental

Sur le champ de bataille moderne, l'obusier remplit des fonctions multiples et essentielles. Il assure le soutien des troupes au sol en feu de barrage, élimine les positions ennemies fortifiées, déstructure les colonnes mobiles adverses, et crée des zones d'interdiction. Il représente notamment l'épine dorsale du « feu en vue indirecte », cette capacité fondamentale à frapper au-delà de la ligne de visée directe, en coordonnant les efforts des artilleurs avec les observateurs au sol ou aériens. En outre, les obus guidés par satellite, tels que les obus Excalibur (États-Unis ; coût ≈ 100 000 \$), Katana (France ; coût ≈ 80 000 €), et Krasnopol (Russie ; coût ≈ 35 000 \$) confèrent aux obusiers une précision « chirurgicale » autrefois réservée aux avions de combat. À noter tout de même que leur utilisation est insignifiante comparée aux obus « classique », dits standards, du fait même de leur coût ; leur usage parcimonieux est réservé aux cibles les plus importantes.

Malgré l'avènement des drones armés, qui révolutionnent assurément les champs de bataille actuels, l'obusier demeure irremplaçable dans une véritable guerre d'ampleur. Les drones souffrent en effet de limitations majeures : leur vulnérabilité aux brouillages électroniques, leur autonomie limitée, leur coût récurrent par tir (drones suicides), et surtout leur impossibilité à maintenir un feu de suppression ou de barrage sur une longue durée. En Ukraine, malgré la prolifération des drones, les armées ne pourraient absolument pas se passer de l'artillerie. Les drones détectent, désignent les cibles, et les rendent souvent inutilisables (si frappes avec des drones suicides, mais la cible peut éventuellement être réparée), tandis que l'obusier peut les anéantir.

L'avantage de l'obus est double par rapport aux drones quand on parle uniquement de dommages physiques : l'obus typique est beaucoup moins cher qu'un drone et fait beaucoup plus de dégâts. En réalité, ce sont deux outils complémentaires, non antagonistes, qui définissent la puissance de feu moderne.



▲ Présentation générale des six obusiers

Le M109A7 Paladin



Le M109A7 Paladin est la dernière variante de la célèbre lignée M109, initiative du constructeur américain BAE Systems. Le projet initial M109 a débuté à la fin des années 1950, aboutissant à sa mise en service en 1963 auprès de l'armée américaine. Le M109A7 représente spécifiquement une modernisation majeure lancée à partir de 2017, avec une mise en service opérationnelle démarrée en 2018-2019.

Cet obusier représente la nouvelle doctrine américaine de l'armement : une pièce robuste, fiable, produite en grandes quantités (malgré un coût à l'unité important), et dont la logistique est parfaitement maîtrisée. Sa masse est de 38 tonnes.

Cela dit, il n'a jamais été utilisé en situation de combat : il doit faire ses preuves. Il a en outre un défaut notable : sa cadence de tir est faible, avec 4 coups par minute et qui descend à un 1 coup par minute après une utilisation intensive. De plus, cette pièce d'artillerie est très chère (≈ 12 millions de dollars). Son équipage est composé de quatre hommes (trois côté russe).

Les États-Unis attendent de leur Paladin d'être capable de supporter les opérations de haute intensité, offrant une protection accrue à l'équipage grâce à un châssis modernisé dérivé du véhicule blindé M2 Bradley, et possédant un système de contrôle de tir numérique intégré permettant une réactivité maximale. Le Pentagone envisage le Paladin comme la colonne vertébrale de l'artillerie terrestre américaine pour les deux prochaines décennies au minimum.

Le PzH 2000



Le Panzerhaubitze 2000 (PzH 2000) est l'obusier automoteur chenillé allemand de référence, développé pour la Bundeswehr par KNDS Deutschland (ex-KMW) avec Rheinmetall, autour d'un canon 155 mm. Le programme se structure sur la fin des années 1980 et les années 1990 (conception 1987-1995), avec une production lancée à partir de 1995 et une entrée en service en 1998.

Sur le plan opérationnel, c'est l'archétype de « l'obusier lourd » : 56 tonnes, 60 obus embarqués, une cadence très élevée, et des fonctions avancées, comme le MRSI (plusieurs obus qui arrivent en même temps). La plateforme est aussi pensée pour survivre : blindage acier, souvent décrit comme résistant aux menaces de type 14,5 mm (selon configurations) et protections additionnelles.

Ses revers sont malheureusement notoires : trop lourd, trop complexe, et logistiquement exigeant (maintenance, usure, consommation, mobilité stratégique), et avec un équipage de 5 hommes. Ces défauts rappellent le char Abrams A1-M1/M2.

L'Archer



L'Archer (FH77BW L52/Artillerisystem 08) est la réponse suédoise à une idée très claire : maximiser l'automatisation pour tirer et disparaître vite. Conçu par BAE Systems Bofors, le système a connu une trajectoire politiquement mouvementée (la Norvège s'est retirée du programme en 2013), puis la Suède a reçu des systèmes de préséries (fabrication industrielle d'une petite quantité) en septembre 2013 et les premiers exemplaires sont entrés en service le 1^{er} février 2016.

L'Archer se distingue sur l'exécution : équipage de 3 à 4 opérant depuis une cabine blindée, automatisation poussée, et un mode combat de type « tir-décrochage » agressif. BAE met en avant la capacité à tirer 6 coups, se repositionner et parcourir 500 m en moins de 2 minutes, tout en gardant l'équipage sous protection.

Les limites sont celles d'un système à pneus : protection globale et tolérance à la brutalité du terrain moins bonnes qu'un chenillé lourd, et dépendance forte à la logistique pour le rechargement d'obus (magasin embarqué plus limité qu'un gros automoteur chenillé).

Le K9 Thunder



Le K9 Thunder est l'obusier automoteur chenillé sud-coréen devenu un standard à l'export. Il est développé par l'Agence sud-coréenne (ADD) avec l'industrie (programme de conception fin des années 1980 à 1998), un prototype testé en 1996, puis une production en série et une entrée en service en 1999. La logique est pragmatique : une plateforme blindée, mobile, capable de délivrer un feu soutenu. Le K9 pèse environ 47 tonnes, avec un équipage de 5 hommes, et un canon 155 mm. Sur la munition « simple » type M107, la portée maximum souvent citée est d'environ 18 km. Cette portée assez faible est son gros défaut (elle augmente fortement avec munitions assistées, mais ce n'est plus un obus « standard »).

Ses faiblesses sont les mêmes que le PzH 2000, à une échelle moindre : très lourd, demande beaucoup de maintenance, et n'est pas très mobile, contrairement à l'Archer.

Ses points forts : cadence de tir élevée, mobilité chenillée (permettant le tout-terrain total), et bonne intégration logistique (souvent opéré avec un véhicule de ravitaillement dédié) comme pour l'obusier américain Paladin.

Le 2S35 Koalitsiya-SV



Le 2S35 Koalitsiya-SV est le fleuron de l'artillerie russe contemporaine, développé par Ouraltransmash. Le programme remonte à la décennie 1990, avec des prototypes construits dès 1994, mais le véhicule n'a pas connu d'essais intensifs avant les années 2010. La mise en service opérationnelle s'est effectuée en fin d'année 2023, après l'achèvement des essais étatiques en novembre 2023, puis son déploiement immédiat en Ukraine en décembre 2023.

La Russie investit dans le 2S35 chenillé pour disposer d'une pièce d'artillerie révolutionnaire combinant une portée extrême (c'est lui qui a la plus longue de tous les obusiers présentés ici), et une automatisation de la tourelle permettant de réduire l'équipage à trois hommes seulement. Sa masse est de 48 tonnes : c'est très lourd (l'accent ayant été mis sur la protection) ; heureusement, il compense par un moteur très puissant lui permettant de se mouvoir rapidement malgré son poids.

Ce système symbolise l'ambition russe de posséder un obusier à la pointe technologique tout en restant fiable, ayant une maintenance facile et relativement peu coûteuse. Son défaut est qu'il est bien plus coûteux que ses homologues russes, et le budget ne permettra pas une production massive avant plusieurs années, si l'on reste dans un cadre relativement optimiste.

Le CAESAR



Le CAESAR (Camion Équipé d'un Système d'Artillerie), produit par Nexter, est l'orgueil de l'industrie française de défense. Le projet a débuté au début des années 1990, aboutissant à la livraison d'un prototype en 1994. Le système a connu une phase de tests extensive jusqu'en 2003, puis sa mise en service opérationnelle en 2004 après validation définitive en 2003-2004. Les premières unités ont été déployées en Afghanistan en 2009, confirmant la viabilité opérationnelle du concept.

La France considère le CAESAR comme une solution révolutionnaire : un obusier monté sur châssis de camion commercial, d'une légèreté remarquable (17 tonnes environ), offrant une mobilité exceptionnelle, aérotransportable en cargo militaire, et possédant une maniabilité tactique permettant des repositionnements rapides. La portée des obus standards est également très bonne. L'armée française attend du CAESAR une flexibilité tactique incomparable, une empreinte logistique réduite, et une capacité à opérer en terrain urbain ou montagneux. Les défauts notables de cette pièce d'artillerie sont le manque de blindage pour la rendre la plus légère possible (aérotransportable), puisque c'est un camion modifié qui permet un coût plus faible, mais au détriment de la protection ; le temps de production très long ; le petit nombre d'obusiers ; l'équipage important de cinq personnes.



▲ Inventaires nationaux des obusiers concernés

États-Unis

L'inventaire d'obusiers de l'armée américaine reflète son engagement mondial et sa philosophie de domination de l'artillerie. Au-delà du M109 dans ses différentes variantes, l'US Army dispose d'environ 660 M109 en service, dont environ 300 M109A7 Paladin ; d'environ 1 000 obusiers tractés M777 de 155 mm ; d'une quarantaine de M777A2, et de capacités résiduelles en obusiers plus anciens. L'ensemble représente une puissance de feu de plus de 1 800 obusiers de tous types, conférant aux États-Unis une capacité d'artillerie rivalisant avec celle de la Russie.

Suède

L'unique obusier en Suède est l'Archer 155 mm, conçu pour tirer vite, se déplacer vite, et limiter l'exposition à la contre-batterie. Sur le parc existant, l'agence d'armement suédoise (FMV) indique que 24 Archers 6x6 ont été entièrement modernisés au standard « Version C », ce qui correspond à l'ensemble du stock Archer en service, et permet d'équiper au moins deux bataillons d'artillerie. La Suède, bien que pouvant produire de bons obusiers, est un « nain » face aux autres pays mentionnés ici.

Allemagne

L'inventaire d'obusiers allemand est aujourd'hui très « mono-système » (comme la Suède). Le Panzerhaubitze 2000 (PzH 2000) 155 mm reste l'unique artillerie au cœur des unités, ce qui traduit un choix doctrinal clair : peu de familles de matériels, mais un système haut de gamme, numérisé et performant. Il y aurait en Allemagne 121 PzH 2000 opérationnels : ce petit nombre classe l'Allemagne comme une « petite puissance » d'artillerie.

Corée du Sud

La Corée du Sud est dans une autre catégorie : son inventaire d'obusiers reflète une posture de dissuasion conventionnelle permanente face à une menace immédiate, et surtout une capacité industrielle capable de produire « en série » pour sa propre armée tout en exportant. Le pilier est le K9 Thunder 155 mm/52, devenu un standard mondial. L'armée sud-coréenne (ROKA) aligne 1090 K9 en service, dont une partie est modernisée vers les standards A1/A2 (automatisation accrue, meilleur rythme de tir, modernisation des sous-systèmes).

À l'échelle macro, le K9 n'est pas seulement un matériel : c'est une base industrielle. En outre, il est possible que la Corée du Sud approche bientôt des 2 000 pièces livrées au total : environ 900 seraient en cours de production, ce qui explique la capacité de Séoul à répondre vite aux demandes extérieures tout en continuant à densifier son propre parc.

Russie

La Russie dispose d'une artillerie extraordinairement puissante. Son inventaire incluait traditionnellement environ 1 500 à 2 000 obusiers de calibre 152 mm (principalement des variantes 2S19), plus de 500 obusiers de 203 mm (2S7 Pion), et des stocks stratégiques considérables en obusiers non autopropulsés en réserve, c'est-à-dire des obus standards. Nota : je ne compte pas les 2S4 Tylpán de 240 mm, car ce sont des mortiers automoteurs lourds, et non de véritables obusiers.

Cependant, la guerre en Ukraine a sérieusement endommagé ces réserves. Les estimations (occidentales) suggèrent que la Russie a perdu environ 1 000 à 1 200 pièces d'artillerie depuis février 2022 (certainement beaucoup moins en réalité), dont un nombre considérable d'obusiers. Les stocks actuels sont estimés (sources occidentales toujours) à environ 1 200 à 1 500 obusiers de tous types, bien que ces chiffres fluctuent constamment en raison des pertes, de la mobilisation de réserves stratégiques, et de l'arrivée des nouveaux obusiers produits. Cependant, la Russie n'aurait que 12 Koalitsiya-SV : il y en a si peu qu'ils ne seront utilisés que pour des missions où leurs qualités seront indispensables.

France

L'armée française dispose d'une artillerie plus modeste, mais très modernisée. En 2024-2025, l'inventaire français comprend, en avril 2025, 63 CAESAR opérationnels. Il y a environ 21 canons AUF1 hérités de la génération précédente, et une dizaine de LRU (lance-roquettes unitaires). Cela représente un total d'environ 108 obusiers autopropulsés ou canons automoteurs. La France ne possède qu'un petit nombre d'obusiers tractés modernes, l'accent étant mis sur l'autonomie et la mobilité plutôt que sur le nombre brut.



▲ Caractéristiques essentielles et spécificités

Le M109A7 Paladin

Le M109A7 est un obusier autopropulsé sur chenilles, équipé d'un canon à âme rayée de 155 mm à chargement manuel. Son poids de combat atteint 38,1 t, ce qui le classe parmi les engins lourds. L'équipage se compose de quatre hommes : le commandant, le pointeur, le chef de pièce, et le pilote.

Motorisé par un moteur Cummins V903 de 600 chevaux (amélioré à 675 chevaux dans certaines versions), le M109A7 possède une vitesse maximale de 61 km/h sur route et une autonomie de 300 km. Son système de propulsion chenillé offre une excellente mobilité tout-terrain et une traction supérieure en terrains marécageux ou détrempés.

▲ Performances de Tir

Le M109A7 tire un obus de calibre 155 mm à une cadence de 1 coup par minute en tir soutenu, et jusqu'à 4 coups par minute pendant 3 minutes maximum. Sa portée maximale s'élève à 22 km avec des obus standards, et jusqu'à 30 km avec des obus à propulsion additionnelle (la portée du Paladin est nettement plus faible que ses concurrents).

Précision de tir (CEP : *Circular Error Probable* ; rayon englobant 50 % des impacts) avec un obus standard (non guidé et sans fusée de propulsion) à 20 km : de 50 m à 100 m en conditions idéales.

Avec des munitions guidées comme l'Excalibur, la portée peut atteindre 40 km. Le M109A7 peut embarquer jusqu'à 42 obus.

Nota Bene : bonne précision de tir, car tir relativement court par rapport aux autres obusiers présentés ici.*

*Nota Bene** : on remarque que tous les obusiers suivants ont une précision CEP d'environ 100 m, car les sources donnent toutes les mêmes informations vagues du fait que celles-ci sont confidentielles. On peut simplifier, sans trop se tromper, pour dire que tous les nouveaux obusiers sont efficaces en termes de précision. Enfin, je souligne que la précision d'un tir ne dépend pas uniquement de l'obusier, mais aussi de la compétence des artilleurs, de l'éloignement de la cible, de la température et de l'humidité de l'air, du vent, de la qualité et du type de l'obus, etc.*

▲ Spécificités du système

Le M109A7 est doté du système de contrôle de tir « *Paladin Integrated Management* » (P.I.M.), un ordinateur balistique intégré capable de calculer les solutions de tir en quelques secondes. La tourelle est équipée d'un système de pointage entièrement automatisé. Le châssis, dérivé du M2 Bradley, offre une protection balistique améliorée avec en option une cabine blindée. Le système est conçu pour opérer dans tous les environnements, y compris les zones contaminées par les radiations ou les armes chimiques.

Sa résilience est remarquable : le M109A7 a déjà remplacé ses composants usuels (moteur, transmission, train de roulement) par des éléments éprouvés du véhicule blindé Bradley, réduisant ainsi les problèmes de maintenance.

Le Panzerhaubitze 2000 (PzH 2000)

Le Panzerhaubitze 2000 est un obusier autopropulsé sur chenilles, conçu par l'Allemagne pour surpasser les systèmes précédents, comme le M109. Équipé d'un canon de 155 mm à âme rayée avec chargement automatique, il pèse environ 55 tonnes grâce à un blindage renforcé en acier, offrant une protection balistique et anti-fragments supérieure. L'équipage est composé de cinq hommes : commandant, tireur, chargeur et deux servants.

Propulsé par un moteur diesel MTU de 736 kW (environ 1 000 ch), le PzH 2000 atteint une vitesse maximale de 67 km/h sur route et dispose d'une autonomie de 420 km. Les performances de mobilité sont solides malgré son poids considérable (le plus lourd de tous les obusiers), avec une vitesse tout-terrain de 45 km/h et un système de suspension hydropneumatique avancé permettant une excellente stabilité en tir.

▲ Performances de Tir

Le PzH 2000 excelle en cadence de tir avec un maximum de 3 obus en 9-10 secondes (pendant 3 minutes maximum à ce rythme), et une cadence soutenue de 8-10 obus par minute. Sa portée maximale atteint 30 km avec un obus standard, et jusqu'à 67 km avec munitions guidées comme V-LAP ou Excalibur. Il embarque 60 obus, permettant un feu intensif prolongé. Précision CEP à 30 km avec obus standard en conditions idéales : environ 100 m*.

Cette combinaison de cadence extrême et d'emport massif lui confère une puissance de feu inégalée, prouvée en Ukraine : il est théoriquement capable de tirer plus de 700 obus en une heure d'opérations intensives.

▲ Spécificités du système

Le PzH 2000 intègre un système de conduite de tir automatisé avec télémètre laser, GPS, caméras thermiques et liaison de données pour cibles drones ou externes. La tourelle pivote sur 360°. Une mitrailleuse MG3 de 7,62 mm téléopérée protège l'équipage. Protection NBC (nucléaire, bactériologique, chimique) complète et blindage adaptable renforcent la survivabilité. À noter qu'il a le canon le moins sujet à l'usure de tous les obusiers présentés ici, ce qui est remarquable, et un atout important en cas de tirs soutenus et de longues durées : gains en coût et en temps de maintenance majeurs.

Le FH77 Archer

L'Archer est un obusier autopropulsé à roues (6x6 Volvo A30D), révolutionnaire par sa conception cabine protégée et tourelle téléopérée, différent du K9 ou du PzH chenillés. Équipé d'un canon de 155 mm automatique. Avec 30 tonnes seulement, son blindage modulaire protège contre les éclats et armes légères. L'équipage de 3-4 hommes (commandant, opérateur, conducteur au minimum) reste en cabine blindée, sans exposition lors du tir.

Propulsé par un moteur Volvo Diesel de 343 kW (460 ch) ayant un rapport puissance/efficacité exceptionnel, l'Archer atteint 70 km/h sur route et offre 500 km d'autonomie. Sa mobilité exceptionnelle sur routes et terrains mixtes, avec mise en batterie en 20 secondes et sortie en 20 secondes, optimise la tactique de « tir-décrochage ».

▲ Performances de Tir

L'Archer tire 8-9 obus par minute en automatique, avec possibilité de tirer 4 obus en simultanés (MRSI : *Multiple Rounds Simultaneous Impact*). Portée maximale : 30 km standards, 50-60 km avec Excalibur ou Bonus (BOfors NUtatating Shell). Il charge 21 obus en magasin automatique, rechargé en 10 min par véhicule suiveur. Précision CEP à 30 km avec obus standard en conditions idéales : environ 100 m*.

Sa capacité à saturer une cible en salve multiple et son rechargement rapide en font un système furtif et létal, idéal pour la guerre en réseau moderne.

▲ Spécificités du système

Sur l'obusier Archer, le MRSI, offre la capacité de tirer plusieurs obus d'affilée avec des trajectoires différentes (angle + charge propulsive + *timing*), pour qu'ils arrivent tous sur la cible au même moment, mais la distance des cibles ne doit pas être ni trop éloignée (vers la portée maximale de l'Archer), ni trop courte (vers la portée minimale). Contrôle à distance total depuis cabine protégée, avec interfaces tactiques, télémètres laser et intégration drones/NBC. Compatible munitions OTAN, incluant anti-char BONUS. Protection balistique STANAG 4569 niveau 2 et système de ventilation NBC. Le châssis articulé assure la stabilité en tout-terrain malgré les roues.

Le K9 Thunder

Le K9 Thunder est un obusier autopropulsé sur chenilles, développé par la Corée du Sud pour rivaliser avec le M109A7. Équipé d'un canon de 155 mm semi-automatique. Pesant 47 tonnes, son blindage acier le protège contre 14,5 mm. L'équipage compte cinq hommes : commandant, tireur, chargeur et deux conducteurs/servants, avec automatisation partielle.

Propulsé par un moteur MTU Diesel V8 de 1 000 ch, il atteint 67 km/h sur route et 480 km d'autonomie. Bonne mobilité tout-terrain grâce à une suspension par torsion et une capacité amphibie limitée avec kits.

▲ Performances de Tir

Cadence : 2-3 obus/min soutenue ; 6-8 obus/min maximum. Portée : 18 km avec obus standards, 54-56 km avec RAP/Excalibur. Emport : 48 obus maximum. Précision CEP à 30 km avec obus standard : environ 100 m*. Capable MRSI pour de multiples impacts simultanés. Puissance de feu équilibrée pour opérations prolongées, avec plus de 400 obus potentiels par jour.

▲ Spécificités du système

MRSI ; conduite de tir numérique avec navigation GPS/inertielle, liaison de données et FCS moderne (*upgradé*) ; mitrailleuse coaxiale 12,7 mm. Protection NBC et blindage frontal renforcé. Intégration parfaite dans les réseaux de commandement, prouvée en export massif.



Le 2S35 Koalitsiya-SV

Le 2S35 Koalitsiya-SV est un obusier autopropulsé sur chenilles, radicalement différent du M109A7 dans sa conception. Équipé d'un canon de 152 mm à âme rayée doté d'un chargeur automatique. Cet obusier dépasse la masse des obusiers occidentaux avec ses 48 tonnes, car le blindage est bien plus important. L'équipage ne compte que trois hommes : seuls le commandant et deux artilleurs sont présents, la tourelle étant partiellement automatisée, en plus du chargement automatique des obus.

Propulsé par un moteur V-92S2 de 1 000 chevaux, le 2S35 atteint une vitesse maximale de 60-70 km/h sur route et dispose d'une autonomie estimée à 450 km. Les performances de mobilité sont excellentes pour un engin de cette masse, grâce à son système de suspension sophistiqué et à sa motorisation puissante.

▲ Performances de Tir

Le 2S35 représente un bond qualitatif dans les performances d'artillerie russe. La cadence de tir soutenue atteint 10 obus par minute, pouvant monter à 16 obus par minute en salve brève. Sa portée maximale s'élève à 40 km avec des obus standards, et jusqu'à 70 à 80 km avec des obus autopropulsés ; 25 km maximum avec l'obus Krasnopol. Le 2S35 embarque jusqu'à 70 obus, soit nettement plus que les obusiers occidentaux. Précision de tir CEP avec un obus standard à 30 km : environ 100 m*.

Cette capacité d'emport massive, combinée à la cadence de tir élevée, confère au 2S35 une puissance de feu absolue impressionnante : en théorie, il peut tirer plus de 1 000 obus en une journée d'opérations intensives.

▲ Spécificités du système

Le 2S35 est doté d'un système de visée et de contrôle de tir parmi les plus modernes au monde. La tourelle est dotée d'un télémètre laser, de caméras thermiques, et d'un système de pointage entièrement automatisé capable de rechercher et de verrouiller des cibles sans intervention manuelle prolongée. La mitrailleuse Kord de 12,7 mm est télécommandée, permettant aux servants de rester protégés à l'intérieur de la tourelle.

Le système du 2S35 permet de recevoir les coordonnées de tir depuis des drones de reconnaissance externes, s'intégrant ainsi dans les doctrines russes de « guerre en réseau ». La précision du système est classée secrète en Russie : les données estimées fournies viennent de sources occidentales.

Le CAESAR

Le CAESAR représente une approche diamétralement opposée aux deux précédents systèmes : au lieu d'un engin blindé autopropulsé sur châssis militaire, le CAESAR est monté sur le châssis d'un camion classique Renault Sherpa ou Unimog, conférant au système une légèreté remarquable de 17 à 18 tonnes, mais qui se paie par le sacrifice de la protection de l'équipage, qui peut compter de 4 à 5 hommes selon la configuration.

Grâce à son châssis commercial, le CAESAR ne dépasse pas 10 m de longueur, 2,55 m de largeur, et 3,7 m de hauteur en configuration de tir. Cette compacité exceptionnelle permet l'aérotransport en cargo militaire : le C-130 Hercules, l'A400M, le C-17, le IL-76 russe pourraient le transporter. En outre, le CAESAR est aérotransportable en « simple fardeau » (transportable par avion en une seule charge, prêt à être chargé/déchargé, mais sans découper l'équipement en plusieurs palettes/éléments), qualité qui a beaucoup intéressé les militaires du monde entier.

Motorisé par des moteurs diesel commerciaux de 300-350 chevaux selon la variante, le CAESAR atteint une vitesse maximale de 110 km/h sur route et dispose d'une autonomie de 600 km, nettement supérieure aux obusiers blindés. Cette mobilité routière exceptionnelle (du fait qu'il s'agisse d'un « camion » et non un véritable blindé) permet le repositionnement tactique rapide, évitant les contre-batteries adverses.

▲ Performances de Tir

Le CAESAR est équipé d'un canon de 155 mm long à âme rayée et à chargement semi-automatique. Sa cadence de tir s'élève à 6-8 coups par minute en tir soutenu, ou jusqu'à 12 coups par minute pendant 1 minute. Sa portée maximale est de 30 km avec des obus standards, 42 km avec des obus à portée étendue (ERFB), dépassable à plus de 50 km avec des munitions roquettes, et atteignant 35 km avec les obus Katana. Précision de tir CEP avec un obus standard à 30 km : environ 100 m*.

Le CAESAR n'embarque que 18 à 36 obus selon la variante (version légère ou version renforcée), limitation compensée par une mobilité tactique permettant de ravitailler rapidement. La version renforcée CAESAR 8x8 embarque 36 coups complets et pèse environ 30 tonnes.

▲ Spécificités du système

Le CAESAR est très respecté par les experts militaires du fait de sa conception révolutionnaire. Le système possède un pointage et un re-pointage entièrement automatique, un système de contrôle de tir numérique intégré, et peut tirer et se redéployer en moins de deux minutes. Cette capacité permet d'éviter presque systématiquement les contre-batteries ennemies.

Le CAESAR peut être équipé d'une cabine blindée optionnelle de niveau 2A ou 2B selon la norme STANAG 4569, protégeant l'équipage contre les éclats d'obus et les IED (engins explosifs improvisés); ce blindage est malgré tout bien plus faible que celui du Paladin et du Koalitsiya. Le système est capable de fonctionner avec tous les protocoles de communication OTAN (standard C4I, système ATLAS), permettant une intégration tactique complète.

▲ Canon à âme rayée ou lisse? Avantages et inconvénients

Alors, lequel est le mieux entre ces deux types de canons? Eh bien, cela dépend. À noter que la plupart des nouveaux canons pour chars sont fabriqués à âme lisse; contrairement aux canons d'obusiers qui sont tous à âme rayée, à ma connaissance tout du moins. Cet état de fait concernant les obusiers pourrait changer si les obus standards, inférieurs à ceux guidés et autpropulsés, venaient progressivement à disparaître.

Un canon à âme lisse et un canon à âme rayée n'optimisent pas les mêmes munitions ni ne donnent les mêmes performances balistiques.

▲ Avantages de l'âme lisse :

Permet l'emploi de projectiles à empennage (obus-flèche, obus à ailettes), très efficaces pour les pénétrateurs longs, qui se stabilisent par ailettes et non par rotation. L'absence de rayures réduit les frottements, permet des pressions de chambre plus élevées et donc des vitesses initiales plus grandes, ce qui améliore la portée utile et l'énergie à l'impact. L'usure du tube est moindre (pas d'arêtes de rayures à éroder) et la fabrication (usinage) du canon est plus simple (moins cher donc) qu'un canon rayé. L'âme lisse permet aussi la compatibilité avec des projectiles dotés de sabots (obus-flèche : ce qu'il y a de mieux en obus pour les chars), qui peuvent être perturbés ou endommagés dans un tube rayé.

▲ Inconvénients de l'âme lisse :

Moins bonne précision intrinsèque avec des projectiles classiques courts (obus standards ou explosifs non empennés), car il n'y a pas de stabilisation gyroscopique par rotation. Cela nécessite des munitions à empennage plus complexes et plus coûteuses, ce qui augmente le coût de tir pour les cadences élevées ou les feux de saturation.

L'obturation (étanchéité gaz/paroi) est souvent moins bonne qu'avec une ceinture de forçement dans un tube rayé, d'où des pertes de gaz si la munition n'est pas très bien conçue.

▲ Avantages de l'âme rayée :

Stabilisation par rotation (effet gyroscopique), donnant une meilleure précision et régularité de trajectoire pour des obus conventionnels à vitesse donnée.

Permet d'employer efficacement certaines munitions à effet de souffle ou de fragmentation (par exemple, HESH/HEP) qui demandent une faible vitesse, mais une bonne stabilisation en rotation.

Munitions simples (obus explosifs classiques) généralement moins chères, adaptées aux volumes de tir importants (artillerie de campagne faisant des tirs de barrage ou des tirs de couverture; pour ces derniers, afin de réaliser des manœuvres d'approche).

▲ Inconvénients de l'âme rayée :

Frottements plus importants, donc contraintes et usure plus élevée pour un même niveau de performance, ou bien nécessité de limiter la pression maximale, donc de perdre en vitesse de propulsion.

La rotation peut dégrader l'efficacité de certaines charges (charge creuse, par exemple), d'où des compromis à trouver ou des conceptions de munitions plus complexes.

▲ Application spécifique à un obusier :

Pour un obusier, qui tire surtout des obus explosifs conventionnels (obus standards), souvent à grande distance et en tir courbe, le canon rayé reste généralement plus pertinent pour la précision, la simplicité des munitions et le coût par coup. Mais n'oublions pas qu'un canon rayé s'use beaucoup plus vite qu'un canon lisse (en combat de haute intensité et de longue durée, le problème devient majeur), et le coût, le temps, la logistique d'un changement

de canon sont très importants : le dilemme est donc grand et dépend de chaque situation, ainsi que du contexte général du complexe militaro-industriel de chaque pays. Cependant, ce dilemme n'est posé que pour le cas du char, présentement.

Un obusier à âme lisse deviendrait intéressant si l'on privilégiait les projectiles empennés à très haute vitesse (par exemple, rôle antichar spécialisé), ainsi qu'une plus grande distance de portée (grâce à la vitesse accrue de propulsion), mais au prix d'une munition plus chère et d'une dépendance aux empennages pour la stabilisation. Cela dit, en définitive, pas de canon lisse en vue pour les obusiers modernes...

▲ Résilience des canons à l'usure : le comparatif

Les obusiers automoteurs comme le M109A7 Paladin, le Koalitsiya-SV, l'Archer, le CAESAR, le PzH 2000 et le K9 Thunder, ont un tube (intérieur du canon) d'une durée de vie exprimée en Équivalents Pleine Charge (EFC), c'est-à-dire le nombre de tirs à charge maximale avant une usure critique nécessitant le remplacement. Les EFC mesurent l'usure : 1 tir pleine charge = 1 EFC ; charges moindres < 1 (exemple : 0,5 EFC).

L'usure dépend des munitions (obus standards, guidés, etc.), du type de tir (lent ou rapide), du nombre de tirs, du respect du temps de refroidissement du canon, ainsi que d'autres facteurs mineurs dépendant de l'environnement. Un entretien régulier, comme le nettoyage de la culasse, prolonge la fiabilité : ce facteur est souvent négligé alors qu'il est essentiel, car cette rigueur quant au nettoyage augmente notablement la durée d'utilisation du canon.

Les informations suivantes sur le nombre de tirs avant la maintenance du canon (le canon est « réusiné » avant renvoi sur le champ de bataille : il n'est changé que si l'usure est extrême ou qu'un incident a provoqué des dégâts trop importants) ne sont souvent que des estimations, d'autant plus que, comme on l'a vu précédemment, l'usure du tube dépend de nombreux facteurs, dont le facteur humain : sérieux de l'équipage quant au nettoyage, mais aussi suivi conforme du protocole d'utilisation (par exemple le respect du temps de refroidissement du canon), surtout quand ce sont des obus d'occasion qui peuvent être de mauvaise qualité, et en particulier ceux étant restés très longtemps en stock ; pire : stockage dans de mauvaises conditions (atmosphère trop humide ou trop chaude, ou les deux).

En Ukraine, les forces kiéviennes (révélé par les médias) ont fait preuve de nombreux manquements (principalement le manque de vérifications de la qualité de l'obus et le manque de maintenance du canon) ayant causé non seulement des dégâts de canons prématurés, mais aussi de nombreuses blessures plus ou moins graves à des artilleurs ukrainiens.

À noter qu'en Ukraine, par exemple, des CAESAR 8x8 ont tiré plus de 40 000 obus au total (sur 19 unités depuis 2023), soit environ 2100 coups par pièce en moyenne selon Opex360. Attention, la source ne précise pas si, après ces tirs, il y a eu maintenance du canon ou non.

Le canon CAESAR, par exemple, ne peut tirer que 1 000 coups en tirs de haute intensité, ou avec de nombreux obus guidés (pour ces obus, la surcharge d'explosif inflige des contraintes mécaniques importantes au tube) ; mais environ 2 500 tirs au maximum en conditions « normales » sans haute intensité, et sans usage prolongé d'obus spéciaux longue portée.

Système	Calibre	Durée de vie (EFC)	Notes
CAESAR (France)	155 mm	≈ 1000-2500 EFC	Tube Nexter. Standard OTAN
Koalitsiya SV (Russie)	152 mm	≈ 2000-4000 EFC (estimation)	Données limitées
Archer (Suède)	155 mm	≈ 2000-2500 EFC	Standard OTAN
PzH 2000 (Allemagne)	155 mm	≈ 4500 EFC (officiel)	Rheinmetall ; records en Ukraine. Standard OTAN
K9 Thunder (Corée du Sud)	155 mm	1000 EFC (base) ; 1500 EFC (option tube amélioré)	CN98 chrome-platé ; versions K9A1/K9A2 optimisées
M109A7 (États-Unis)	155 mm	≈ 2000-2500 EFC	Standard OTAN

▲ Prix et coûts de maintenance

M109A7 Paladin

Le prix unitaire du M109A7, établi selon les contrats récents de l'armée américaine, s'élève à environ 12 -14 millions de dollars par unité (frais de production, d'intégration et de tests inclus). Les contrats les plus récents (2023-2024) montrent une tendance des prix à la baisse à mesure que les cadences de production augmentent.

Les coûts de maintenance intensive, estimés lors d'opérations réelles en Ukraine, s'élèvent à environ 200 000 à 300 000 dollars par an pour un engin utilisé à cadence intensive (plus de 50 tirs par jour). Les pièces d'usure, comme le canon, les roulements et les joints hydrauliques, représentent les postes majeurs d'usure.

PzH 2000

Le prix unitaire « observable » via les achats récents est élevé. L'Allemagne a relancé une commande de 10 PzH-2000 pour 184 millions d'euros, soit ≈ 18,4 M € par pièce.

Concernant le Maintien en Condition Opérationnel (M.C.O. : regroupe l'ensemble des actions techniques, logistiques, et organisationnelles nécessaires pour garantir qu'un système reste fonctionnel, fiable et prêt à être utilisé tout au long de son cycle de vie), les chiffres publics sont rares et souvent indirects. Un rapport de la Cour fédérale des comptes Allemande indiquait déjà que le ministère dépensait jusqu'à 0,5 million de DM par an et par obusier. Il a été noté que le poids de la maintenance est lourd (presque handicapant en situation d'utilisation intensive) : canon, mécanismes d'alimentation/automatisation, hydraulique, groupe motopropulseur, train de roulement.

Archer

Sur l'acquisition, la Suède a signé un contrat d'environ 500 M \$ pour 48 Archers, soit ≈ 10,4 M \$ par système (ordre de grandeur « plateforme », hors cas où le contrat embarque beaucoup de munitions/stock initial).

Pour le MCO, on a au moins une donnée « exemple » très concrète côté britannique (utile parce qu'elle met un prix sur le soutien industriel) : le Royaume-Uni exploite 14 Archers, et une procédure vise un contrat de soutien à long terme d'environ 58 M £ (79 M \$) sur 7 ans

(maintenance/réparation/formation/configuration). Cela revient à ≈ 0,6 M £ (0,82 M \$) par obusier et par an. Postes dominants de maintenance : canon, système de chargement, hydraulique, et (spécifique Archer) chaîne cinématique camion + capteurs/électronique de conduite de tir.

K9 Thunder

Le K9 est l'exemple type d'un système dont le prix unitaire dépend surtout du contenu du « paquet global » (neuf ou occasion, munitions, maintenance, transferts industriels). La Finlande a acté 146 M € pour 48 K9 (accord intergouvernemental) : ≈ 3,0 M € par obusier, avec un contrat qui inclut typiquement formation et soutien initial.

À l'autre extrémité, la Pologne a un contrat d'exécution annoncé à ≈ 2,4 Md \$ pour 212 K9, incluant munitions, logistique et formation : ≈ 11,3 M \$ par obusier, mais cette fois pour un paquet nettement plus large.

Exemple propre et officiel : la Finlande a lancé des mises à jour/modifications pour 48 K9 à 8,1 M €, sur 2024-2030, et le périmètre couvre aussi des activités de maintenance/réparation, inspection finale et tests. Cela donne un ordre de grandeur « chantier MCO lourd + nationalisation » d'≈ 170 k € par obusier pour une année. Le gros de la maintenance pour le K9 : train de roulement chenillé, moteur/transmission, hydraulique, canon.

2S35 Koalitsiya-SV

Le prix unitaire du 2S35 n'a jamais été publié officiellement par la Russie, mais les estimations provenant de sources de défense convergent vers environ 250 à 350 millions de roubles, soit environ l'équivalent de 2,5 à 3,5 millions de dollars. Ce coût, nettement inférieur aux systèmes occidentaux, reflète les économies d'échelle russes et le coût du travail moins élevé.

Les coûts de maintenance du 2S35 sont estimés à environ 150 000 à 250 000 dollars par an pour un usage intensif, donc inférieurs au M109A7 en raison des coûts de main-d'œuvre et de pièces de rechange moins élevés en Russie. Pas de détails sur les pièces principales à maintenir, mais on peut supposer que cela soit comme les autres obusiers à chenilles.



CAESAR

Le prix unitaire du CAESAR a significativement diminué depuis son introduction. En 2022, il était estimé à environ 5 millions d'euros par unité. En 2024, le prix avait chuté à 4 millions d'euros, soit l'équivalent d'environ 4,4 millions de dollars. Cette diminution résulte de l'augmentation des commandes internationales et de l'accélération des cadences de production. En effet, un obusier CAESAR demandait environ 3 ans de fabrication et de livraison en 2022; cela a baissé d'environ la moitié en 2025, soit 18 mois.

Les coûts de maintenance intensive du CAESAR demeurent modérés, estimés à environ 100 000 à 200 000 dollars par an pour un usage intensif, inférieurs au M109A7 en raison de l'utilisation de composants commerciaux et de la structure simplifiée du châssis (camion). Pas de détails sur les pièces principales à maintenir, mais cela devrait être similaire à l'Archer.

▲ Spécificités techniques et opérationnelles en résumé

M109A7 Paladin

- Robustesse exceptionnelle héritée de décennies de production;
- Châssis éprouvé dérivé du M2 Bradley;
- Système de contrôle de tir *Paladin Integrated Management*, hautement fiable;
- Protection balistique améliorée pour opérations en environnement hostile;
- Logistique bien maîtrisée avec pièces interchangeables;
- Mobilité réduite en terrain urbain;
- Non aérotransportable.

PzH 2000

- Cadence de feu très élevée;
- Équipage optimisé (automatisation importante);
- Plateforme très lourde, stable et endurante : environ 57 tonnes (bon comportement en tir, mais contraintes de mobilité stratégique);
- Conçu pour le « tir-décrochage » et les profils de tirs complexes (MRSI notamment); très efficace en contre-batterie quand il est bien intégré au renseignement/artillerie;
- Points faibles opérationnels : logistique lourde (chenilles, train de roulement, maintenance), transport stratégique plus contraignant, et peu adapté aux environnements urbains si l'accès est étroit et dégradé (gabarit + masse);
- Durabilité exceptionnelle de son tube à l'usure.

Archer (Suède)

- « Tir-décrochage » exceptionnel;
- Automatisation poussée : chargeur automatique et conduite de tir pensée pour réduire le temps d'exposition à la contre-batterie;
- Magasin embarqué limité : 21 projectiles prêts au tir (dépendant du ravitaillement pour tenir la durée);
- Mobilité routière/stratégique forte (roues) : plus simple à projeter sur longues distances que du chenillé lourd;
- Points faibles opérationnels : performances en terrain très meuble/fortement cratérisé, inférieures au chenillé, et endurance de feu plus courte sans véhicule de munitions d'appoint.



2S35 Koalitsiya-SV

- Cadence de tir la plus élevée des trois systèmes ;
- Portée maximale la plus importante ;
- Conception révolutionnaire avec tourelle automatisée ;
- Capacité à opérer en « guerre en réseau » ;
- Poids élevé limitant la mobilité en terrain urbain ;
- Coût unitaire le plus bas ;
- Système de visée sophistiqué avec caméras thermiques ;
- Non aérotransportable.

CAESAR

- Mobilité routière exceptionnelle (110 km/h) ;
- Aérotransportabilité en cargo militaire standard ;
- Temps de repositionnement tactique plus court que les concurrents ;
- Empreinte logistique réduite grâce à des composants commerciaux ;
- Coût de maintenance le plus bas ;
- Protection équipage flexible selon les configurations ;
- Capacité d'emport munitions inférieure aux blindés ;
- Idéal pour opérations asymétriques et déploiements rapides ;
- Blindage par défaut inexistant.



▲ Verdict : quel est le meilleur obusier ?

Il n'existe pas d'obusier « universellement meilleur » ; chaque système répond à des stratégies et des contextes différents.

Pour une grande puissance militaire continentale comme la Russie, cherchant à dominer quantitativement en feu d'artillerie et à maintenir une présence stratégique dans les profondeurs, le 2S35 Koalitsiya-SV demeure un choix logique. Son prix inférieur permet d'en produire davantage en même temps. Sa cadence de tir élevée et sa portée maximale correspondent aux doctrines russes d'un feu massif contre l'ennemi.

Pour une grande puissance mondiale comme les États-Unis, disposant de ressources financières massives et cherchant une pièce fiable, versatile, et bien intégrée aux réseaux alliés, le M109A7 Paladin demeure l'option incontournable. Son coût élevé s'amortit sur sa longévité (uniquement si utilisation intensive et qui dure) et sa disponibilité logistique mondiale.

Pour une puissance moyenne (en prenant en compte uniquement son complexe militaro-industriel, et non sa puissance militaire réelle) comme l'Allemagne, dotée de nombreuses ressources (économiques et militaires), cherchant une artillerie structurée autour d'un combat intensif et de la supériorité du feu soutenu (canon de qualité exceptionnel : usure très faible), l'allemand PzH 2000 reste une référence redoutable. Sa cadence de tir très élevée, sa précision remarquable et sa structure blindée en font un obusier conçu pour les batailles symétriques à grande échelle. C'est une plateforme très lourde, d'entretien exigeant et coûteux, mais elle offre une fiabilité et une puissance inégalées dans les engagements classiques de l'OTAN. Le revers : sa logistique complexe limite son emploi sur les terrains ou opérations à mobilité rapide.

Pour une petite puissance comme la Suède, à l'opposé, l'Archer suédois mise sur la réactivité et l'automatisation. Véritable « tire et disparaît », il illustre la doctrine scandinave de guerre défensive et de mobilité. Son équipage réduit, son rechargement automatique et sa mise en batterie quasi instantanée en font un obusier pour guerres modernes à forte exigence de survie face aux drones et à la contre-batterie. En revanche, sa capacité d'emport plus limitée et son coût élevé en haute technologie le rendent moins adapté à une production de masse.

Pour une puissance moyenne comme la Corée du Sud, entre ces deux extrêmes (Allemagne et Suède) se situe le K9 Thunder sud-coréen, un compromis pragmatique et industriellement brillant. Très mobile pour une plateforme chenillée, doté d'une cadence de tir solide et d'une maintenance simplifiée, il combine robustesse et rentabilité. Son succès à l'export repose sur cet équilibre : assez performant pour répondre à une guerre de haute intensité, mais suffisamment abordable pour équiper plusieurs armées sans exploser les budgets.

Pour une puissance moyenne comme la France, requérant mobilité, aérotransportabilité, et flexibilité tactique, sans entrer dans une guerre intensive, le CAESAR s'impose comme une solution excellente. Son prix relativement modéré (par rapport aux standards occidentaux) du fait d'être un gros canon monté sur un camion, sa maintenance simple, et sa polyvalence en font un atout stratégique majeur.

En résumé, les six obusiers présentés ici, qui sont les meilleurs du monde, répondent chacun à une vision géostratégique différente, et il est très difficile de distinguer lequel est supérieur puisqu'ils présentent chacun des avantages et des inconvénients : le meilleur choix dépend de nombreux facteurs, comme le terrain, l'intensité de feu demandée, la logistique (en particulier sa longueur et sa complexité en fonction de l'environnement), etc. En tous les cas, ensemble, ils définissent les contours de l'artillerie moderne et façonneront longtemps les champs de bataille du XXI^e siècle.

Conclusion : l'avenir de l'obusier dans les guerres du XXI^e siècle

Malgré la révolution des drones, l'obusier, demeure une composante incontournable de la guerre moderne. En Ukraine, où les drones reconnaissent les cibles tandis que les obusiers les anéantissent, où les tirs de barrage sont encore bien présents, sans oublier les tirs de couverture, la complémentarité des deux systèmes, drones/artillerie, s'illustre quotidiennement. Nul état-major au monde n'envisage sérieusement l'abandon de l'artillerie des obusiers, ni même d'ailleurs de leurs petits frères : les mortiers.

Cependant, l'avenir de l'obusier mérite réflexion. Trois tendances modifient le paysage.

Premièrement, l'augmentation de la précision et de la portée des obus guidés transforment l'obusier en arme de frappe tactique, rivalisant avec les avions de combat traditionnels.

Deuxièmement, l'automatisation croissante des tourelles et des systèmes de contrôle de tir permet de réduire les équipages et d'augmenter les cadences de tir, à l'image, par exemple, du 2S35-Koalitsiya russe.

Troisièmement, le renforcement continu de l'hybridation avec les systèmes de drones et les « réseaux de bataille » (drones de reconnaissance, systèmes radars au sol ou aériens), crée des intrications armes-détecteurs où l'obusier n'est qu'un maillon d'une chaîne plus complexe.

À moyen terme, l'obusier subsistera, certes, mais transformé. Les futurs obusiers seront vraisemblablement plus légers (pour accroître la mobilité), plus autonomes (avec équipages réduits à deux hommes), dotés d'obus toujours plus performants (donc chers, inévitablement : une guerre de haute intensité par artillerie deviendra onéreuse), et profondément intégrés dans les écosystèmes numériques militaires. À noter que le choix entre l'utilisation d'obus standards ou spécifiques pour une performance remarquable, en cas de véritable guerre de haute intensité, semble cependant très clair : il est inconcevable, même dans le futur, que des obus spécifiques (exemples : Excalibur, Krasnopol, etc.) soient utilisés massivement ; l'obus standard restera roi pour encore très longtemps.

À long terme, la question devient plus ouverte. En effet, si les technologies d'énergie dirigée, c'est-à-dire les lasers et les micro-ondes, dépassent les limitations actuelles, ou si les drones deviennent capables de frappes précises, suffisamment puissantes et bon marché, l'obusier traditionnel pourrait céder sa place et disparaître. Mais pour l'heure, il demeure, et pour longtemps encore, la clef de voute des guerres majeures, dans le cas où les ennemis qui se font face sont des puissances notables.



La stratégie militaire chinoise



Sylvain Ferreira est historien militaire (MA) et journaliste. Il collabore à plusieurs revues d'histoire militaire (*Batailles & Blindés*, *Ligne de Front*, *LOS!* et *Vae Victis*) et est également concepteur de jeux de stratégie (*Denain*, *Leuthen*, *Croix de Guerre*). Il est aussi l'animateur du média Veille Stratégique TV spécialisé dans l'analyse de l'actualité géopolitique mondiale.

“

Après avoir passé en revue les moyens mis en œuvre par l'Armée populaire de Libération (APL) chinoise (cf. *Revue Géopolitique Profonde*, mai 2026), il faut désormais nous intéresser aux grands principes de la stratégie d'emploi des forces par Pékin afin de comprendre dans quel cadre doctrinal l'APL opèrerait aujourd'hui en cas de conflit de haute intensité contre les États-Unis d'Amérique. Nous nous intéresserons dans un premier temps à la stratégie conventionnelle, puis dans un second temps à l'emploi de l'arme nucléaire.

”



Un empire assiégé ?

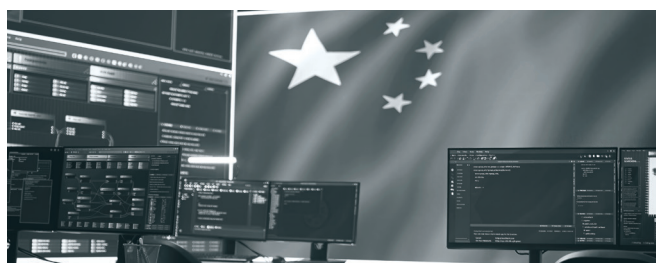
En 2022, lors du 20^e Congrès du PCC, Xi Jinping a décrit une période où « *opportunités stratégiques, risques et défis coexistent* » et où il faut se préparer aux « *pires scénarios* »¹. Dans cette perspective, les États-Unis sont désignés sans ambiguïté comme l'instigateur d'une « nouvelle guerre froide » qui vise à contenir la montée en puissance chinoise, tandis que les intérêts fondamentaux de la nation – stabilité interne, développement économique, souveraineté et intégrité territoriale, désormais étendus aux intérêts outre-mer comme l'a démontré l'évacuation en Libye en 2011 de 35 860 ressortissants par la marine et l'armée de l'air – dictent absolument tout. Dans ce contexte, Taïwan reste le point de friction absolu ; toute ingérence étrangère dans le règlement de la situation entre Taïpei et le continent est considérée comme une agression. Au total, la Chine fait face à dix-sept litiges territoriaux avec des pays voisins, de la vallée de Shaksgam et l'Aksai Chin avec l'Inde, aux îles Senkaku avec le Japon, en passant par le récif de Scarborough avec les Philippines aux îles Spratleys et Paracel ; ces différends modèlent l'idée de « pays assiégé » au sein des dirigeants du PCC. Cette perception n'est pas rhétorique puisque, sur le modèle soviétique, elle fonde une stratégie militaire qui refuse la passivité et prépare activement des projections de puissance au-delà des frontières immédiates du pays².

Une approche holistique

Face à ce tableau géopolitique tendu, la Chine ne se contente pas de préparer la guerre. Elle l'intègre dans un continuum permanent qui va de la diplomatie pure à l'affrontement total, en exploitant tous les instruments nationaux. Le rapport parle d'une « approche de nation entière », où l'armée, l'économie, la société civile et les technologies se fondent en un seul outil de puissance. Le « travail du Front uni » pour influencer, interférer et recueillir du renseignement, les « Trois guerres » (psychologique, d'opinion publique et légale) et la célèbre « défense active » forment le socle doctrinal. Cette dernière, héritée de Mao Zedong et profondément modernisée, maintient une posture stratégiquement défensive tout en autorisant des actions offensives au niveau opérationnel et tactique. Elle exploite trois atouts clés : la masse humaine et matérielle, la profondeur des stocks de munitions et des réserves, ainsi que les lignes intérieures pour réduire les vulnérabilités et exposer celles de l'adversaire. Pékin a élargi son champ d'action au-delà de ses frontières immédiates, développant des capacités anti-accès et de déni de zone (A2/AD) massives³ – en miroir du modèle américain – pour contrer toute intervention étrangère.

Le concept de « guerre du peuple moderne » reste vivant et évolue : il s'agit désormais de mobiliser toute la société, y compris les entreprises privées et les milices, dans un flou croissant entre paix et guerre, arrière et front, civil et militaire, avec une emphase sur les aspects économiques et technologiques pour assurer une résilience prolongée dans le cadre d'un conflit de haute intensité⁴.

Au cœur de cette évolution doctrinale : le « contrôle de la guerre » ou « contrôle efficace », concept central qui structure toute la planification, s'appuie sur trois piliers précis : d'abord, établir une posture en temps de paix pour combler les faiblesses identifiées et se préparer à la compétition ; ensuite, prévenir et maîtriser les crises en utilisant tous les instruments nationaux pour saisir des opportunités ; enfin, contrôler la situation une fois le conflit déclenché pour obtenir une victoire rapide au coût minimal tout en limitant l'escalade et en contenant la durée des hostilités. Cette logique est rendue possible par la « fusion militaro-civile », érigée en priorité nationale par Xi Jinping dès 2015⁵ et supervisée par une commission centrale dédiée, renommée pour optimiser l'utilisation des capacités économiques, scientifiques et technologiques civiles au profit militaire tout en apportant des bénéfices sociaux. Par exemple, la loi de 2016 sur le transport de défense oblige les entreprises d'État à se préparer à soutenir l'effort de guerre et autorise les réquisitions. Dans ce cadre, les exercices conjoints de l'APL avec des transports civils, des municipalités et des infrastructures logistiques sont devenus la norme. Les synergies en recherche et développement (R&D ; espace, optiques, IA) accélèrent l'innovation tandis que la résilience économique est renforcée par des systèmes de paiement alternatifs au SWIFT, des réserves stratégiques de pétrole massives, une moindre dépendance alimentaire et des stocks pour résister à une guerre prolongée comme celle observée en Ukraine. En cas de conflit, cette fusion permettrait à la Chine de maintenir son économie en marche pendant que l'adversaire verrait ses chaînes d'approvisionnement s'effondrer et, en premier lieu, en raison de l'extrême dépendance du complexe militaro-industriel américain aux minerais rares raffinés⁶.



▲ La confrontation des systèmes

Mais le vrai saut doctrinal, qui est désormais au cœur de la vision chinoise de la guerre moderne, porte un nom : la « confrontation de systèmes ». Pour Pékin, la guerre n'est plus un duel de plates-formes ou de divisions isolées. C'est un affrontement entre systèmes entiers – commandement, frappe de feu, guerre de l'information, renseignement et soutien – où l'objectif est de paralyser l'adversaire en ciblant ses nœuds interconnectés et en créant un choc systémique. Pour l'APL, les cibles sont définies par échelon :

- ▲ au niveau stratégique, les centres de commandement, les C2 nucléaires et les QG ;
- ▲ au niveau opérationnel, les centres de commandement de théâtre, les postes de corps d'armée et les forces opérationnelles ;
- ▲ au niveau tactique, les unités similaires ;
- ▲ puis les moyens de frappes adverses (triade nucléaire, satellites, missiles, artillerie), d'information (satcoms, réseaux, opinion publique, radars), de renseignement (ISR national, satellites, SIGINT, HUMINT) et de soutien (ports, aéroports, routes, LOCs, ports outre-mer).

L'APL cherche à frapper simultanément, par des frappes létales et non létales (cyber, EW), pour dégrader l'ensemble du système ennemi. Le commandement est le premier visé : détruire les liens C2, perturber la capacité d'évaluation situationnelle, retarder la prise de décision. La guerre de l'information domine l'espace cognitif. Le renseignement construit la carte des combats en temps réel. Le soutien logistique doit survivre aux frappes pour alimenter l'effort de guerre. Ce concept n'est pas théorique : il guide tous les exercices, réformes et entraînements depuis des années⁷.

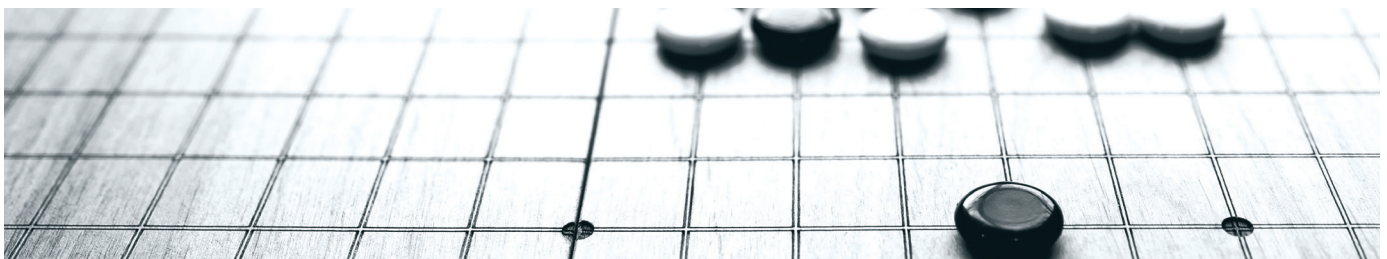
▲ La guerre de précision multidomaine⁸

Pour mettre en œuvre cette vision ambitieuse, la Chine a adopté en 2021 le concept opérationnel central de « guerre de précision multidomaine » (*Multidomain Precision Warfare* ou MDPW). Il fusionne tous les domaines – terre, mer, air, espace, cyber, électromagnétique – en une seule manœuvre coordonnée et synchronisée. L'information devient le multiplicateur de force ultime. L'intelligence artificielle, les capacités cyber et la guerre électronique permettent de détecter les vulnérabilités ennemies en temps réel et de lancer des effets précis, dévastateurs et coordonnés entre services. Le rapport insiste longuement : cette approche doit permettre à la Chine d'obtenir la victoire décisive avant que l'ennemi n'ait pu projeter sa puissance pleine, en intégrant parfaitement les opérations d'information, la domination aérienne et maritime locale, les frappes de feu conjointes sur les routes de déploiement et les nœuds logistiques adverses⁹.

▲ Un commandement taillé sur mesure

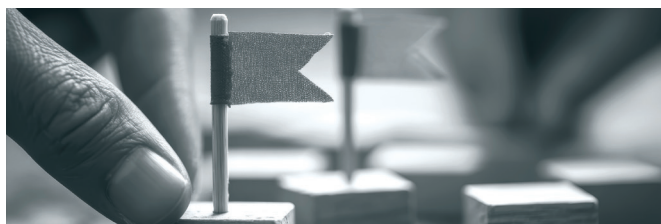
Pour diriger les opérations, l'APL dispose depuis 2016 d'une nouvelle structure qui comprend cinq commandements de théâtre pour un contrôle opérationnel régional strict :

- ▲ le Commandement du Théâtre Oriental (responsable du détroit de Taïwan et de la mer de Chine orientale),
- ▲ le Sud (frontières sud et mer de Chine méridionale),
- ▲ l'Ouest (Tibet, Xinjiang et frontières indiennes),
- ▲ le Nord (frontières avec Mongolie, Russie, Corée du Nord),
- ▲ et le Central (défense de la capitale et réserve stratégique)¹⁰.



L'APL s'articule rappelons-le autour de l'armée de terre (51 % des forces actives, toujours centrale malgré la modernisation), de la marine en pleine expansion et d'un corps de fusiliers-marins renforcé, de l'armée de l'air avec chasseurs furtifs et bombardiers, d'une force des missiles pour les frappes de précision, d'une force de soutien à l'information (créée en 2024 pour cyber, EW et IA), d'une force aérospatiale militaire (pour la supériorité spatiale, contrôle des satellites et contre-espace), d'une force cyberspatiale (offensive/défensive cyber, reconnaissance intégrée) et d'une force de soutien logistique conjoint. La logistique est désormais gérée conjointement. La mobilisation des réserves et milices est facilitée par de nouvelles lois et réorganisations. Chaque service est conçu pour opérer en réseau interconnecté. Les capacités terrestres, souvent sous-estimées dans les débats publics sur le Pacifique, sont replacées au centre : forces amphibies, aéroportées, unités mécanisées pour les assauts, les contre-attaques et la conservation du terrain dans un environnement multidomaine contesté¹¹.

Cette approche convergente est le point clé de la stratégie chinoise pour répondre à une possible intervention américaine ou alliée dans un scénario taïwanais ou en mer de Chine méridionale. Pékin a construit un complexe intégré qui gère à la fois les opérations d'information pour perturber la décision ennemie dès le départ, la domination aérienne et maritime locale temporaire, les frappes conjointes sur les routes de déploiement, les bases logistiques et les nœuds de soutien. Les forces terrestres jouent ici un rôle décisif et souvent sous-estimé : assauts amphibies massifs, opérations aéroportées pour saisir des aéroports clés, défenses stratégiques et contre-offensives, toutes intégrées dans une manœuvre conjointe multidomaine. Les forces terrestres chinoises sont essentielles pour conquérir, tenir et exploiter le terrain, sécuriser des zones et *disrupter* les systèmes adverses dans un environnement hautement contesté. Des campagnes spécifiques, comme la domination de l'information, la domination maritime, les frappes de feu conjointes et même les armes de destruction massive (dissuasion nucléaire) complètent le tableau, nous y reviendrons¹².



Deux cas d'école

Pour illustrer concrètement la stratégie chinoise, voici deux cas d'école qui permettent de mieux comprendre son fonctionnement.

Premier cas, le franchissement du détroit de Taïwan (*Joint Island Landing Campaign*) pour débarquer sur l'île. L'opération commence par un barrage massif et synchronisé de missiles de précision, d'attaques cyber et de guerre électronique pour neutraliser les défenses taïwanaises, perturber les systèmes de commandement adverses et créer une supériorité informationnelle immédiate. Des vagues successives de forces amphibies, soutenues par des aéroglisseurs rapides, des navires de débarquement et des hélicoptères d'assaut, lancent l'assaut initial sur les plages sélectionnées. Des corps aéroportés parachutent simultanément des troupes d'élite à l'intérieur des terres pour s'emparer d'aéroports et de nœuds logistiques clés, tandis que des unités spéciales opèrent derrière les lignes ennemies. Les unités mécanisées lourdes suivent en deuxième vague, protégées par une couverture navale dense (porte-avions, sous-marins, missiles antinavires) et aérienne (chasseurs furtifs). La logistique conjointe, alimentée en profondeur par la fusion militaro-civile et les réquisitions civiles, maintient un rythme soutenu malgré les contre-mesures. Des frappes de précision multidomaine ciblent en continu les nœuds ennemis, tandis que les forces terrestres consolident les gains pour encercler rapidement Taïwan, empêcher toute intervention extérieure et imposer un fait accompli avant que les renforts américains n'arrivent en force. Le rapport décrit avec une précision extrême les rôles des différentes armes : fusées pour les feux profonds, forces spéciales pour les raids, unités de soutien pour la tenue des lignes de communication vitales.

Second cas, une escalade en mer de Chine méridionale (*Joint Antilanding Campaign*). Ici, le scénario débute en zone grise avant de basculer en LSCO (*Large-scale combat operations*, Opérations de combat à grande échelle) ouverte. Des navires de la marine et des garde-côtes (plus de 1 200 bâtiments) imposent un blocus progressif, soutenus par des missiles balistiques et de croisière basés à terre depuis les îles artificielles fortifiées. Des sous-marins et des aéronefs assurent le renseignement, la dissuasion et la surveillance. Des opérations cyber massives et de guerre électronique brouillent les communications adverses, tandis que des forces terrestres via des unités de missiles et des troupes aéroportées appuient depuis le continent ou des avant-postes. Des ferries civils réquisitionnés augmentent drastiquement la capacité de transport logistique.

L'objectif : imposer des coûts prohibitifs à tout adversaire sans déclencher immédiatement une guerre totale, tout en se tenant prêt à une confrontation majeure si nécessaire. Le document souligne comment la confrontation de systèmes permet ici de paralyser les flottes rivales avant qu'elles ne puissent réagir efficacement, en ciblant leurs nœuds C2, ISR et logistiques dans une manœuvre multidomaine fluide.

▲ La place de la dissuasion nucléaire

En plus de la guerre conventionnelle, la Chine fait partie des nations dotées de l'arme nucléaire et son emploi s'intègre dans sa stratégie globale de « défense active ». Officiellement, sa doctrine d'emploi reste inchangée depuis 1964. Le principe du *no first use* (NFU), c'est-à-dire qu'elle s'engage à ne jamais être la première à employer l'arme nucléaire, est toujours en vigueur¹³. Cette promesse a été réitérée à maintes reprises, y compris dans le Livre blanc de la défense de 2023 et lors de forums internationaux. « *La Chine poursuit une stratégie nucléaire d'autodéfense et maintient ses capacités au niveau minimum requis pour sa sécurité nationale* », affirme régulièrement le ministère des Affaires étrangères. Cette doctrine vise à dissuader toute frappe adverse sans entrer dans une course aux armements coûteuse et déstabilisante. Cela n'empêche pas l'arsenal nucléaire chinois de poursuivre sa croissance et d'atteindre la barre des 600 ogives opérationnelles en 2025, comme l'indique le Pentagone. De son côté, le SIPRI, dans son *Yearbook 2025*¹⁴, confirme une hausse de 100 ogives en une seule année. Pékin est « *en bonne voie pour dépasser 1 000 ogives opérationnelles d'ici 2030* », d'après le Pentagone¹⁵.



Scannez le QR code avec votre téléphone :



Cette croissance s'accompagne d'une diversification massive : construction de plus de 350 silos de missiles balistiques intercontinentaux (ICBM) dans les déserts du nord et les zones montagneuses de l'est, déploiement de nouveaux sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SSBN) de type 096, et développement de missiles à têtes multiples MIRV, comme le DF-41. Cette modernisation n'est pas seulement quantitative. Elle vise à améliorer la survie, la fiabilité et la pénétration des forces face aux défenses antimissiles américaines. Le rapport du Pentagone note que la force des missiles de l'Armée populaire de libération (PLARF) conduit des exercices de « haute alerte » et que la Chine teste régulièrement des missiles à longue portée dans le Pacifique. Xi Jinping lui-même a exhorté les militaires à « *accélérer la construction d'une dissuasion stratégique de haut niveau* », selon des déclarations publiques relayées fin 2025. Dans un contexte de rivalité systémique avec Washington, Pékin voit ses armes nucléaires comme un outil de « contre-balance stratégique » : non plus seulement pour dissuader une frappe nucléaire, mais pour limiter l'implication américaine dans un conflit conventionnel autour de Taïwan. Cette expansion, la plus rapide au monde, soulève une question centrale : la Chine est-elle en train de passer d'une dissuasion minimale à une posture de « contre-balance stratégique » face aux États-Unis ?

Face à cette expansion, les analystes occidentaux s'interrogent sur la pérennité du NFU. Certains y voient une évolution vers une posture plus flexible, avec des ogives de faible puissance (moins de 10 kilotonnes) destinées à un contrôle d'escalade. D'autres estiment que Pékin reste fidèle à sa logique de dissuasion minimale, mais adapte son arsenal à un environnement stratégique dégradé : essor des défenses antimissiles US, alliances comme l'AUKUS et le Quad, et risques de conflit dans le détroit de Taïwan. Une enquête de CNN publiée début avril 2026¹⁶ révèle même des travaux secrets dans des vallées du Sichuan pour agrandir des complexes nucléaires, alimentant les craintes d'une course aux armements silencieuse, mais réelle. Cette opacité délibérée complique le dialogue. La Chine refuse toute transparence chiffrée, mais rejette l'idée d'une course aux armements, affirmant qu'elle ne cherche pas à égaler les stocks américain ou russe (respectivement plus de 5 000 ogives chacun). Elle propose régulièrement un traité international sur le *No First Use*, comme en juillet 2024, pour « réduire les risques nucléaires ». Mais les États-Unis et leurs alliés y voient surtout une manœuvre diplomatique pour gagner du temps pendant que les silos se remplissent.

Conclusion

Alors que les États-Unis sont en phase de repli sur leur pré carré dans « l'hémisphère occidental », la Chine poursuit le développement et la modernisation de sa stratégie de « défense active » afin d'assurer la sécurité de son espace territorial national et de sa périphérie en intégrant les dernières avancées technologiques produites par son dynamisme économique et scientifique. Cette approche constante prouve, y compris dans le domaine de l'emploi de l'arme nucléaire, que la Chine n'a aucune ambition de conquête territoriale. Le prétexte du règlement de Taïwan employé par certains analystes occidentaux pour accuser Pékin d'agressivité est un contresens historique et un mensonge politique dont l'ambition première est de nourrir les appétits insatiables du complexe militaro-industriel américain. Si la Chine n'a jamais caché qu'en ultime recours elle utiliserait la force pour assurer la réunification définitive de son espace territorial, cela ne signifie en rien qu'elle privilégie cette approche. La stratégie du PCC est donc basée sur la maîtrise des outils technologiques les plus modernes intégrés dans une approche militaire prudente et défensive capable de porter des coups conventionnels pour dissuader les États-Unis de se lancer dans une aventure militaire dans leur espace régional.

Références :

▲ **Annual Report to Congress: Military and Security Developments Involving the People's Republic of China 2025** : Rapport annuel au Congrès – Développements militaires et de sécurité impliquant la République populaire de Chine 2025, Department of Defense, Washington, DC, 23 décembre 2025.

▲ **Tracking China's Increased Military Activities in the Indo-Pacific in 2025** : Suivi des activités militaires chinoises accrues dans l'Indo-Pacifique en 2025, ChinaPower Project, Center for Strategic and International Studies (CSIS), Washington, DC, 5 février 2026.

▲ **Mapping the Recent Trends in China's Military Modernisation – 2025** : Cartographie des tendances récentes de la modernisation militaire chinoise – 2025), Special Report, Observer Research Foundation (ORF), New Delhi, septembre 2025.

Bibliographie

¹ « **Full text of the report to the 20th National Congress of the Communist Party of China** » (Texte intégral du rapport au 20^e Congrès national du Parti communiste chinois), présenté au 20^e Congrès national du Parti communiste chinois, Beijing, 16 octobre 2022.

² « **How China Fights in Large-Scale Combat Operations** » (Comment la Chine combat dans les opérations de combat à grande échelle), TRADOC G-2 (U.S. Army Training and Doctrine Command, G-2 ; branche renseignement du commandement de la formation et de la doctrine de l'US Army), avril 2025.

³ Sylvain Ferreira, *La fin de la domination américaine ?*, TheBookEdition, 2025, pp. 10-14.

⁴ « **How China Fights in Large-Scale Combat Operations** », *op.cit.*

⁵ Antoine Bondaz, « **Un tournant pour l'intégration civilo-militaire en Chine** », *Recherches & Documents*, Fondation pour la Recherche Stratégique, octobre 2017, n° 07/2017.

⁶ Ferreira, Sylvain, *Ibid.*, pp. 49-53.

⁷ « **How China Fights in Large-Scale Combat Operations** », *op.cit.*

⁸ Peter Wood, « **New Domain Forces and Combat Capabilities in Chinese Military Thinking** » (Nouvelles forces de domaine et capacités de combat dans la pensée militaire chinoise), *OE Watch*, T2COM G2 Operational Environment Enterprise, 1^{er} février 2023.

⁹ « **How China Fights in Large-Scale Combat Operations** », *op.cit.*

¹⁰ « **Chinese Tactics** » (Tactiques chinoises), ATP 7-100.3, Headquarters, Department of the Army, Washington, DC, 9 août 2021.

¹¹ « **How China Fights in Large-Scale Combat Operations** », *op.cit.*

¹² *Ibid.*

¹³ « **No-first-use of Nuclear Weapons Initiative** » (Initiative sur la non-première utilisation des armes nucléaires), Ministère des Affaires étrangères de la République populaire de Chine, 23 juillet 2024.

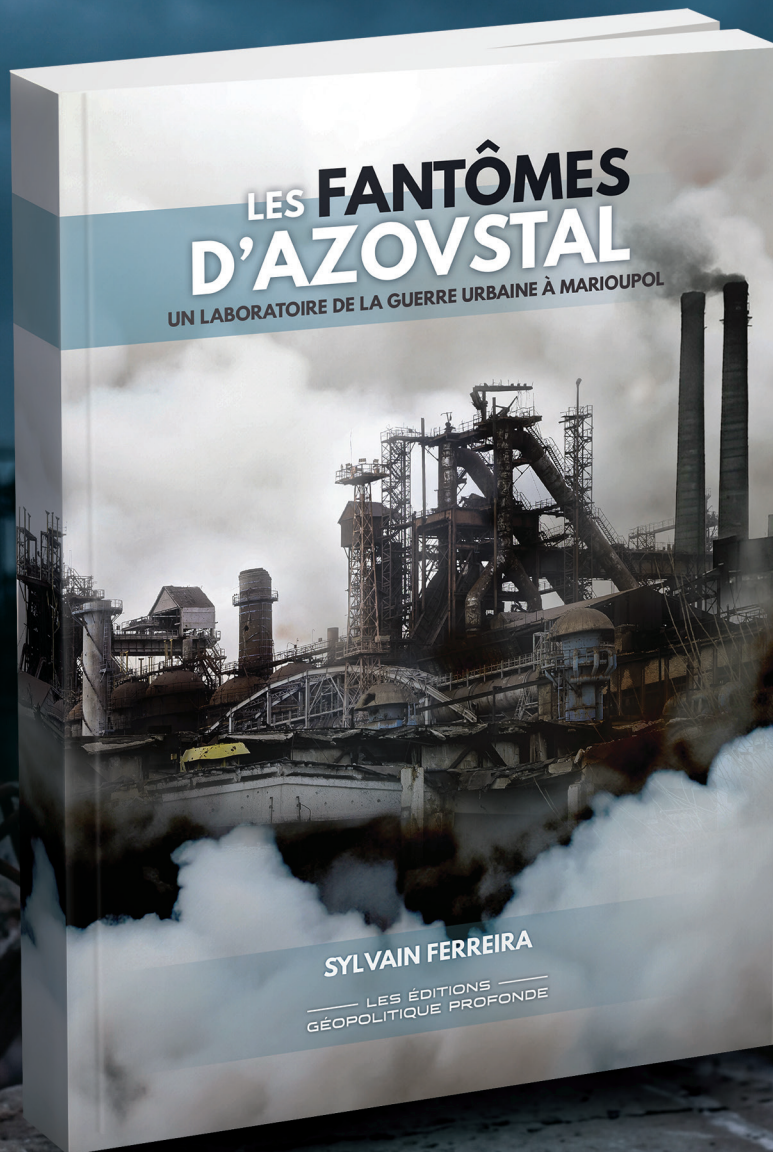
¹⁴ « **Nuclear risks grow as new arms race looms – new SIPRI Yearbook out now** » (Les risques nucléaires augmentent alors qu'une nouvelle course aux armements se profile – le nouveau SIPRI Yearbook est désormais disponible), Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI), 16 juin 2025.

¹⁵ « **Report to Congress on Military and Security Developments Involving the People's Republic of China 2025** » (Rapport au Congrès sur les développements militaires et de sécurité impliquant la République populaire de Chine 2025), Department of Defense, Washington, DC, 23 décembre 2025.

¹⁶ Tamara Qiblawi et al., « **As arms agreements fray, China secretly expands its nuclear weapons infrastructure** » (Alors que les accords sur les armements se délitent, la Chine étend secrètement son infrastructure d'armes nucléaires), *CNN*, 1^{er} avril 2026.



LA BATAILLE RUSSE QUE TOUS LES ÉTATS-MAJORS ÉTUDIENT EN SILENCE



SYLVAIN FERREIRA

RECONSTITUE MARIOUPOL JOUR PAR JOUR
POUR COMPRENDRE
LA GUERRE URBAINE DE DEMAIN

Scannez ce QR code avec votre téléphone



Mondialisme

Déclin dirigé, millénarisme cybernétique et dépopulation : l'orientation stratégique profonde de l'UE/OTAN



Pierre-Antoine Plaquevent est écrivain, analyste et consultant spécialisé dans les domaines de la guerre cognitive, de la métapolitique et de la géopolitique. Auteur de nombreux ouvrages dont *Israël et la guerre mondiale des religions : géopolitique et millénarisme*, il a cofondé le think tank Strategika, ainsi que le cours de géopolitique en ligne Polemos.

“

« Moïse a conduit Israël à travers le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce que la génération qui avait vécu en esclavage meure et que les autres apprennent à vivre en tant que peuple libre. Il n'existe peut-être toujours pas de méthode plus rapide ou plus efficace pour la rééducation culturelle permanente d'une nation. »

Kurt Lewin, *Resolving Social Conflicts: Selected Papers on Group Dynamics*
(Résoudre les conflits sociaux : articles choisis sur la dynamique de groupe),
New York, Harper, 1948.

« L'Antéchrist prend le pouvoir en parlant de l'Armageddon. [...] Ma thèse spéculative est que, si l'Antéchrist devait arriver au pouvoir, ce serait en parlant sans cesse de l'Armageddon. [...] Le slogan de l'Antéchrist est "paix et sécurité", ce qui n'a rien de mal en soi. Mais il faut imaginer que cela résonne très différemment dans un monde où les enjeux sont si absolus, si extrêmes ; un monde où l'alternative à la paix et à la sécurité sont l'Armageddon et la destruction de toute chose. »

Peter Thiel, 2025.¹

”

Au-delà de la volonté d'étendre les idéaux postnationaux de la société ouverte à l'ensemble de l'Europe, le cœur de la doctrine métapolitique euro-globaliste est constitué par un noyau dur de conceptions et de représentations transhumanistes et technosophiques radicales. Des conceptions qui visent à transformer la nature même de l'homme et de la société, et qui expliquent le jusqu'au-boutisme des dirigeants euro-globalistes.

Une vision du monde qui dépasse la simple philosophie politique idéaliste et globaliste classique, que prétend incarner l'UE face à la montée d'un nouvel ordre international césariste et illibéral post-globaliste. Il s'agit ici d'une matrice idéologique en rupture avec l'humanisme européen libéral, dont les idéaux creux de la prétendue société ouverte ne constituent que la partie émergée et visible. En quelque sorte, la partie « exotérique » que l'on montre au profane.

Au-delà des rivalités géopolitiques classiques, sonder la matrice métapolitique irrationnelle – ou « sub-rationnelle » – véritable des décideurs de la zone UE/OTAN, permet de comprendre pourquoi les élites euro-globalistes s'engagent sur la voie d'une stratégie de la tension permanente avec la Russie et l'Eurasie. Cela jusqu'au risque d'une confrontation ouverte, et non plus simplement « hybride » ou indirecte.

La probabilité d'une guerre totale entre l'Occident et l'Eurasie a en fait été envisagée dès 2008 par les milieux mondialistes européens. Une projection qui envisageait aussi l'emploi d'armes bactériologiques entre Occident et Eurasie pour 2020 (le Covid ?), la séparation du monde en deux aires de développements distinctes, et l'habituelle (et rituelle) promesse de réduction de la population mondiale à un milliard d'habitants à la suite de ce conflit. Stratégie habituelle du changement forcé par la peur ? Fuite en avant suicidaire ? Peut-être les deux.

Pour appréhender la nature réelle du pouvoir et de l'idéologie qui oriente l'Union européenne, il est intéressant de se pencher sur un exercice d'anticipation politique publié en 2008 par certains milieux mondialistes européens. Il nous donne une idée des conceptions qui guident les décideurs et les hommes d'influence en Europe. Ceux qui gèrent et orientent le déclin contrôlé (*managed decline*) de la civilisation européenne. Cet exercice de futurologie s'intitulait *Gaïa – The future of Politics*.

Dans le livre *Société ouverte contre Eurasie*, je rappelle l'existence de cet exercice d'anticipation politique publié en 2008 et qui prévoyait une guerre mondiale de vingt ans entre l'Occident et l'Eurasie. Cette guerre devait donc commencer autour de 2020, avec l'emploi d'armes bactériologiques et la séparation du monde en deux aires de développements : une zone libérale occidentale et une zone autoritaire eurasiatique. Dans la réalité, 2020 fut effectivement l'année de lancement de l'opération de guerre biologique planétaire Covid. L'état d'urgence sanitaire mondial ayant laissé place à la guerre entre Eurasie et Occident à partir de 2022.

L'auteur de cet essai écrit et vidéo était Gianroberto Casaleggio (1954-2016), idéologue et fondateur du parti politique italien *Mouvement 5 étoiles* (Movimento 5 Stelle ou M5S). Aujourd'hui décédé, Casaleggio était un brillant communicant politique et ingénieur en informatique. Il décrivait, dans son essai de l'époque, l'émergence d'un *Nouvel ordre mondial* cybernétique pour 2054 (selon ses propres termes) ; ainsi que la réduction de la population mondiale à un milliard d'habitants après une grande guerre mondiale entre Occident et Eurasie, des famines de masse et la fin des énergies fossiles.

Après un rappel de l'importance fondamentale du contrôle des moyens de communication pour tous les pouvoirs dans l'histoire humaine, *Gaïa – The future of Politics*, exposait les étapes possibles vers une intégration cyberpolitique de toute l'humanité à l'horizon 2050. Une période butoir qui revient régulièrement dans les déclarations des mondialistes politiques, comme Bill Gates et d'autres ; tout comme la fameuse neutralité carbone que le système international est censé avoir rejointe d'ici 2050. Sous ce terme à connotation scientifique de « neutralité carbone », on peut penser que les mondialistes politiques ne désignent rien moins que le contrôle par la cybernétique et le transhumanisme de l'ensemble du vivant et de toute la biosphère. Une fusion de la technique et du vivant au programme du Forum de Davos, mais qui participait aussi des objectifs *altermondialistes* du film programmatique *Gaïa – Le futur de la politique*.



▲ Gaïa et l'intégration techno-marxiste planétaire

Publié en 2008, le film et l'essai *Gaïa – Le futur de la politique* reprenait les grands axes du globalisme politique et prophétisait : « *Gaïa, un nouvel ordre mondial, est né aujourd'hui, le 14 août 2054.* »²

Ce produit culturel multimédia et novateur à l'époque, exposait une synthèse historique censée résumer à grands traits, les étapes les plus significatives de l'Histoire qui doivent aboutir à l'intégration « gaïatique » de l'humanité pour 2054 :

« Les conflits idéologiques, religieux, territoriaux et raciaux appartiennent au passé.

Chaque homme est un citoyen du monde soumis à la même loi. Internet a conduit le changement en diffusant la communication, la connaissance et l'organisation au niveau planétaire. Les Pyramides d'Égypte, le Colisée de Rome, la Basilique de la Sainte Sagesse, sont des démonstrations de puissance.

L'Empire romain perdura pendant des siècles grâce à son réseau de routes, le cursus publicus.

Gengis Khan crée un réseau de cavaliers pour communiquer en temps réel partout dans son empire, le plus grand de tous les temps, et pouvoir concentrer ainsi toutes ses forces militaires sur un seul objectif en quelques jours.

Savonarole, un moine de Ferrare qui a anticipé Martin Luther et Jean Calvin, invente les "lettres ouvertes" imprimées à des centaines d'exemplaires et distribuées aux citoyens de Florence.

La Révolution française marche sur les jambes des idées de l'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert et du Dictionnaire philosophique de Voltaire.

Benito Mussolini utilise la radio pour communiquer avec le peuple rassemblé sur toutes les places d'Italie.

Les films de Leni Riefenthal donnent à Adolf Hitler une grande popularité.

La première retransmission de la session de la Chambre des communes au Royaume-Uni a été diffusée par la BBC en 1975. »³

Le manifeste *Gaïa – Le futur de la politique* mêlait habilement des éléments « complotistes » avec un programme globaliste altermondialiste (et non pas antimondialiste) :

*« Au début du 21^e siècle, le destin du monde est toujours déterminé par des groupes maçonniques, religieux et financiers. 130 des personnes les plus influentes du monde, le groupe Bilderberg, se réunissent chaque année en privé pour discuter de l'avenir de l'économie mondiale. Avant le Net, la communication, la connaissance et l'organisation appartenaient au pouvoir. Avec le Net, ils appartiennent au peuple. »*⁴

Le manifeste et le film décrivaient ensuite les étapes de l'intégration écoglobaliste de l'humanité au XXI^e siècle en une synthèse qui rappelle certains fondamentaux globalistes, comme la réduction de la population mondiale autour du milliard d'habitants⁵ :

« 1998 : MoveOn, un site Web politique, lance une campagne de soutien à Bill Clinton en envoyant des millions de courriels au Congrès américain.

1999 : à Seattle, des milliers d'activistes manifestent contre l'OMC grâce à Internet.

2002 : un coup d'État raté au Venezuela rétablit Chavez à la présidence grâce à des informations diffusées sur Internet et par SMS.

2004 : Howard Dean, gouverneur inconnu du Vermont, se lance dans la course à la Maison-Blanche avec la plateforme Internet MeetUp et communique avec des millions de personnes via son blog blogforamerica.com.

Dans de nombreux États, comme la Chine, l'Iran, la Malaisie et Singapour, l'Internet est sous contrôle.

2007 : en Italie, le V-Day est le plus grand événement politique jamais organisé sur l'Internet. Il est coordonné par le blog du célèbre humoriste italien Beppe Grillo. Deux millions de personnes descendent dans la rue pour manifester en faveur d'un "nettoyage" du Parlement.

2008 : Obama remporte les élections primaires contre Hillary Clinton. Il collecte plus d'argent que n'importe quel autre candidat directement auprès des citoyens en utilisant le Net. Obama remporte l'élection présidentielle américaine.

Lors du sommet Web 2.0 de San Francisco, Al Gore déclare que les problèmes mondiaux tels que le réchauffement de la planète ne peuvent être résolus que par l'intelligence collective des internautes.

2018 : Le monde est divisé en deux grandes zones. L'Occident, avec sa démocratie directe et son accès libre à l'Internet.

La Chine, la Russie et le Moyen-Orient avec des dictatures orwelliennes et un accès à Internet sous contrôle.

2020 : Début de la troisième guerre mondiale, qui durera 20 ans. Destruction des symboles de l'Occident : place Saint-Pierre, Notre-Dame de Reims, Sagrada Família, utilisation d'armes bactériologiques. (Nous soulignons)

Accélération du changement climatique et montée des océans de douze mètres.

Faim. Fin de l'ère des combustibles fossiles. Réduction de la population mondiale à un milliard d'habitants. (Nous soulignons)

2040 : Victoire de l'Occident, triomphe de la net-démocratie.

2043 : Des mouvements populaires naissent dans le monde entier pour résoudre les problèmes locaux en matière d'énergie, d'alimentation, d'environnement et de santé.

La planète est divisée en centaines de communautés connectées par le Net.

2047 : Chacun a sa propre identité dans un réseau social mondial créé par Google et appelé Earthlink.

Pour exister, il faut être dans Earthlink ou ne pas exister. Plus besoin de passeport.

2050 : BrainTrust, une intelligence sociale collective permet aux gens de résoudre des problèmes complexes en quelques jours en partageant toutes sortes d'informations et de données en ligne.

2051 : Un référendum mondial est organisé en ligne pour abolir la peine de mort.

2054 : Les premières élections mondiales sont organisées sur le Net. Un gouvernement mondial appelé Gaïa est élu. Les organisations secrètes sont abolies.

Chaque être humain peut devenir président et contrôler les actions du gouvernement via le Net.

Dans Gaïa, les partis, les politiques, les idéologies, les religions disparaissent. L'homme est le seul architecte de son propre destin.

La connaissance collective est la nouvelle politique. »⁶

En termes technomarxistes, en 2054, la commune cybernétique universelle est alors enfin réalisée : les restes des États-nations et des souverainetés étatiques devenus dès lors de fait archaïques et anachroniques ont entièrement disparu. Au sein de Gaïa, la technosphère, la noosphère (sphère de la connaissance et même d'une conscience globale transhumaniste) et la « planète » forment enfin un tout unique, unifié et intégré. Tout est enfin Un, comme à l'origine du monde, dans une caricature du mythe platonicien. L'humanité est rédimée et l'anxiété transhumaniste face à la mort enfin assouvie. Le *millenium* peut commencer⁷.

Une inversion matérialiste de l'ordre profond des choses, dans laquelle le *Logos*, qui gouverne silencieusement et intérieurement l'ensemble du cosmos, est remplacé ici par une intelligence artificielle globale. L'Esprit, le *Noûs* – l'intellect vivant, vivifiant et agissant – désormais inaccessible aux décideurs contemporains, est alors remplacé par un logos artificiel censé diriger l'ensemble d'un système-monde intégré. Un logos global pétrifié dans le silicium noir (comme une caricature de la lumière incréée du *Noûs*), et englué dans la matérialité d'un réseau cybernétique planétaire. Un réseau dont les humains deviennent les neurotransmetteurs d'une vaste intelligence collective biopolitique sans âme ni cœur, mais dotée d'une intelligence artificielle planétaire.

L'humanité ainsi réifiée est enfin libérée de sa fragmentation en groupes politiques et spirituels hétérogènes, l'anxiété humaine face à la mort enfin assouvie dans une singerie transhumaniste d'immortalité et d'unité. Le millenium post-historique et post-humain peut alors commencer. Un *millenium* de termitière planétaire pour un éternel présent d'insecte social relié à une intelligence matricielle collective. Immanence totale d'où l'Esprit a fui.



Les hommes des débuts de l'Histoire recherchaient le Logos et les traces de l'Esprit dans l'étude approfondie du cosmos, le regard plongé vers les étoiles, comme les pythagoriciens et les Chaldéens. Le dernier homme le cherche, quant à lui, dans la matière brute des circuits informatiques. Nos ancêtres contemplaient l'Esprit dans la « surnature », puis le Logos vivant prit une forme divino-humaine dans le Christianisme. Le Logos s'est fait chair et a vécu parmi nous pour nous enseigner l'immortalité et ses voies. Après Hegel, les hommes traquèrent l'Esprit dans l'histoire et dans les idéologies politiques. Notre époque le recherche dans la technique et dans la matérialité pure, finalement dans l'émergence d'une « sous-nature » artificielle, et inférieure à la Nature. Arrivé aux termes de ce processus de réification de l'Esprit, le fanatisme globaliste peut ironiquement dénommer cette sous-nature artificielle du nom de Gaïa et imposer à l'humanité son propre déclin et son propre sacrifice, « pour la planète » selon l'expression consacrée et répétée de manière religieuse partout en Occident.

Le manifeste Gaïa pouvait faire sourire lors de sa publication en 2008, mais il prévoyait, dès cette époque, une guerre mondiale de vingt ans entre l'Occident politique et l'Eurasie politique avec l'emploi d'armes bactériologiques type Covid, et surtout, il envisageait le rôle métapolitique central de l'intelligence artificielle pour piloter l'avenir de l'humanité. Une humanité reliée à l'ensemble du réel matériel au travers de l'« Internet des choses » – *the internet of things*⁸.

Casaleggio était fasciné par « l'Internet des choses ». Il expliquait à l'époque :

« Dans quelques années, nous pourrions interagir avec les objets. La tasse dans laquelle je bois mon café pourra m'indiquer la quantité de sucre que j'y mets, la marque du café et où elle a été fabriquée. Cette tasse sera reliée à Internet et donc tout le monde pourra savoir que j'ai déjà bu, dans quel endroit, la marque de ma mouture, et la quantité de sucre que j'y ai ajoutée. »⁹

La situation géopolitique actuelle, ainsi que les origines troubles du Covid-19, puis la découverte des laboratoires de guerre biologique en Ukraine¹⁰, valident étrangement la prospective de ce document de politique-fiction. Tout comme la course vers l'IA que mènent les puissances géopolitiques contemporaines.

Mais surtout, l'auteur de *Gaïa, le futur de la politique*, n'était pas un penseur illuminé isolé, mais un membre actif des réseaux globalistes occidentaux et le cofondateur d'un parti politique de gouvernement en Italie, troisième puissance économique et seconde puissance industrielle européenne.

En 2005 fut fondée la société *Casaleggio Associati*. À l'époque de l'ascension du Mouvement 5 étoiles en Italie, le journaliste Pietro Orsatti s'était penché sur cette constellation d'acteurs politiques et métapolitiques :

« (...) Dans un article paru en juillet 2010 dans la revue Micromega, il révèle que Casaleggio Associati compte, parmi ses quatre actionnaires, Enrico Sassoon, ancien éditorialiste du quotidien Il Sole 24 Ore (propriété de la Confindustria, le Medef italien), que Gianroberto Casaleggio a rencontré chez Webegg. Sassoon, membre des très fermés cercles Bilderberg et Aspen Institute, a également présidé la chambre de commerce américaine en Italie, un lobby spécialisé dans le rapprochement d'entreprises. (...) En 2004, à quelques mois de sa naissance, Casaleggio Associati annonce la création d'un partenariat avec la société américaine de management Enamics. Parmi les clients d'Enamics, on trouve d'anciens clients d'Enrico Sassoon (Microsoft, Coca-Cola, Disney) auxquels il convient d'ajouter, entre autres, les banques Rockefeller et Barclays, le Trésor américain et le pétrolier Shell. »¹¹

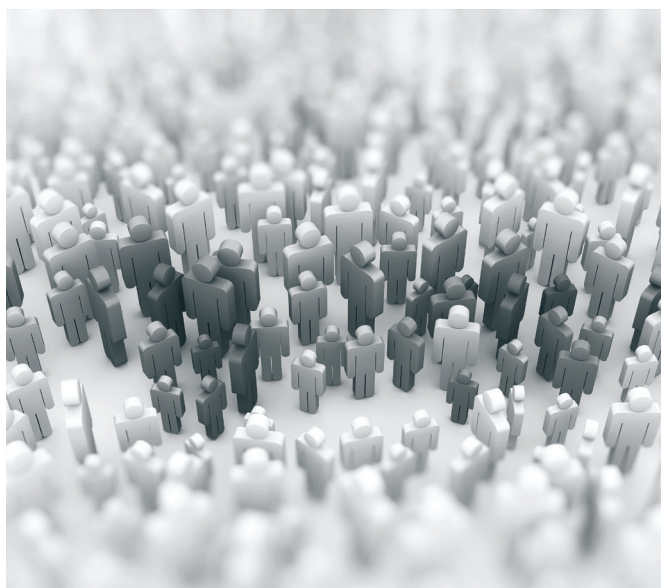
À la suite du travail du journaliste Pietro Orsatti, Enrico Sassoon avait démissionné de Casaleggio Associati, tout en précisant qu'il n'était pas un descendant de la famille Sassoon.

Les Sassoon sont une dynastie globaliste influente. Il s'agit d'une famille marchande juive originaire de Bagdad (Irak), souvent surnommée les « Rothschilds de l'Orient », ceci en raison de leur immense influence économique au XIX^e siècle. Fondée par David Sassoon (1792-1864), un Juif séfearde ayant fui les persécutions ottomanes en 1832 pour s'installer à Bombay (aujourd'hui Mumbai, en Inde). La famille a bâti un empire commercial mondial basé sur le commerce international, notamment le coton, les textiles, les épices et, surtout, l'opium. David Sassoon & Co., l'entreprise familiale, s'est rapidement imposée comme l'une des plus puissantes maisons de commerce de l'Empire britannique en Asie, avec des branches à Bombay, Calcutta, Hong Kong, Shanghai, et même au Japon.

Le manifeste *Gaïa, le futur de la politique* fut publié en 2008, alors qu'Enrico Sassoon faisait encore partie de Casaleggio Associati. Cette synthèse technopolitique, qui mêlait habilement un discours pseudo-anti-élites avec des objectifs cosmopolitiques écologistes radicaux, émergeait précisément au moment où le Mouvement 5 étoiles devenait connu et prétendait incarner en Italie un cyberpopulisme de rupture (avec des appels incessants à opérer un « grand Reset » du système en place ...). On a là la plus pure synthèse d'un globalisme de « gauche », ainsi qu'un exemple archétypal d'hameçonnage, puis de court-circuitage de l'opinion publique contestataire par les réseaux cyberpolitiques transhumanistes euro-mondialistes.

Le Mouvement 5 Étoiles se présentait comme un mouvement souverainiste et populiste, mais sa matrice politique profonde était d'essence mondialiste et technomillénariste. Le manifeste *Gaïa, le futur de la politique*, recyclait en fait les grands thèmes chers aux élites occidentales : millénarisme écologiste, transhumanisme, dénatalité, guerre contre l'Eurasie, etc. ; et cherchait à les présenter comme les éléments d'un discours souverainiste et antisystème.

Gaïa, le futur de la politique, exposait en fait les étapes censées conduire à l'intégration biopolitique et technologique totale de l'humanité pour 2054 tout en expliquant qu'à cette date-là, des organisations comme le Club Bilderberg n'auront plus lieu d'exister. Comme avec le bolchévisme, l'élite globaliste transnationale cherchait à produire elle-même, directement pour les masses, un discours d'opposition conforme à ses intérêts stratégiques, à sa vision du monde et au maintien du statu quo socio-politique.



▲ L'ère des managers et le dépassement libéral-collectiviste du capitalisme et du politique

L'espérance active et militante d'une rédemption / intégration de toute l'humanité au sein d'un même espace-monde globalisé constitue un aspect essentiel de la géopolitique du globalisme. Que celle-ci soit le produit d'une pensée marxiste ou d'une pensée directement élitiste, comme celle du Forum de Davos.

On pense ici à l'intuition féconde de James Burnham. Dès 1941, ce dernier entrevoyait la convergence d'un ordre managérial global qui transcenderait et supplanterait à terme les oppositions politiques et les luttes entre les trois blocs géopolitiques de l'époque : Europe-Allemagne, USA-GB, et URSS. En langage plus orwellien (dont Burnham fut l'un des inspirateurs) : entre *Europa*, *Oceania* et *Eurasia*¹². Dans cette perspective managériale, la technosphère et l'ingénierie sociale sont là encore amenées à progressivement digérer le politique et l'étatique, afin de fusionner avec eux pour ne faire plus qu'un, sous la férule de la haute finance et des banquiers centraux. Burnham était un contemporain de la révolution cybernéticienne qui commençait à son époque, et dont nous avons donné le détail dans notre premier livre, comme l'une des sources profondes de la doxa et de la praxis de la *Société ouverte*.

James Burnham était un ancien trotskyste et l'un des inspirateurs de l'organisation géopolitique du monde décrite par George Orwell dans *1984*. Après la Seconde Guerre mondiale, Burnham devint expert auprès de l'OSS puis de la CIA. Aux débuts de la guerre froide, il participera à la stratégie de la CIA, qui cherchait à se concilier les intellectuels de gauche dans le cadre de la lutte contre le « totalitarisme » stalinien. Dans les années 1980, Burnham sera l'un des conseillers de Ronald Reagan qui le poussera à adopter une stratégie de rupture et de dépassement avec l'URSS et non plus seulement de contention. En 1983, il reçoit la médaille présidentielle de la Liberté des mains du président Reagan. On peut considérer James Burnham comme l'un des premiers *néoconservateurs* américains¹³.

Les travaux de Burnham viennent à nouveau illustrer les racines trotskystes de la *Davocratie*, ainsi que la convergence de tous les libéralismes matérialistes vers une fin de l'histoire cosmopolitique et post-capitaliste. En ce sens, la préface qu'en donnait Léon Blum en 1947 est très significative, et résumait bien la sève du travail de Burnham :

« Dans toutes les nations modernes, aux États-Unis comme en Europe, l'évolution économique oblige les États à assumer eux-mêmes une part de plus en plus considérable dans le contrôle et même dans la gestion directe de la production. Mais peu importe à cet égard la distinction entre les entreprises privées et les entreprises nationales ou nationalisées. Que les managers soient les gérants d'une société privée ou des agents publics, leur rôle et leurs fonctions dans la production sont identiques. Leur pouvoir sur la production est destiné à s'accroître sans cesse ; à mesure que leur pouvoir ira croissant, ils en prendront de plus en plus nettement conscience, ils se sentiront de plus en plus fortement solidaires dans son exercice, ils seront de plus en plus vivement incités à faire servir ce pouvoir à leur intérêt propre, c'est-à-dire à prélever à leur profit propre une part de plus en plus considérable des richesses produites. Ainsi, au fur et à mesure que l'évolution économique se poursuivra, les managers se constitueront en classe, avec une conscience de classe, des intérêts de classe, des privilèges de classe. Le jour où le système capitaliste s'effondrera – puisque, ne l'oublions jamais, M. James Burnham tient son effondrement pour inéluctable –, la propriété privée des moyens de production sera supprimée, les propriétaires, actionnaires, financiers, gérants commerciaux disparaîtront. Mais la classe des managers, qui, eux, ne sont pas propriétaires, subsistera. Non seulement leur pouvoir ne sera pas réduit à néant, mais il se trouvera indéfiniment étendu, puisqu'il ne sera plus limité ni par la propriété capitaliste ni par l'État capitaliste, et que la direction de la production se sera confondue avec la direction de la société elle-même. Ils demeureront une classe homogène, maîtresse de fixer elle-même à son gré les procédés de sélection qui assurent sa continuité, maîtresse d'accroître sans cesse les prélèvements privilégiés qu'elle opère sur la production globale. La révolution sera chose faite, mais la révolution managériale au lieu de la révolution sociale, et, en ce qui touche la masse immense des prolétaires, qui n'auront fait que changer de maîtres et d'exploiteurs, elle se sera faite pour rien. »¹⁴

Selon Blum, dès 1947, au-delà de la lutte géopolitique entre les systèmes qui prétendent le mieux gérer l'avenir de l'organisation sociale de l'humanité, un métasystème, un système des systèmes émerge et tend à les transcender tous, à les rendre obsolètes, puis enfin à les remplacer :

« (...) Aux États-Unis et en Allemagne, Burnham nous montre comment le régime managérial peut se loger à l'intérieur du régime capitaliste que le New Deal avait laissé subsister et que le nazisme hitlérien n'avait aucunement détruit, en tant que régime juridique de la propriété. En Russie soviétique, il montre comment le régime managérial peut s'installer sur les ruines du capitalisme détruit et, par conséquent, succéder au capitalisme, fournissant ainsi le modèle exact et complet de la future révolution universelle. »¹⁵

C'est en fait l'horizon d'attente de tous les systèmes matérialistes athées issus du libéralisme politique. En ce sens, pour les tenants de la tradition globaliste des Relations internationales : le national-socialisme hitlérien, le fascisme, le socialisme-national stalinien ou même le péronisme, le nationalisme arabe et d'autres mouvements justicialistes de troisième voie, constituent autant d'hérésies politiques éphémères du grand courant libéral-socialiste majoritaire destiné à triompher sur la scène de l'Histoire d'après les globalistes. Qu'ils soient marxistes ou libéraux, les globalistes politiques sont toujours des immanentistes poussés par un messianisme matérialiste radical.

▲ 2050 : horizon d'attente cybernétique et fin de l'histoire

La date de 2054 choisie dans ce manifeste pour l'avènement d'un communisme cybernétique planétaire ne doit rien au hasard. La décennie 2050 est une période qui revient régulièrement dans les déclarations des globalistes politiques, tout comme l'idée d'une réduction de la population mondiale à environ 1 milliard d'habitants¹⁶. L'année 2050 figure par ailleurs désormais sur le logo officiel du Mouvement 5 Étoiles (M5S).

Pour les globalistes politiques, 2050 est l'année où le système international est censé rejoindre la fameuse neutralité carbone. Dans une conférence de 2010 intitulée *Innovating to Zero*, Bill Gates – le premier financier privé de l'Organisation mondiale de la santé – faisait le raisonnement suivant :

« Vous avez une chose, le CO₂, que vous voulez réduire à zéro, et qui va être basée sur le nombre de personnes, les services que chaque personne utilise en moyenne, l'énergie en moyenne pour chaque service, et le CO₂ émis par unité d'énergie. Examinons chacun de ces éléments et voyons comment nous pouvons atteindre l'objectif zéro. Tout d'abord, la population : le monde compte aujourd'hui 6,8 milliards d'habitants, et ce chiffre devrait passer à neuf milliards. Si nous faisons un excellent travail sur de nouveaux vaccins, des soins de santé et des services de santé reproductive [reproductive health], nous pourrions peut-être réduire ce chiffre de 10 ou 15 %. »¹⁷

La variable la plus efficace pour contrer le réchauffement climatique serait de jouer sur la natalité humaine et la taille du corps social. En liant la question de la démographie humaine avec celle d'un réchauffement climatique d'origine anthropique, les globalistes politiques pensent en fait réussir à contrôler l'ensemble de l'activité humaine contemporaine. Faire baisser la natalité humaine leur permet aussi de réduire la taille du corps politique mondial qu'il cherche à façonner et à diriger. La question de la démographie politique et du contrôle des naissances est ainsi au cœur des préoccupations et des stratégies d'hégémonie développées par le globalisme politique.

Comme nous le verrons dans une prochaine étude, la question du contrôle démographique planétaire est aussi liée à celle de la robotisation progressive de la masse productive des systèmes sociaux contemporains. Ce remplacement progressif de la main-d'œuvre humaine par la robotisation doit justement s'imposer dans sa première phase entre 2030 et 2050.

Comme exposé dans le livre *Globalisme et dépopulation*, une différence d'orientation est apparue au sein de la technocratie contemporaine. La tendance type Musk ou Thiel veut maintenir une natalité humaine forte et une bulle anthropologique classique, tout en développant la robotisation des moyens de production. Cela au sein de sociétés gérées par des formes politiques d'échelle continentale plutôt que planétaire (d'où la pression de Trump sur le Groenland et le Venezuela).

Une génération nous sépare de 2050, cette année butoir constitue un horizon d'attente récurrent pour tous les cybernéticiens contemporains, qu'ils soient natalistes ou dénatalistes. Afin d'imposer les transformations progressives des sociétés humaines, ces derniers raisonnent très justement en termes de générations humaines.

Après la Seconde Guerre mondiale, Kurt Lewin, l'un des brillants pionniers de la cybernétique, écrivait au sujet de la rééducation de l'Allemagne *post bellum*, qu'il s'agissait d'un processus censé prendre une génération ou deux :

« Moïse a conduit Israël à travers le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce que la génération qui avait vécu en esclavage meure et que les autres apprennent à vivre en tant que peuple libre. Il n'existe peut-être toujours pas de méthode plus rapide ou plus efficace pour la rééducation culturelle permanente d'une nation. »¹⁸

Nous avons exposé dans nos livres le niveau de pénétration des réseaux et fondations globalistes sur les décisions et institutions politiques européennes. Le cœur du programme métapolitique de ces réseaux s'articule autour d'idées-forces, comme celle de l'unité politique du genre humain, de la réduction et du contrôle strict de la natalité humaine, de la massification des flux migratoires et de l'hybridation forcée des populations ; d'abord entre elles, puis avec les outils de production. La biomasse doit fusionner à terme avec la technique.

Cet horizon d'attente « idéaliste » s'accompagne d'une « décroissance » industrielle accélérée de l'Europe et du maintien d'une ligne de fracture géopolitique entre la pan-Europe et l'Eurasie ; ligne de tension qui coure depuis la mer baltique jusqu'au Moyen-Orient et dont l'Ukraine et Israël sont les foyers principaux.

Il s'agit d'organiser le déclin dirigé de la zone UE/OTAN. Sous la pression du réel stratégique, cette ligne métapolitique de fond se double progressivement d'une forme de néoconservatisme façon UE.

La question qui se pose donc en urgence pour les peuples européens n'est pas celle d'une intégration militaire de l'Europe face à une menace russo-américaine, mais bien celle de la libération de l'Europe des forces et des réseaux mondialistes qui en ont pris le contrôle politique et institutionnel et qui organisent son déclin dirigé.

Le découplage du mondialisme et des institutions politiques européennes, telle est la question politique vitale qui surdétermine toutes les autres en Europe.



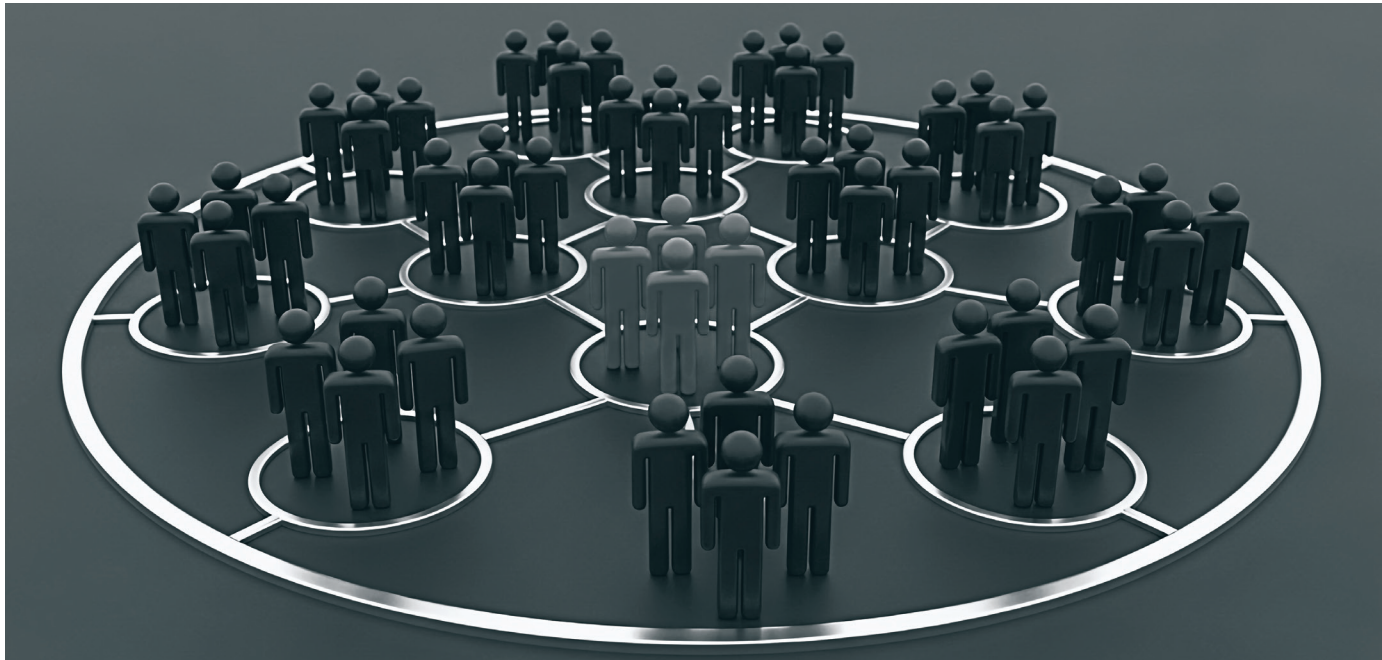
Cette question-là est réellement stratégique, car les réseaux mondialistes, menacés en Eurasie et en Amérique du nord, veulent faire de l'Europe une « *festung Europa* » (Forteresse Europe) du globalisme militarisé déclinant face aux césarismes illibéraux. Ce serait pour l'Europe, mener une nouvelle guerre mondiale sur deux fronts, comme l'Axe au siècle dernier, et Napoléon un siècle encore auparavant. Ce serait l'assurance de perdre et détruire l'Europe à nouveau. Mais cette fois, au nom d'une idéologie encore plus creuse, absurde et artificielle que celle des siècles précédents (mais qui en est l'héritière directe) : la *société ouverte*, le transhumanisme, la quatrième révolution industrielle, etc.

L'ennemi stratégique de l'Europe réelle n'est ni la Russie, ni la Chine, ni l'Iran, ni même les USA ; toutes ces puissances peuvent être des rivaux géopolitiques. Mais l'ennemi stratégique vital et réel de l'Europe, c'est le mondialisme déclinant qui refuse de céder la place à un nouveau système-monde multipolaire équitable.

Se libérer des restes du mondialisme c'est survivre, s'y soumettre c'est périr.

Bibliographie

- ¹ Ian M. Giatti, « **Palantir founder, Trump ally Peter Thiel talks Antichrist, coming "totalitarian" system in resurfaced interview** » (Peter Thiel, fondateur de Palantir et allié de Trump, évoque l'Antéchrist et l'avènement d'un système « totalitaire » dans une interview qui refait surface), *The Christian Post*, juin 2025.
- ² « **Gaïa – The future of Politics** » (Gaïa – Le futur de la politique), Casaleggio Associati, janvier 2008.
- ³ *Ibidem*.
- ⁴ *Ibidem*.
- ⁵ Pierre-Antoine Plaquevent, **Globalisme et Dépopulation**, *Strategika*, 2022.
- ⁶ « **Gaïa – The future of Politics** », *op.cit.*
- ⁷ Voir Pierre-Antoine Plaquevent, **Soros et la société ouverte**, *Cultures et Racines*, 2018-2020.
- ⁸ « **L'evoluzione di Internet of things** » (L'évolution de l'Internet des objets), Casaleggio Associati, février 2011.
- ⁹ Beppe Grillo, Dario Fo et Gianroberto Casaleggio, « **Il Grillo canta sempre al tramonto** » (Le grillon chante toujours au coucher du soleil), *beppegrillo.it*, 13 février 2013.
- ¹⁰ « **COVID-19 : la Russie et la Chine exposent le complot qui a tué au moins 7 millions de personnes ?** », *Le Canal 17*, 10 septembre 2025.
- ¹¹ Philippe Ridet, « **Gianroberto Casaleggio, le gourou de Grillo** », Paris, *Le Monde*, mars 2013.
- ¹² Chez Orwell, comme pour les eurasistes actuels, l'Europe fait partie d'*Eurasia*.
- ¹³ Voir entre autres le livre de Pierre Grémion, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris (1950-1975)*, Paris, Fayard, 1995 ainsi que l'article de Florian Louis, « **George Orwell et la géopolitique – ordre mondial** », *Revue Conflits*, 30 décembre 2019.
- ¹⁴ Préface de Léon Blum pour : James Burnham, *L'Ère des organisateurs, The Managerial Revolution*, 1941 aux USA, 1947 en France.
- ¹⁵ *Ibidem*.
- ¹⁶ **Globalisme et Dépopulation**, *op.cit.*
- ¹⁷ Voir Bill Gates, « **Innovating to zero!** » (Innover vers le zéro !), conférence TED, février 2010, et **Globalisme et Dépopulation**, *op.cit.*
- ¹⁸ Kurt Lewin, **Resolving Social Conflicts: Selected Papers on Group Dynamics** (Résoudre les conflits sociaux : articles choisis sur la dynamique de groupe), New York, *Harper*, 1948.



La guerre anglo-américaine de 1812-1815 : vers l'autonomisation stratégique des États-Unis

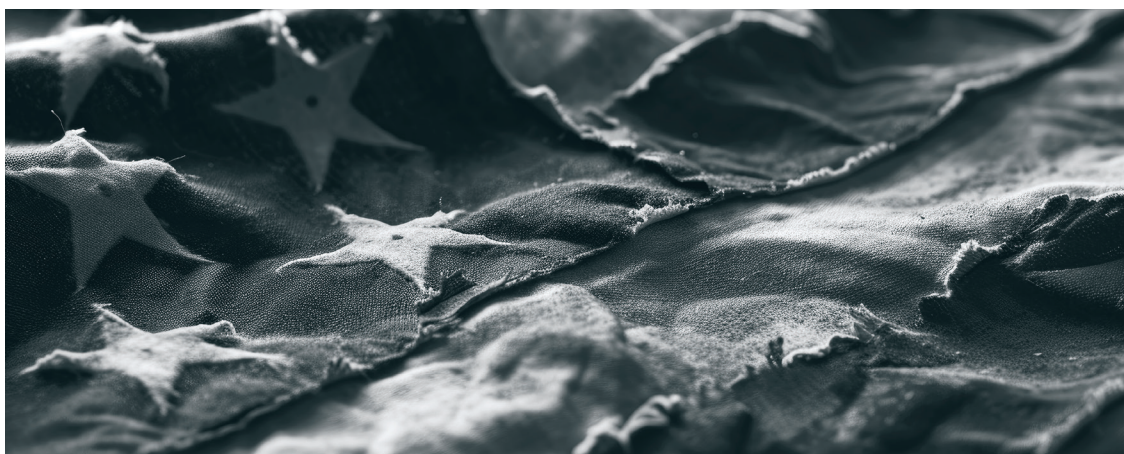


François-Xavier Consoli, journaliste et essayiste, est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *La République contre la France : La Révolution française, par les Contre-révolutionnaires* (Éditions du Verbe Haut). Ses analyses interrogent les fondements de la société contemporaine, notamment au travers de la pensée contre-révolutionnaire, de la philosophie politique, de la tradition et du catholicisme.

“

Au début du XIX^e siècle, tous les regards se portent vers l'Europe. La tornade sanglante provoquée par la Révolution française et l'arrivée au pouvoir de Napoléon Bonaparte enclenchent une véritable réaction en chaîne de coalitions et de guerres. Le continent entier s'enflamme, l'Empereur des Français se donnant pour mission d'aller porter le message révolutionnaire partout où il passe. Mais de l'autre côté de l'Atlantique, une guerre bien moins connue voit se confronter la jeune République américaine à son ancien maître britannique. Conflit bien plus décisif qu'il n'y paraît car, alors qu'ils frôlent la catastrophe – l'issue espérée de cette guerre étant en effet la victoire – les États-Uni posent les bases de leur toute-puissance à venir.

”



S'il est une guerre que les bons amis que sont aujourd'hui les Américains et les Britanniques tiennent à oublier plus spécialement que toute autre, c'est sans aucun doute celle durant laquelle les troupes britanniques ont incendié le Capitole et la Maison-Blanche à Washington. Ceci eut lieu le 24 août 1814, l'affaire en a d'ailleurs laissé un souvenir visible et impérissable. Une balafre qui, soyons-en sûrs, doit encore aujourd'hui bien faire sourire les diplomates britanniques invités à se rendre auprès du président des États-Unis d'Amérique. Car si la résidence du chef d'État américain est familièrement appelée *La Maison-Blanche*, c'est en effet parce qu'elle fut peinte en blanc pour cacher les noires cicatrices laissées par l'incendie sur ses murs en grès de Virginie lors de notre fameuse guerre. Le fait que les Anglo-saxons d'Amérique et d'Angleterre, communément regroupés sous le vocable *White Anglo-Saxons Protestants* (WASP), préfèrent généralement passer cette affaire sous silence est certainement la grande raison pour laquelle cette guerre anglo-américaine de 1812-1815 est un conflit ignoré du grand public, et même rarement mentionné par les historiens. Le déclenchement, le déroulement et la conclusion de cette guerre furent pourtant très influencés par les événements qui se déroulent alors en Europe, et plus particulièrement en France, à la même époque. Comme chacun sait, à partir de 1812, l'épopée de l'aigle napoléonien prend un sérieux coup dans l'aile après sa campagne russe. L'empereur des Français qui tenait jusqu'alors les Anglais occupés en Europe permet à la puissance états-unienne en devenir de se développer. C'est d'ailleurs à l'empereur, parvenant malgré les difficultés à tenir les troupes anglaises en échec pendant la majeure partie du conflit, que les États-Unis doivent leur salut. Car dans cette guerre anglo-américaine une issue contraire à l'histoire aurait certainement pu être fatale à l'Amérique.



▲ Contraint et forcé

Cependant, la plupart des historiens anglo-saxons considèrent que la guerre de 1812-1815 fut une guerre sans gagnant ni perdant. Le traité de Gand, qui met officiellement fin au conflit le 24 décembre 1814, voit les Américains abandonner leur volonté d'extension aux colonies britanniques du Nord, qui deviendront plus tard le Canada. Le traité appelle également les deux pays à envisager l'abolition de la traite des esclaves, considération majeure (mais pas la seule) d'une autre guerre à venir. Il stipule enfin l'arrêt des hostilités à l'égard des Indiens d'Amérique par les États-Unis. Dernière clause (évidemment) non respectée par le pouvoir américain. Mais c'est une autre histoire...

Mais le traité de Gand ne dit pas un mot sur les raisons pour lesquelles cette guerre fut déclarée le 12 juin 1812, et pour lesquelles se sont fait tuer ou blesser plus de 50 000 citoyens américains, le pays ne comptant alors qu'environ 8 millions d'habitants. C'est d'ailleurs contraint et forcé que le président James Madison, au pouvoir de 1809 à 1817, va déclarer la guerre aux Anglais. Nombreux furent ceux, pendant ces trois années, à se demander pourquoi la jeune République américaine s'était engagée dans cette aventure meurtrière.

Pourquoi déclarer une guerre à la Grande-Bretagne alors que les Américains, à ce moment-là, ont tout à perdre et rien à y gagner. Leur *casus belli* ? Ils le résument en une de ces formules stéréotypées qu'ils affectionnent déjà et affectionnent toujours : « *Free trade and sailor's rights* ». Si cette revendication ; « commerce libre et droits des marins » peut sembler simple en apparence, elle couvre en réalité des événements bien plus complexes, conséquence du blocus maritime instauré à la fois par la France et la Grande-Bretagne. Entre 1802 et 1810, la marine marchande américaine double de volume, venant dangereusement concurrencer la position dominante de son principal partenaire commercial : le Royaume-Uni. De plus, certaines anciennes colonies historiquement très attachées à l'ancien potentat, comme la Nouvelle-Angleterre au Nord-Est, vivent très mal les lois sur l'embargo impulsées par l'ancien président Thomas Jefferson, interdisant aux navires américains de naviguer vers les pays étrangers et aux bateaux étrangers d'entrer dans les ports américains.

En mer, l'enjeu est la souveraineté : les arraisonnements britanniques sont vécus comme un véritable affront national. De plus, il est facile de comprendre l'atteinte que ceci portait à la liberté du commerce américain : car la marine anglaise s'est fait une spécialité de saisir les navires américains commerçant ou soupçonnés de commercer avec l'ennemi. Ceci frappe tout particulièrement le prospère trafic entretenu par les Américains avec les Indes occidentales françaises, trafic que la supériorité navale des Britanniques leur permet de paralyser presque totalement. Dans leur conflit contre la démesure napoléonienne, les Anglais construisent des centaines et des centaines de navires, à une cadence telle qu'ils manquent de milliers de marins pour en constituer les équipages. De plus, la vie sur les vaisseaux anglais est atroce, et nombreux sont les déserteurs pour aller s'engager sur les bateaux américains. Les officiers de marine britannique s'arrogent alors le droit d'arraisonner les navires américains pour s'y saisir des déserteurs anglais. Ensuite, profitant du fait qu'il était difficile de différencier un marin anglais d'un marin américain, les officiers de sa majesté viennent réquisitionner et kidnapper indifféremment des matelots par douzaine, puis par centaines, sous la menace des canons de leurs immenses navires de guerre. D'après un rapport soumis au congrès de Washington, plus de 6 500 citoyens américains sont ainsi indûment réquisitionnés en trois ans. Entre 1807 et 1811, des navires anglais ouvrent le feu contre les navires américains. Le *Léopard* contre le *Chesapeake*, ou encore le *Little Belt* contre le *President*.

Entre-temps, en 1810, les choses s'arrangent quelque peu avec l'empereur Napoléon qui annonce aux Américains qu'il lève le blocus sur les navires de commerce. En réalité, l'empereur continue de l'appliquer, les Américains faisant mine d'y croire... Napoléon étant alors au sommet de sa puissance ; et par ailleurs, à une génération de distance seulement du comte de Rochambeau, officier de l'armée royale française qui joua un rôle déterminant dans la victoire américaine lors du siège de Yorktown en 1781, pendant la guerre d'indépendance américaine ; et du marquis de La Fayette, volontaire pour rejoindre l'armée continentale commandée par George Washington pendant la guerre d'indépendance américaine, les Américains ont encore quelques sympathies pour cette France à qui ils doivent leur indépendance.



Malgré cela, le déséquilibre des forces est patent. En 1812, la Grande-Bretagne dispose d'une armée de plus de 200 000 hommes, la plupart opérant sur le théâtre européen. En Amérique du Nord, elle aligne un peu plus de 5 000 réguliers, appuyés par des milices canadiennes et par des hommes des nations amérindiennes, dont nous reparlerons. Sur mer, la Royal Navy domine avec plus de 600 bâtiments de guerre. Du côté américain, les effectifs ne dépassent guère les 7 000 soldats réguliers et des milices d'État peu entraînées. Sa marine est ridicule, avec la vingtaine de bateaux composant alors sa flotte. Après Trafalgar, il est hors de question pour la France de refaire une expédition similaire à la guerre d'indépendance. Dans l'improbable cas d'une victoire, les Américains n'ont aucun levier pour obliger les Anglais à faire respecter les droits des peuples sur les mers. D'ailleurs personne ne pourra les y obliger pendant un siècle encore, jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il n'en sera même pas question lors de la signature du traité de Gand. Rappelons la devise arrogante de la perfide Albion : « *Britannia rules the waves* » (La Grande-Bretagne règne sur les mers) ; une prétention britannique à la peau dure...

Si pour les Américains cette guerre ne peut avoir que des bénéfices minimes, elle leur fait en revanche encourir des risques considérables. Car en attaquant les Anglais, ils leur fournissent un excellent prétexte pour justifier la recolonisation des territoires perdus après l'indépendance américaine. Mais les Américains sont de grands joueurs. Et en 1812, ils peuvent logiquement miser sur un écrasement des Anglais par Napoléon. Les *warhawks* (faucons de guerre) jeunes députés du Congrès, notamment du Sud et de l'Ouest, y ajoutent un puissant esprit d'expansion, en partant à la conquête du Canada britannique et en poussant la frontière vers la Floride espagnole. Le terme *warhawks*, rappelant étrangement un autre terme plus récent, est utilisé par des politiques s'opposant au conflit, comme le député de Virginie, John Randolph de Roanoke. Il est l'un des rares à s'opposer à cette guerre, et considère les appels à un tel conflit lancés par les faucons de guerre comme « *téméraires et motivés par la soif de terres plutôt que par des violations des droits américains* ». Malgré l'opposition de certains États à cette guerre avec leur partenaire commercial privilégié, qui ira jusqu'à la discussion d'une possible sécession avec le pouvoir fédéral (déjà !), le président Madison déclare la guerre aux Anglais avec la plus petite majorité jamais enregistrée au Congrès lors d'un vote sur le déclenchement d'une guerre.

▲ La question amérindienne

Sur le terrain, les Américains ont l'avantage du nombre, au début du conflit du moins, et ils ne feront qu'une bouchée des chétives garnisons britanniques du Canada. De plus, la conquête des colonies anglaises canadiennes, au-delà de l'acquisition territoriale, serait aussi un bon moyen de couper les vivres aux forces anglaises. En outre, cette ligne de guerre latente au Nord est un foyer important de résistance indienne. La Nation iroquoise de la région des Grands Lacs, de loin la plus importante nation amérindienne, voit d'un très mauvais œil la volonté d'expansion territoriale américaine. Alliées aux Anglais depuis la guerre contre les Français au XVIII^e siècle, de nombreuses nations indiennes ne digèrent pas le traité de Paris (1783) consacrant la naissance des États-Unis et leur ayant permis l'acquisition des territoires indiens entre le Mississippi et les Appalaches. Un homme va tenter un coup de poker : Tecumseh, chef de la tribu des Chaouanons. Persuadé que l'arrivée massive des blancs est une punition envoyée par la divinité suprême, le chef indien, en compagnie de son frère Tenskwatawa, surnommé *le Prophète*, fonde la Confédération de Tecumseh en 1805, réunissant un nombre considérable de nations indiennes autour de la région des Grands Lacs, notamment l'Ohio et l'Indiana. Cette alliance de tribus va notamment s'illustrer lors de la bataille de Tippecanoe, où le chef indien s'oppose au gouverneur et futur président, William Henry Harrison. Malgré la défaite indienne, la résistance autochtone va s'intensifier jusqu'à cette guerre qui nous intéresse. Par la suite, les guerriers Shawnee de Tecumseh seront d'une grande aide pour le général britannique Isaac Brock.

Malgré la confiance hâtive des forces américaines, la campagne d'invasion du Canada par le général de brigade américain William Hull échoue lamentablement et aboutit à l'occupation de Détroit par les Britanniques. Notons que l'invasion américaine parvient à souder ensemble les Anglais, les amérindiens, mais aussi les Français présents au Canada, particulièrement critiques envers le sentiment anti-catholique très répandu aux États-Unis.



Curieusement c'est sur mer que les Américains remportent leur premier succès. Un terrain pourtant toujours favorable aux Britanniques. La frégate *Constitution* capture le 19 août 1812 la frégate anglaise *Guerrière*. Deux mois plus tard, c'est au tour de l'avis *Frolic* d'être détruit par son coreligionnaire américain, le *Wasp*. Le 25 décembre, le navire *United States* capture la frégate britannique *Macedonian* ; et le 28 du même mois le *Constitution* capture le *Java*. Durant ces premiers mois de conflit la jeune Amérique parvient à tenir en respect les Anglais alors que la Royal Navy s'est toujours montrée maîtresse des mers. Un regain de confiance balaye Washington devant ses succès inattendus qui étonnent le monde entier. Étonnamment, le faible nombre de navires de la flotte américaine tourne à son avantage : ils ne manquent non seulement pas de marins, mais sont encore surpeuplés d'officiers capables ; la plupart d'entre eux ayant été formés... par l'école anglaise. D'autres combattants habiles que sont les corsaires américains parviennent à capturer de nombreux vaisseaux de commerce britannique en sillonnant l'Atlantique durant l'automne et l'hiver 1812-1813.

En septembre de cette dernière année, les Américains remportent une victoire navale restée gravée dans la mythologie du pays, bien que l'affaire se soit déroulée entre marins d'eau douce. Tandis que le général Harrison remonte vers le Nord avec une armée destinée à reprendre Détroit, le commodore Chauncey engage la flottille américaine contre l'anglaise sur les Grands Lacs Ontario et Érié, séparant le Canada de l'État de New York. Le 10 septembre, après deux jours et demi de combats, un des officiers de Chauncey, le capitaine Oliver Hazard Perry, parvient à anéantir la flottille britannique du capitaine Robert Barclay sur le lac Érié, obligeant les Anglais à évacuer précipitamment l'Ohio et le Michigan. Une évacuation précipitée ouvrant la voie à William Henry Harrison pour le lancement d'une nouvelle invasion du Haut-Canada. Le général britannique Henry Procter, craignant de perdre sa voie d'approvisionnement et contre l'avis de son allié Tecumseh, se retire de Fort Malden. Poursuivi, l'anglais décide finalement de faire face à l'américain Harrison le 5 octobre, lors de la bataille de la rivière Thames. Mais il est trop tard. Épuisées, les forces anglaises se coordonnent mal. Malgré la résistance indienne, le chef indien Tecumseh est tué, provoquant la débâcle de ses troupes. La cavalerie américaine portera l'affront en allant brûler la pacifique cité d'Indiens Munsee, convertis au catholicisme, Moraviantown. Après cette victoire décisive, les forces américaines récupèrent le contrôle de la frontière nord-ouest pendant tout le reste de la guerre, tandis que la coalition amérindienne se désintègre.

▲ L'incendie de Washington

Dans les eaux salées, les Anglais restent les maîtres. En effet la Royal Navy, grâce à l'abondance de ses navires, est en mesure de bloquer l'un après l'autre, tous les grands ports de la côte atlantique des USA. Ceci rendant la situation économique américaine de plus en plus critique, la privant de la plus grande partie de ses revenus provenant de l'exportation, faisant augmenter considérablement les prix des marchandises importées. Cette stagnation du commerce transforme de nombreux navires marchands en bâtiments de guerre, les négociants s'improvisant corsaires. Durant les derniers mois de la guerre, ils resteront pratiquement seuls à représenter les États-Unis dans les opérations navales. La chute de Napoléon, au printemps 1814, fait entrer le conflit dans sa phase finale, en permettant à la Grande-Bretagne d'augmenter considérablement ses envois de navires et de troupes en Amérique. En août, deux armées anglaises passent à l'offensive. L'une, forte de 12 000 hommes, part de Montréal pour pénétrer dans l'État de New York par le lac Champlain. L'autre, constituée de 4 000 soldats commandés par le général Ross, remonte le fleuve Patuxent pour s'emparer de Washington. Cet épisode va demeurer l'un des plus mémorables de ce conflit. Après la défaite américaine lors de la bataille de Bladensburg le 24 août 1814, les troupes britanniques, commandées par le général Robert Ross et l'amiral George Cockburn, entrent dans Washington, faiblement défendue. Les Anglais vont méthodiquement brûler les symboles du pouvoir de la jeune République américaine : le Capitole, la Maison-Blanche, le Trésor, le département de la Guerre et plusieurs bâtiments officiels, en représailles directes après l'incendie de York (Toronto) par les Américains l'année passée. Aucun objectif militaire ou territorial, mais une démonstration de force symbolique visant à humilier l'État fédéral américain, frappant durablement l'imaginaire collectif. Une leçon que la nation à la bannière étoilée retiendra.

En septembre, le général Ross avance jusqu'à Baltimore, mais ne peut s'en emparer. Il est lui-même tué dans la bataille. Cette déconvenue et la victoire navale américaine au large de Plattsburgh, sur le lac Champlain, décident les Britanniques à proposer la paix. L'adversaire accueille avec enthousiasme la résolution. Finalement, le lac Ontario est toujours aux mains des Anglais, et les ports américains sont toujours bloqués. À l'orée de l'année 1815, après deux années de campagnes maritimes, terrestres et lacustres, tout ceci débouche sur un véritable *statu quo*. La paix est signée à Gand à la fin de 1814. Cependant, malgré ce traité de paix, un dernier épisode ô combien épique devait se jouer. C'est grâce à ce dernier que ce conflit de 1812-1815 est véritablement considéré comme une guerre.

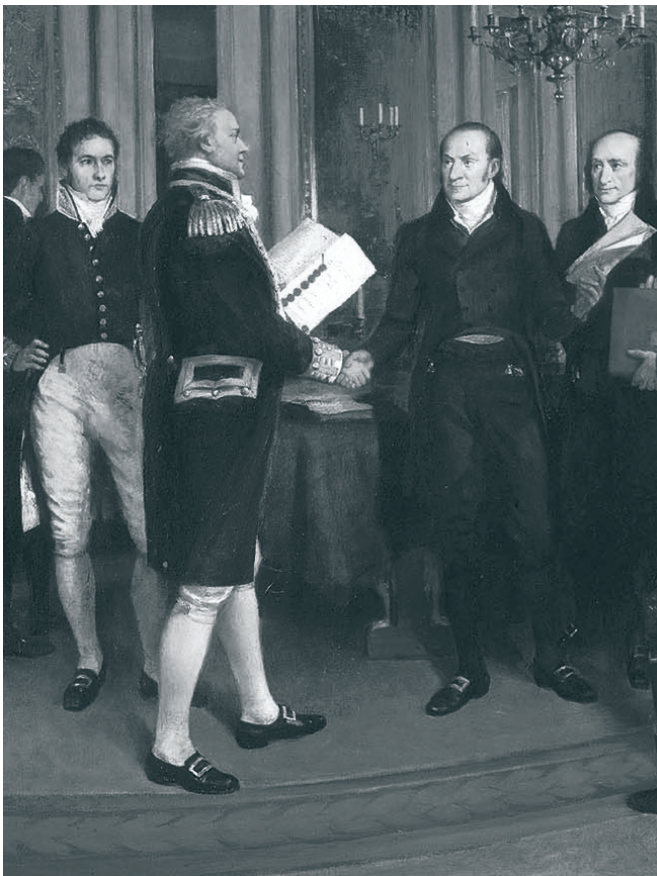
▲ Piraterie à La Nouvelle-Orléans

Le 8 janvier 1815, la guerre est officiellement finie depuis 15 jours. Mais les communications sont lentes, et la nouvelle n'est pas encore parvenue en Louisiane. Début décembre 1814, une flotte britannique de près de 50 navires débarque au lac Borgne, sur la côte du Golfe du Mexique, charriant une armée de plus de 10 000 vétérans sous les ordres des généraux Edward Pakenham et Samuel Gibbs. Leur mission est de s'emparer d'une célèbre cité autrefois française : La Nouvelle-Orléans, clef de tout le bassin du Mississippi. Le général américain Andrew Jackson, futur président des États-Unis, ne dispose alors que de 2 ou 3 000 hommes sous ses ordres. Mais un allié de marque va se joindre à lui.

Ce combattant, désormais légendaire dans tout le bassin de la Louisiane est le célèbre flibustier français Jean Lafitte. Ce dernier s'est créé un petit empire de la piraterie sur la côte de Barataria, situé à quelques miles au sud de La Nouvelle-Orléans. Malgré l'offre des Anglais, près de 30 000 £ or, de vastes plantations, et le rang d'officier dans la Royal Navy, Lafitte, français jusqu'à la trogne, ne s'alliera pas avec la perfide Albion. Il se joint aux Américains avec ses intrépides forbans, apportant au commandant Jackson une inestimable connaissance du bayou, méandre de rivières marécageuses, caractéristique du delta du Mississippi. Le président James Madison devait absoudre Lafitte et ses hommes de tous leurs actes de piraterie et lui adresser ses plus flatteuses félicitations par la suite. Français jusqu'à la trogne certes, mais surtout très malin ce Lafitte...



À l'aube du 8 janvier, les Britanniques se positionnent en masse devant les défenseurs de La Nouvelle-Orléans, retranchés dans les marais de Chalmette. Jackson les laisse calmement venir se briser, vague après vague, contre les feux de ces fins tireurs américains et de la mortelle artillerie fournie par Jean Lafitte. Lorsque les assauts commencent à faiblir, les forces américaines contre-attaquent. En fin de journée, la puissante armée britannique se carapate, laissant derrière elle plus de 2 000 morts, dont ses 2 généraux. Jackson ne perd que 71 hommes. Cette éclatante victoire, survenue après la fin officielle de la guerre, soulève une grande vague d'enthousiasme national à travers les États-Unis... et donne beaucoup à réfléchir aux Britanniques. L'ultime acte de guerre eut lieu lorsque le navire américain *Hornet* capture le sloop britannique *Penguin* en mars 1815. Les 2 héros de la bataille de La Nouvelle-Orléans, Jackson et Lafitte iront tous deux briller dans leur domaine respectif. Jackson conduira de brillantes actions militaires contre les Espagnols permettant aux États-Unis d'acquérir la Floride avant de devenir président des États-Unis de 1829 à 1837. Lafitte continuera à régner sur son empire pirate à Barataria puis à Galveston au Texas. Contraint de quitter cette dernière base en 1821, il embarquera à bord de son navire amiral la *Fierté* pour disparaître dans l'inconnu.



▲ Bilan et continuité stratégique

Certes, la conclusion de cette guerre en forme de *statu quo ante bellum*, nous laisse sur notre faim. Mais elle demeure un tournant politique et géopolitique majeur pour les États-Unis, car elle marque la fin de leur statut de puissance secondaire dépendante de l'ordre atlantique britannique et amorce leur autonomisation stratégique. Sur le plan politique intérieur, après une série de victoires habilement employées à faire fructifier le sentiment national, la légitimité de l'indépendance acquise en 1783 est désormais définitive. En montrant que la jeune république est capable de soutenir une guerre prolongée contre la première puissance maritime mondiale de l'époque ; cette guerre marginalise durablement les fédéralistes, accusés de défaitisme et de sympathies pro-britanniques (notamment après la convention de Hartford¹), ce qui consolide le pouvoir des républicains démocrates et favorise l'émergence d'un consensus national autour de l'État fédéral, de l'armée régulière et des institutions centrales. Autrement dit, la colonne vertébrale institutionnelle est confirmée. Il en sera de même pour la République française après la Première Guerre mondiale, les systèmes politiques ne trouvant leur pleine légitimité que dans la victoire.

Certes, sur le plan géopolitique, le traité de Gand entérine un *statu quo* territorial, mais ses effets structurels sont bien plus décisifs qu'il n'y paraît : la Grande-Bretagne renonce de fait à toute politique d'ingérence directe dans les affaires nord-américaines, met fin aux pratiques d'enrôlement forcé de marins américains et abandonne sa stratégie d'utilisation des nations amérindiennes comme zones tampons militaires. La fin de la coalition indienne ouvre la voie à une expansion continentale accélérée vers l'Ouest. Elles ne le savent pas encore, mais le temps est d'ores et déjà compté pour les tribus des grandes plaines...

Sur le plan stratégique, la guerre agit comme un révélateur de vulnérabilité mais aussi comme un catalyseur : elle montre la dépendance américaine aux importations, à la marine britannique et aux circuits commerciaux atlantiques, ce qui pousse à une politique d'industrialisation, de protectionnisme (augmentation des tarifs douaniers), de développement des infrastructures, et surtout de renforcement naval et militaire autonome. À l'échelle internationale, le conflit contribue à redéfinir les rapports de force dans l'atlantique nord : les États-Unis cessent d'être perçus comme une ancienne colonie fragile et deviennent un acteur politique souverain crédible,

capable de défendre ses intérêts stratégiques face aux empires européens. Même si l'Oncle Sam n'est pas encore né (il viendra dans la tête d'un communicant avant la Première Guerre Mondiale), il a déjà gagné ses galons de respectabilité.

La guerre de 1812 constitue un premier pas essentiel vers l'autonomisation stratégique des États-Unis, car elle inaugure une logique durable de sécurité nationale, d'expansion territoriale, de puissance militaire appelée à grandir et de projection géopolitique d'un espace continental contrôlé par Washington et, à long terme, d'émergence des États-Unis comme puissance de premier plan dans l'ordre international. Très abordée aujourd'hui dans les médias, se préfigure déjà la fameuse doctrine Monroe. Formulée en 1823, elle viendra prolonger la dynamique de la victoire américaine de cette guerre de 1812-1815, reposant sur un principe de séparation des sphères de puissance entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Officiellement défensive, elle vise à empêcher toute nouvelle intervention européenne dans les Amériques, tout en affirmant la non-ingérence américaine dans les affaires européennes. En réalité, la doctrine Monroe viendra instaurer un espace géopolitique sécurisé permettant aux États-Unis de se développer sans concurrence directe. Elle fonde ainsi une autonomie continentale indispensable à l'expansion territoriale, économique et politique de la jeune nation américaine.

Ne reste plus qu'à lui ajouter un volet de légitimité permettant aux États-Unis d'intervenir directement dans les affaires de ce qu'elle considère comme son pré carré : les États d'Amérique latine. Le président Roosevelt posera cette transformation globale en 1904, conférant aux États-Unis un droit d'ingérence fondé sur une mission de stabilisation politique et financière de l'hémisphère occidental, la logique de protection devenant un système de contrôle. L'hégémonie régionale devient explicite, assumée, sous la forme d'un impérialisme indirect, sans colonisation massive, mais fondée sur une redoutable efficacité d'intervention, la dépendance économique et l'influence politique. Le tour est joué ! *God save America.*

Notes

¹ La Convention de Hartford est une série de réunions qui se tiennent du 15 décembre 1814 au 5 janvier 1815 à Hartford, dans le Connecticut, où les dirigeants du Parti fédéraliste de la Nouvelle-Angleterre se réunirent pour discuter de leurs griefs concernant la guerre de 1812 en cours et les problèmes politiques découlant du pouvoir croissant du gouvernement fédéral.

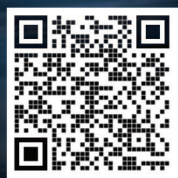
Cette convention a discuté de la suppression du compromis des trois cinquièmes et de l'exigence d'une majorité des deux tiers au Congrès pour l'admission de nouveaux États, les déclarations de guerre et la création de lois restreignant le commerce. Les fédéralistes ont également discuté de leurs griefs concernant l'achat de la Louisiane et l'embargo de 1807. Cependant, quelques semaines après la fin de la convention, la nouvelle de la victoire écrasante d'Andrew Jackson à La Nouvelle-Orléans s'est répandue dans tout le Nord-est. Cela a conduit à un sentiment accru de nationalisme, et beaucoup ont considéré les fédéralistes comme des traîtres. En conséquence, cela a discrédité et déshonoré les fédéralistes, entraînant leur élimination en tant que force politique nationale majeure.



QUI CONTRÔLE LE CHAOS MONDIAL ACTUEL ?



LAURENT OZON
RÉPOND AUX QUESTIONS QUE LES MÉDIAS
REFUSENT DE POSER...



The background is a green-tinted photograph of a laboratory. It features various pieces of glassware, including large Erlenmeyer flasks, graduated cylinders, and beakers, some of which contain liquids. The equipment is arranged on laboratory stands and benches, creating a complex, technical scene. The overall color scheme is a monochromatic green, which gives the image a scientific and modern feel.

Techno-Science

Penser contre l'évidence :

Paradoxes systémiques et contre-intuitif stratégique



Laurent Ozon est stratège, analyste technique et scientifique indépendant (*Strargum*), conférencier et essayiste. Père de 4 enfants, il a financé, fondé et dirigé des PME innovantes pendant 20 ans.

“

« Il existe une loi mystérieuse, seule guérit la blessure, l'arme qui la fit. »

Henri Corbin, *En Islam iranien*,
Prologue du premier tome : « Le shîisme duodécimain ».

« Une seule arme est efficace : la blessure ne se ferme que par la lance qui l'a ouverte. »

Richard Wagner, scène finale de l'Acte III de Parsifal.

La plupart de nos raisonnements spontanés supposent un monde linéaire dans lequel un « bon » facteur produirait toujours plus de « bons » résultats, et où corriger un problème consiste à ajouter ce qui manque. Or, dès qu'on touche aux systèmes – réseaux, marchés, données, organisations, conflits – cette intuition se dérègle : l'addition peut soustraire, l'optimisation locale peut dégrader le tout, et la transparence peut devenir une arme pour tromper.

”



Le contre-intuitif n'est pas l'art d'avoir raison « contre » le sens commun : c'est l'art de repérer les conditions où l'intuition se trompe structurellement. Il existe un contre-intuitif formel (démonstrable, calculable, inscrit dans des propriétés mathématiques) et un contre-intuitif opérationnel (praticable, exécutable ou éprouvé dans l'action). Pour éviter le faux paradoxe ou renversement factice – simple provocation rhétorique devenue monnaie courante dans l'économie de l'attention¹ –, on peut imposer trois exigences minimales : définir un cadre (hypothèses, agents, métrique) pour répondre à la question « à quoi cela s'applique-t-il ? », expliciter un mécanisme (boucles de rétroaction, incitations, biais de mesure) pour démontrer « par quels moyens ou quels effets cela s'applique-t-il », et montrer comment l'énoncé pourrait être testé, puis validé, adapté ou contredit. C'est à cette condition que le contre-intuitif redevient un outil de diagnostic plutôt qu'un simple effet de manche, une rhétorique d'ouverture à la confusion ou au mieux, une disposition méditative au paradoxe.

▲ La pensée contre-intuitive et ses paradoxes

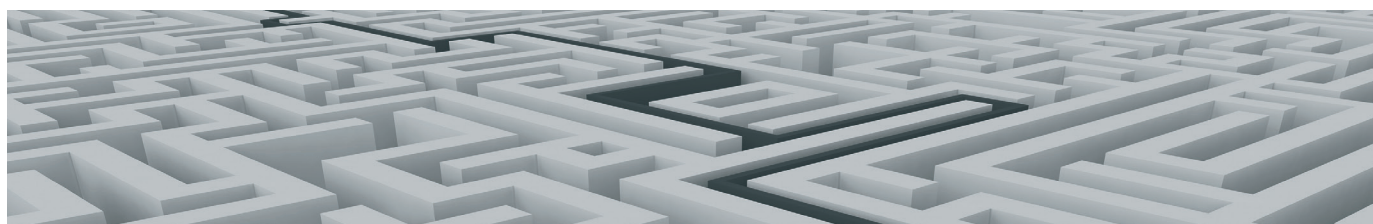
Pour cette dernière disposition d'esprit justement, commençons par concéder qu'il y a des choses qui s'obscurcissent lorsqu'on cherche à les nommer, des énergies qui s'accroissent quand elles se dépensent, des blessures qui se guérissent grâce à ce qui les a causées, des symptômes que nous prenons pour des remèdes, et des instants fugaces qui comptent plus que des années. Pourtant, notre compréhension du monde est souvent biaisée par des attentes linéaires : nous attendons un « plus » proportionnel, un effet additif, une causalité simple. Le contre-intuitif ouvre à l'idée que les solutions ne se trouvent pas toujours là où on les cherche, et parfois même à l'opposé de ce qu'on croit – non par magie, mais parce que les interactions transforment la nature même des phénomènes. Les paradoxes de Braess, Jevons et Simpson mettent à nu des propriétés de structure. Les manœuvres militaires exploitent la perception, la discipline, le temps, l'incertitude – et leur efficacité dépend autant de l'adversaire que de la manœuvre elle-même.

▲ Le paradoxe de Braess : quand ajouter aggrave

Le mathématicien allemand Dietrich Braess² découvre en 1968 un phénomène troublant dans la théorie des réseaux : l'ajout d'une route supplémentaire dans un réseau routier peut paradoxalement augmenter le temps de trajet moyen de tous les usagers au lieu de le réduire. L'intuition « plus de capacité = plus de fluidité » se brise parce que le réseau n'est pas une somme d'éléments indépendants : il est un système d'itinéraires interdépendants, où un choix local modifie les conditions de tous les autres choix. La raison tient à l'équilibre de Nash : chaque conducteur choisit rationnellement le chemin le plus rapide pour lui-même, mais ces choix rationnels individuellement aboutissent à un résultat collectif sous-optimal. Autrement dit : le problème n'est pas l'irrationalité des agents, mais la rationalité dans un cadre d'incitations non coordonné³.

Ce paradoxe n'est pas qu'une curiosité théorique. Dans certains contextes, des politiques qui retirent une infrastructure ou qui en réduisent l'usage peuvent déplacer l'équilibre et améliorer la performance globale, précisément parce qu'elles modifient les itinéraires possibles et donc la manière dont les agents « se répartissent » sur le réseau. Le cas de Séoul est souvent cité : la municipalité lance en 2003 le projet de démolition de l'autoroute urbaine *Cheonggyecheon*, et l'espace réaménagé ouvre en 2005 après travaux. Il ne s'agit pas d'expliquer que « fermer fluidifie toujours », mais de comprendre que l'infrastructure crée des comportements induits et des points de congestion endogènes : changer la forme du réseau change la forme des choix.

La leçon la plus percutante de cette expérience est peut-être celle-ci : ajouter un moyen peut aggraver une fin lorsque l'on confond capacité (ce qu'un système permet) et régulation (ce que le système incite). Dans Braess, la variable qui manque à l'intuition n'est pas une voie de plus : c'est la coordination, ou la règle, ou le prix, bref, ce qui aligne l'intérêt individuel sur l'intérêt collectif.



▲ Le paradoxe de Jevons : l'efficacité qui augmente la consommation

En 1865, l'économiste William Stanley Jevons⁴ observe un phénomène déconcertant dans l'industrie britannique : malgré l'amélioration considérable de l'efficacité de la machine à vapeur, la consommation totale de charbon ne diminue pas, mais explose. L'efficacité énergétique ne conduit pas à une réduction de la consommation globale, mais à son expansion.

Le mécanisme est doublement contre-intuitif. D'abord, une ressource devenue moins coûteuse à utiliser voit sa demande augmenter – effet de rebond direct : on utilise davantage ce qui coûte moins en effort, en argent ou en contrainte. Ensuite, l'amélioration technique rend rentables des usages auparavant impossibles, créant de nouveaux marchés et de nouvelles applications – effet de rebond indirect : la baisse du coût ouvre l'espace des usages. Nos politiques environnementales contemporaines butent régulièrement sur ce paradoxe : améliorer l'efficacité des véhicules ne réduit pas nécessairement les émissions totales si cela encourage davantage de déplacements ou l'achat de véhicules plus lourds.

D'où une implication politique plus nette : si l'on veut que l'efficacité réduise réellement une consommation totale, il faut l'accompagner de contraintes, de plafonds, de prix, ou de normes qui empêchent l'augmentation des volumes de neutraliser le progrès technique. Sans cela, on confond l'optimisation d'un dispositif avec la trajectoire d'un système sociotechnique entier.

▲ Le paradoxe de Yule-Simpson : inverser les tendances en les combinant

Le statisticien Edward Simpson⁵ décrit à nouveau⁶ en 1951 un phénomène qui défie radicalement l'intuition : une tendance observable dans plusieurs groupes distincts peut s'inverser lorsqu'on combine ces groupes. Ce qui est vrai pour chaque partie prise séparément devient faux pour l'ensemble – non parce que la logique « se contre-dit », mais parce que l'agrégation masque des différences de structure.

Prenons un exemple médical concret. Deux hôpitaux testent deux traitements (A et B) sur des patients graves et légers :

- ▲ Chez les patients graves : le traitement A réussit dans 50 % des cas, le traitement B dans 40 %. A est meilleur.
- ▲ Chez les patients légers : le traitement A réussit dans 90 % des cas, le traitement B dans 85 %. A est encore meilleur.

Pourtant, si l'on mélange tous les patients sans distinction, le traitement B peut afficher un taux de réussite global supérieur à A. Comment est-ce possible ? Parce que les deux groupes n'ont pas la même taille : si B a traité principalement des cas légers (plus faciles à guérir) et A principalement des cas graves, les moyennes globales s'inversent alors que A reste supérieur dans chaque catégorie.

L'inversion ne provient pas d'une contradiction logique, mais d'une variable confondante : ici, la répartition inégale des patients graves et légers entre les deux traitements. Le paradoxe révèle surtout une limite méthodologique fondamentale : la vérité d'un niveau d'analyse ne se transpose pas mécaniquement à un autre niveau. Agréger sans tenir compte de la structure des sous-groupes peut inverser les conclusions.

Ce paradoxe est une école de rigueur. Il oblige à poser systématiquement la question : « Qu'est-ce qui a été agrégé, et selon quelle distribution ? » Il rappelle aussi une idée centrale : parfois, l'erreur n'est pas dans la conclusion, mais dans la catégorie mal construite qui a servi à conclure. Un paradoxe fréquent. Le cas réel le plus célèbre concerne l'Université de Berkeley en 1973. Au niveau global de l'université, 44 % des hommes étaient admis contre 35 % des femmes, ce qui laissait supposer soit une contre-performance des femmes, soit une discrimination. Pourtant, dans presque tous les départements pris séparément, les femmes avaient un taux d'admission égal ou supérieur aux hommes. Paradoxe donc ? En fait, l'inversion venait du fait que les femmes postulaient en masse dans des départements très sélectifs et saturés (littérature, sciences humaines), tandis que les hommes postulaient davantage dans des départements moins sélectifs car moins fréquentés (ingénierie). La catégorie « tous les candidats » était mal construite. Il fallait comparer département par département pour voir la réalité. Mais bref, continuons.

▲ La crise du contre-intuitif dans l'économie de l'attention

Il devient pourtant difficile de défendre cet exercice de pensée, car à force de négation générale des évidences par les producteurs de contenu pour « temps de cerveau disponible », la formulation d'un raisonnement contre-intuitif devient suspecte. Face à l'entreprise générale et systématique de démolition du bon sens, la nécessité d'une pensée claire devient presque une question d'hygiène mentale : il faut réapprendre à reconnaître la différence entre un renversement démontré et un renversement mis en scène.

L'industrie du contenu viral a compris qu'affirmer « tout ce que vous croyez est faux » capte l'attention. Elle produit en masse des renversements factices, des « secrets que les experts ne vous diront jamais », des révélations qui ne révèlent rien – seulement un effet de transgression cognitive. Le modèle-prototype de cette tendance étant probablement la campagne soviétique de 1931 : $2+2=5$, qui visait à ajouter la valeur de l'enthousiasme du travailleur soviétique au résultat de l'effort productif. Cette prolifération du pseudo-contre-intuitif crée une inflation sémantique : les véritables paradoxes, ceux qui révèlent des structures profondes du réel, se noient dans un océan de provocations creuses.

▲ Le renversement factice : ou le contre-intuitif comme technique d'ingénierie cognitive

Le renversement factice est en effet une technique relevant de l'ingénierie de l'attention qu'a bien analysée Bernard Stiegler,⁷ notamment via son instrumentalisation systématique dans l'économie numérique. Les plateformes *netocratiques* et les communicants ont compris qu'un énoncé qui renverse brutalement une évidence déclenche un pic d'activation cognitive mesurable : surprise, indignation, curiosité.

Notre cerveau fonctionne comme un moteur de prédiction permanent, générant sans cesse des attentes sur le monde. Lorsqu'une information viole légèrement ces prédictions, elle déclenche ce que les neurosciences nomment une « erreur de prédiction » – accompagnée d'une libération de dopamine dans le circuit de la récompense.

Nous éprouvons alors un besoin quasi physique de résoudre cet écart, ce que Loewenstein⁸ appelle *l'information gap theory* : un vide cognitif qui réclame d'être comblé.

Le vrai contre-intuitif ou paradoxe authentique – celui d'Einstein avec la relativité, de Bohr avec la mécanique quantique, ou de Kahneman avec les biais cognitifs – demande du temps, des données, de la nuance. Il nécessite ce que Kahneman⁹ appelle la « cognition lente », et donc la vérification des sources, la confrontation avec d'autres hypothèses, la suspension provisoire du jugement. C'est un effort intellectuel coûteux, mais qui peut être fécond.

Le renversement factice, lui, fonctionne comme un hameçon cognitif. Il court-circuite le raisonnement en déclenchant une émotion forte qui active notre traitement rapide et intuitif. Les recherches en neuromarketing¹⁰ l'ont montré : les contenus émotionnellement chargés sont partagés jusqu'à deux fois plus que les contenus neutres, indépendamment de leur véracité. Ce n'est pas une économie de la vérité, c'est une économie de l'attention. Les algorithmes de recommandation amplifient ce phénomène : ils optimisent le « temps d'engagement », pas la valeur cognitive du contenu diffusé.

▲ Les deux dangers de la confusion

Le danger est double. D'une part, le public développe une immunité de méfiance envers toute affirmation qui contredit l'intuition première, même lorsqu'elle est rigoureusement démontrée. D'autre part, les esprits formés dans ce bruit permanent perdent la capacité de distinguer le contre-intuitif substantiel du contre-intuitif spectaculaire. La confusion entre profondeur intellectuelle et simple contrariété rhétorique s'installe – et avec elle une forme de cynisme où l'on « débusque » des paradoxes comme on collectionne des coups, au lieu de s'en servir comme outils de diagnostic.

La difficulté aujourd'hui n'est donc pas de défendre le paradoxe authentique. C'est de réhabiliter la pensée exigeante face au choc permanent, dans un environnement informationnel qui récompense structurellement la réactivité au détriment de la réflexivité. Le paradoxe authentique ouvre l'esprit en élargissant son cadre conceptuel. Le paradoxe artificiel l'excite en stimulant ses circuits de récompense sans offrir de résolution cognitive durable. Entre les deux, il y a toute la différence entre comprendre et être manipulé – entre un apprentissage qui restructure nos schémas mentaux et une sollicitation qui ne fait que les exploiter.

On peut soupçonner le pseudo-contre-intuitif lorsqu'il refuse de préciser ce qui est mesuré, dans quelles conditions, par quel mécanisme, et ce qui falsifierait l'énoncé. Un paradoxe authentique, lui, resserre le réel : il augmente la précision au lieu de dissoudre la pensée.

C'est ici que l'histoire militaire est utile – parce qu'elle punit immédiatement le contre-intuitif décoratif et récompense parfois le contre-intuitif opérationnel, à condition qu'il soit exécuté avec discipline.

▲ Le contre-intuitif dans l'action : leçons militaires

Pourtant, il est probable que les raisonnements contre-intuitifs donnent accès à des solutions de mise en œuvre qui restent hors de portée des enchaînements de « bon sens ». L'histoire militaire fournit de nombreuses illustrations de cette évidence, car les victoires décisives naissent souvent du rejet délibéré de l'évidence tactique – non pour choquer, mais pour déplacer la perception adverse et réordonner les contraintes du champ de bataille. En voici quelques illustrations.

La retraite feinte : la défaite comme piège

La retraite feinte représente l'une des manœuvres tactiques les plus contre-intuitives et les plus périlleuses. Le principe : simuler la défaite. Une armée feint la panique, bat en retraite de manière apparemment désordonnée, puis soudainement fait volte-face pour tendre une embuscade à l'ennemi qui la poursuit, confiant dans sa victoire imminente.

La difficulté est redoutable. Entre retraite simulée et déroute réelle, la frontière est extrêmement ténue. Des troupes mal disciplinées transforment en quelques instants la feinte en débandade véritable – la peur simulée devient contagieuse et réelle. C'est une manœuvre qui exige de jouer avec la forme même de la peur, sans jamais s'y abandonner. Il faut être capable de mimer la défaite tout en conservant la cohésion et la lucidité nécessaires au retournement.

Exemple historique : les Mongols maîtrisaient cette technique à la perfection. Leurs cavaliers fuyaient pendant des heures, parfois sur plusieurs jours, attirant leurs poursuivants épuisés loin de leurs bases. Puis ils se retournaient brutalement contre un ennemi dispersé et désordonné par la poursuite.

La stratégie contre-intuitive ne cherche pas seulement à gagner autrement : elle redéfinit les règles du jeu. Dans la retraite feinte, vous ne cherchez pas le meilleur moyen de vaincre un ennemi qui vous poursuit – vous le faites entrer dans un jeu où c'est lui qui vous poursuit, précisément pour qu'il perde. Vous fabriquez délibérément le signe de votre défaite pour qu'il agisse comme si vous étiez vaincu. Puis vous choisissez le moment exact où ce signe cesse d'être vrai : quand vous vous retournez, la « fuite » redevient soudainement une « manœuvre ». Vous contrôlez le moment où le mensonge tactique se révèle.

Teutobourg : tromper, attirer, enfermer

Le cas d'Arminius à la bataille de la forêt de Teutobourg illustre aussi le contre-intuitif, mais plutôt sous la forme de la déception stratégique et de l'exploitation du terrain que sous la forme stricte d'une retraite feinte. L'opération consiste à attirer des forces romaines dans un environnement défavorable, à fragmenter leur progression, puis à frapper au moment où l'organisation et la manœuvrabilité sont compromises. Ici, l'effet contre-intuitif ne vient pas d'un repli théâtral, mais de l'inversion de la « sécurité » : **ce qui semblait un couloir de contrôle devient un piège d'attrition**. Une stratégie similaire a été menée par le commandement russe durant l'offensive ukrainienne dans l'oblast de Kursk en Russie. Amener l'adversaire à tenter une initiative à haute valeur symbolique (une attaque sur le territoire russe apparemment peu défendu et rappelant une célèbre bataille de la Deuxième Guerre mondiale) pour l'y impliquer émotionnellement et publiquement et rendre le retrait difficile, l'enlèvement certain et l'affectation de moyens disproportionnée.

Le contre-intuitif opérationnel n'a pas une seule grammaire. Il existe des contre-intuitifs de mouvement (feindre, reculer, envelopper), et des contre-intuitifs d'information (intoxiquer, créer une fausse évidence, saturer le signal).

La retraite stratégique : échanger l'espace contre le temps

Distincte de la retraite feinte, la retraite stratégique incarne une sagesse militaire qui heurte profondément l'instinct. Battre en retraite face à un ennemi puissant peut être un signe de force, non de faiblesse : l'art consiste à sacrifier délibérément de l'espace pour gagner du temps – une ressource parfois plus précieuse que le terrain. L'intuition commande de tenir coûte que coûte ; la stratégie, elle, se demande ce qu'il faut préserver pour continuer à exister.

L'évacuation de Dunkerque en 1940 en fournit un exemple paradigmatique. L'opération Dynamo se déroule du 27 mai au 4 juin 1940 et permet l'évacuation d'environ 340 000 soldats. Ce qui ressemble à une défaite humiliante préserve l'essentiel : les hommes, qui pourront combattre à nouveau dans des conditions plus favorables. La pensée contre-intuitive accepte de céder temporairement pour conserver la capacité de retournement.

Malplaquet : la défaite qui vaut victoire

La célèbre bataille de Malplaquet, le 11 septembre 1709, illustre magistralement le paradoxe stratégique où victoire tactique et défaite stratégique s'inversent. Le duc de Marlborough remporte techniquement la bataille contre le maréchal de Villars, mais au prix de pertes très supérieures – souvent estimées autour de 22 000 contre environ 10 000 à 12 000 pour les Français. Les coalisés perdent environ un quart de leurs troupes, les Français à peine 10 %.

Villars bat en retraite, mais en bon ordre et avec toute son artillerie. Cette « défaite » permet aux armées françaises d'interdire la route de Paris à des alliés désormais saignés à blanc. Le maréchal résume ce paradoxe dans une formule devenue célèbre, qu'il adresse à Louis XIV : « *Si Dieu nous fait la grâce de perdre encore une pareille bataille, Votre Majesté peut compter que ses ennemis sont détruits.* »¹¹ C'est le symétrique parfait de la « victoire à la Pyrrhus » : une défaite à la Villars.

Le contre-intuitif opère ici au niveau stratégique supérieur. L'intérêt de cet épisode est de durcir une thèse : la rationalité change de visage selon le niveau. Ce qui est rationnel au niveau tactique (forcer le passage, prendre le terrain) peut être irrationnel au niveau stratégique (épuiser sa coalition, perdre l'élan, s'interdire la suite). Le contre-intuitif ici n'est pas une ruse ; c'est une hiérarchie : la guerre ne se lit pas au résultat d'un combat.

Cannes : la faiblesse calculée du centre

Enfin, pour en finir avec ces quelques illustrations tirées de l'histoire militaire, il faut évoquer la bataille de Cannes, en 216 av. J.-C., qui demeure l'archétype de la manœuvre d'encerclement et du paradoxe tactique. Hannibal dispose intentionnellement son centre en position convexe, saillant vers l'ennemi, avec ses troupes les moins fiables : Gaulois et Ibères. Les légions romaines, confiantes dans leur supériorité numérique au centre, enfoncent cette ligne comme prévu.

Mais c'est précisément ce que recherche le général carthaginois. Le centre doit résister juste assez longtemps, reculer de manière contrôlée, attirer les Romains dans le dispositif. Pendant ce temps, les ailes carthagoises puissantes encerclent progressivement l'infanterie romaine qui s'enfonce dans le piège. **Plus l'ennemi « réussit » au centre et plus il perd globalement sa liberté : la victoire apparente devient la condition de la défaite réelle.**

Ce qui ressemble à une faiblesse – un centre qui recule – est en réalité le mécanisme même de la victoire. La manœuvre renverse la topologie du combat : le centre n'est plus le lieu où l'on gagne, mais le lieu où l'on capture. Illustration parfaite de cet extrait du Tao Te King (Livre de la voie et de la vertu) de Lao Tseu : « *Pour devenir droit, laisse-toi courber. Pour te remplir, creuse-toi. Pour te renouveler, use-toi. Pour gagner, renonce.* »

▲ Force de la ruse contre ruse du fort

La pensée stratégique contemporaine redécouvre l'importance de la déception militaire, c'est-à-dire l'ensemble des techniques visant à tromper l'adversaire sur ses intentions et ses capacités. La dialectique ruse/force a toujours été au cœur du débat stratégique, mais le XXI^e siècle et ses nouvelles formes de conflits en font une nécessité.

La déception se subdivise en deux procédés principaux. La dissimulation, forme passive, vise à cacher quelque chose qui existe réellement – par le camouflage ou le contre-renseignement. La simulation, forme active, consiste à fournir des informations factuellement fausses – par le leurrage, la diversion, la démonstration ou la feinte. Le paradoxe surgit ici : la déception peut tirer profit du contexte de transparence technologique contemporain plutôt que d'en être annulée.

L'exemple de l'opération Fortitude lors du Débarquement de Normandie en témoigne : les Alliés utiliseront une combinaison de moyens – fausses transmissions radio, effets sonores, chars gonflables, faux signaux stratégiques – pour induire les Allemands en erreur sur les emplacements réels du Jour J. Ce qui semble impossible dans un monde de plus en plus transparent devient possible précisément parce que l'excès d'information crée du bruit : l'ennemi ne peut plus distinguer le signal vrai des multiples signaux fabriqués.

Sun Tzu synthétisait ce principe dans *L'Art de la guerre* : « Faire croire à l'ennemi qu'il a l'avantage et se montrer mauvais stratège est la meilleure façon de gagner des batailles. » La pensée stratégique chinoise ancienne glorifie la force de la faiblesse et dénonce la faiblesse de la force. Cette approche indirecte incarne le contre-intuitif stratégique : la victoire la plus complète est celle qui ne nécessite aucune bataille.

▲ La nécessité du secret opérationnel

Ces exemples militaires révèlent une dimension supplémentaire du contre-intuitif : il faut parfois accepter temporairement de le garder pour soi afin de ne pas heurter le sens commun et de ne pas compromettre l'opérationnel. La déception militaire ne fonctionne que si l'adversaire ignore qu'il est trompé. La retraite feinte échoue si l'ennemi identifie la manœuvre. Le centre faible d'Hannibal perd son efficacité si les Romains comprennent qu'il s'agit d'un piège délibéré.

Cette nécessité crée une tension fondamentale entre pensée contre-intuitive et communication. Les raisonnements contre-intuitifs donnent accès à des solutions efficaces dans la réalisation, mais leur efficacité dépend souvent du fait qu'ils restent opaques pour ceux sur qui ils s'exercent. Le commandant doit penser contre l'intuition, mais doit aussi maîtriser la perception qu'en ont ses adversaires, ses alliés, et parfois même ses propres troupes, qui doivent exécuter des manœuvres apparemment absurdes.

C'est dans cet espace paradoxal que s'articule la distinction entre la pensée stratégique et son exécution tactique. Le stratège voit ce que le bon sens ne peut voir, mais il doit aussi gérer le fait que ses collaborateurs et adversaires raisonnent selon ce même bon sens. La pensée contre-intuitive ne peut donc jamais être pleinement transparente : elle doit négocier en permanence entre la rigueur de son raisonnement interne et l'apparence qu'elle présente à l'extérieur.

▲ Conclusion

Les paradoxes de Braess, de Jevons et de Yule-Simpson, comme les tactiques militaires contre-intuitives, ne sont pas des curiosités intellectuelles. Ils révèlent une même structure profonde : la réalité ne se plie pas aux logiques linéaires. Les interactions entre éléments créent des effets émergents que l'analyse additive ne peut prévoir – et que le bon sens, armé de ses habitudes, ne voit pas venir.

Évidemment, il ne suffit pas de reconnaître cette limite de l'intuition. Il faut aussi accepter deux exigences inconfortables. D'abord, l'efficacité opérationnelle du contre-intuitif exige parfois son invisibilité : une ruse dévoilée n'est plus une ruse, une coordination fragile peut être détruite par la simple annonce de son existence. Ensuite, l'honnêteté intellectuelle exige de distinguer le paradoxe démontré du renversement spectaculaire, le diagnostic du spectacle, la rigueur de la provocation creuse.

Dans un monde saturé de faux paradoxes et de pseudo-sagesses virales, la pensée contre-intuitive authentique ne se crie pas : elle calcule, teste et démontre. Elle ne cherche pas à choquer, mais à voir ce qui se cache derrière l'évidence – et, parfois, à agir là où personne ne regardait. C'est cette double discipline – rigueur du raisonnement et opacité temporaire de l'exécution – qui fait du contre-intuitif non pas un jeu rhétorique, mais une pensée de l'action dans des systèmes complexes.

Éveiller chez les meilleurs esprits, malgré les provocations du bruit informationnel, une attention à la fois ancrée dans le bon sens et capable de penser contre l'évidence, c'est se donner les moyens de former des élites politiques, stratégiques et militaires à la hauteur des défis qui viennent.

Bibliographie

- Jonah Berger et Katherine L. Milkman, « **What Makes Online Content Viral?** », *Journal of Marketing Research*, 2012, vol. 49, n° 2, pp. 192–205.
- Dietrich Braess, « **Über ein Paradoxon aus der Verkehrsplanung** » (à propos d'un paradoxe de la planification des transports), *Unternehmensforschung*, 1968, vol. 12, pp. 258–268. Cet article fondateur de 1968 a été inspiré par un séminaire de W. Knödel à Münster en 1967.
- La main invisible d'Adam Smith est réputée fonctionner sous certaines conditions introuvables (absence d'externalités, information parfaite, concurrence pure). Le paradoxe de Braess montre que, dans les réseaux avec externalités de congestion – c'est-à-dire la plupart des réseaux (routes, télécoms, internet, réseaux électriques, transports publics) –, ces conditions ne sont pas remplies : chaque conducteur impose un « coût » aux autres.
- William Stanley Jevons, *The Coal Question: An Inquiry Concerning the Progress of the Nation, and the Probable Exhaustion of Our Coal Mines*, Londres, Macmillan and Co., 1865. Analysé par Michel Robine, « **La question charbonnière de William Stanley Jevons** », *Revue économique*, 1990, vol. 41, n° 2, pp. 369–394.
- Edward H. Simpson, « The Interpretation of Interaction in Contingency Tables », *Journal of the Royal Statistical Society-Series B (Methodological)*, 1951, vol. 13, n° 2, pp. 238–241. Analysé par Delahaye, Jean-Paul, « **L'embarrassant paradoxe de Simpson** », *Pour la Science*, n° 429, juillet 2013, pp. 78–85.
- Paradoxe décrit avant lui par le statisticien écossais George Udny Yule en 1903.
- Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais » (n° 1054), 2013, 416 p. (ISBN : 978-2-08-127082-4). Sur ce sujet, à lire aussi : Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention : Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2014, 324 p. (ISBN : 978-2-7071-7870-1).
- George Loewenstein, « **The Psychology of Curiosity: A Review and Reinterpretation** », *Psychological Bulletin*, 1994, vol. 116, n° 1, pp. 75–98.
- Daniel Kahneman, *Système 1/Système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, traduit de l'anglais par Raymond Clarinard, Paris, Flammarion, 2012, 576 p. (ISBN : 978-2-08-124958-4).
- Laurent Ozon, « Neuromarketing : Tromper, et pénétrer les sphères d'acceptabilité des humains », *Revue Géopolitique Profonde* n° 28, oct. 2025.
- Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, Paris, Hachette, 1856–1858 (t. XVII).

Vers une révolution paradigmatique en science physique : la théorie de la **double causalité** de **Philippe Guillemant**



Sophie Lefeez est politiste, économiste et docteure en sociologie des techniques, experte en relations internationales et équipements militaires. Chercheuse à l'IRIS et au CETCOPRA, elle enseigne dans le supérieur et encadre les mémoires à l'École de Guerre. Sa méthode d'analyse croise dynamiques socio-économiques, innovations technologiques et enjeux stratégiques.

“

Dans la première partie de l'article, nous avons montré que ce que nous appelons l'espace, le temps et la matière ne sont qu'une illusion de notre perception. Ils résultent d'une construction générée par la conscience, car c'est elle qui produit la matrice espace-temps qui constitue notre réalité. Dès lors, le temps linéaire serait lui aussi une illusion. D'ailleurs, les lois de la physique, sauf celle de l'entropie, sont toutes réversibles. Partant de là, certains physiciens ont soutenu l'hypothèse de l'existence d'une causalité inverse.

Philippe Guillemant s'est appuyé sur cela pour élaborer un modèle théorique explicatif de l'univers. Pour ce faire, il a repris le concept de multivers, lui a ajouté plusieurs autres dimensions et y a introduit le libre arbitre. Vivre dans un multivers signifie que nous évoluons sur une ligne de temps, mais qu'il existe une quasi-infinité de lignes de temps correspondant à l'ensemble des destinées possibles – l'une d'elles s'actualise dans notre présent. L'existence du libre arbitre nous permet d'en changer par l'entremise de notre conscience. C'est ce que nous verrons dans cette seconde partie, et pour expliquer par quel procédé, nous avons besoin, pour commencer, d'explorer l'hypothèse de l'existence d'un jumeau à notre monde matériel.

”

▲ Le monde matériel aurait-il un jumeau ?

La nature de notre monde n'est pas purement matérielle

La science moderne s'est fondée sur un postulat matérialiste : pour elle, notre monde n'est que matière, assemblage d'atomes en molécules, et le vivant n'est qu'une question de biochimie. Ce choix découle de la volonté de sortir des spéculations et de produire une connaissance observable et vérifiable. Or, seule la matière est réellement observable et constitue donc un sujet d'étude. Par conséquent, tout ce qui n'est pas observable par nos yeux ou nos instruments, tout ce qui échappe à l'expérience sensible n'existe pas *a priori* et relève de la métaphysique. C'est le cas de l'âme et de l'esprit, mais aussi de ce que les Indiens appellent le *prāna*, ce que les Chinois nomment le *chi* : ce qui correspond à l'énergie vitale et est au cœur de leurs médecines multimillénaires.

Quant à la conscience, on enseigne en faculté de médecine qu'elle émerge naturellement du processus d'évolution du vivant et qu'elle loge quelque part dans le cerveau, donc de nombreuses équipes scientifiques l'y cherchent et explorent diverses pistes. À ce jour, personne n'est parvenu à démontrer que la conscience émergeait du cerveau, mais cela fut enseigné avec tant de conviction que les médecins et le reste de la population en sont convaincus.

À l'inverse de cette croyance, les expériences de mort imminente (EMI) démontrent empiriquement que la conscience n'y est pas. Au cours de ces expériences, des personnes médicalement mortes se voient flotter autour de leur corps, parler avec des anges ou des défunts. Dans d'autres cas, comme celui du neurologue Eden Alexander, le cerveau de ces personnes est tellement endommagé que les zones censées produire la réalité et celles produisant les hallucinations ne fonctionnent plus. Et pourtant, ces personnes racontent avoir vécu des choses pendant toute la période concernée. Comment auraient-elles pu se trouver dans des lieux, interagir avec des êtres, être conscientes des personnes qui leur rendaient visite à l'hôpital et leur parler, voir ce qui se déroulait dans la pièce où était leur corps, alors que leur cerveau n'était plus en mesure de produire de quelconques images mentales, même sous forme de rêves ?

Il existe des centaines de milliers de témoignages à travers le monde, quelles que soient la culture et les croyances des personnes concernées, et de nombreux travaux¹ réalisés scientifiquement qui démontrent de façon claire que la conscience, et même la mémoire, ne sont nullement le produit de l'activité cérébrale. Christophe Fauré, psychiatre, a fait paraître en 2025 un livre sur ces expériences de mort imminente, de fin de vie, de vécu subjectif de contact avec un défunt, qu'il a étudiées longuement dans *Cette vie et au-delà : Enquête sur la continuité de la conscience après la mort*². Je donnerai un seul exemple : le cas d'Alexander Erben³.

Neurologue de profession, il a lui-même connu une expérience de mort imminente en 2008, à la suite d'une méningite bactérienne ; les médecins estimaient qu'il avait 99 % de chances de mourir. Pendant cette période de coma profond, qui dura une semaine, il a « *voyagé dans une autre dimension de l'univers, une dimension dont je n'avais jamais rêvé qu'elle existait* », rapporte-t-il. Il est capable de décrire ce lieu : un ciel bleu profond, des nuages blanc rosé, des êtres « *chatoyants* », etc. Il s'y est senti tellement bien qu'il considère qu'il s'agit du paradis. Cette interprétation est une spéculation de sa part et en fait un livre controversé, mais il est indéniable qu'il est capable de décrire un lieu où il s'est rendu, qu'il y a même entendu de la musique dont il est capable de se rappeler la mélodie. Or, cela pose un énorme problème, car au cours de cette semaine, il ne pouvait pas être conscient puisqu'il était dans le coma, et il ne pouvait même pas vivre une hallucination, car la partie du cerveau responsable des hallucinations était totalement endommagée et *ne pouvait pas* lui permettre de vivre une hallucination : il aurait dû être dans le noir complet. Alors comment peut-il décrire un lieu où il se serait rendu ? Et qui est ce « il » qui a vu et entendu ces choses ? Cela défie nos connaissances actuelles en neurologie, mais peut s'expliquer si l'on désolidarise la conscience (ce « il » qui a voyagé) du corps.

Les expériences sous psychédéliques sont aussi très instructives en la matière : il ressort que les plus grandes d'entre elles se produisent lorsque le cerveau a la plus grande zone hors d'état de fonctionnement. Or, si la conscience était dans le cerveau, c'est à ce moment-là que la personne devrait être dans le noir et vivre ses plus maigres expériences. Ce paradoxe ne peut s'expliquer qu'en considérant que le cerveau agit comme un filtre : d'une certaine façon, nous sommes conscients « malgré » notre cerveau, et moins notre cerveau est actif, plus notre conscience s'ouvre.

Que ce soit sur la base de ces expériences et d'autres que la science actuelle est incapable d'expliquer, plusieurs scientifiques remettent actuellement en question le paradigme matérialiste de la science moderne⁴. Et tout récemment, en novembre 2025, Maria Strømme, physicienne à l'université d'Uppsala, spécialiste en nanotechnologies, a publié une théorie dans laquelle la conscience précède la matière, inversant le postulat matérialiste. Son article⁵ a fait la une de la revue pour signifier qu'il était considéré comme le meilleur du numéro. Sur la base d'équations et de prédictions vérifiables, elle propose un modèle de fonctionnement de l'univers qui rebat les cartes : la conscience précède l'espace, le temps, la matière, qui ne seraient que des manifestations secondaires d'un champ de conscience fondamental. Ce que nous considérons comme de la matière et qui constitue à nos yeux la brique élémentaire de notre monde ne serait en réalité qu'une sorte d'illusion collective. Nos consciences individuelles seraient toutes reliées au sein d'un vaste champ de conscience. Notre impression d'être séparés viendrait d'une perception limitée de cette réalité unifiée.

Exactement ce que défend Philippe Guillemant et qui a été exposé jusqu'à présent dans cet article (cf. *Revue Géopolitique Profonde*, mai 2026). Et exactement ce qu'expliquent des peuples premiers depuis des millénaires.

La deuxième dimension du temps

Nous l'avons vu, des personnes ayant connu une expérience de mort imminente ont pu accéder à des informations sur des tierces personnes qui se sont avérées correctes, ou à des informations sur le futur ou le passé. Ceci laisse supposer qu'elles pouvaient circuler hors de notre espace-temps. Pour expliquer cela, en 1951, paraît dans le *British Journal for the Philosophy of Science* un article suggérant l'existence d'une autre dimension du temps qui permettrait d'explorer, d'examiner les probabilités d'événements futurs susceptibles de se réaliser⁶, afin d'expliquer la faculté de précognition.

Partant de là, les auteurs de l'article émirent l'hypothèse qu'il existe une dimension du temps déterministe où les relations entre les événements sont causales, qui est celle que nous connaissons bien, et une deuxième dimension du temps qui serait probabiliste. Les informations qui y sont contenues et qui portent sur ces probabilités objectives d'occurrence parviennent jusqu'à la personne douée de précognition par l'intermédiaire de particules dont Dobbs suppose l'existence, et qui joueraient le rôle de messagers. Ces hypothétiques particules auraient une masse négative, ce qui leur permettrait de voyager

indéfiniment plus vite que la lumière, conformément à la théorie de la relativité. Dobbs écrit : *« J'ai suggéré qu'un état réel d'une entité (...) était plongé dans un temps imaginaire avec une palette de probabilités objectives, qui ne se réalisent pas nécessairement, mais qui influencent néanmoins le cours réel des événements (...). Nous pouvons maintenant nous représenter ces potentialités virtuelles ou ces amplitudes de probabilités comme un essaim de particules de masse imaginaire, interagissant entre elles comme un gaz sans frottement. »* Ces dernières transmettraient à la fois des informations sur l'état réel du système qui les émet, mais aussi comme des « prévisions » de ce qui pourrait être son état futur (les probabilités objectives), et celles-ci, conformément aux observations de Bohm sur le monde quantique, partiraient dans toutes les directions, parvenant ainsi jusqu'au cerveau humain.

Dernièrement, en 2023, Niel Turok⁷, physicien à l'université d'Édimbourg, a introduit lui aussi une deuxième dimension de temps afin de réunir la mécanique quantique et la relativité générale. Dans un communiqué de presse, il a expliqué son choix en disant que *« les équations de la mécanique quantique et les équations de la relativité générale (...) contiennent toutes deux des structures mathématiques qui suggèrent l'existence d'une dimension cachée du temps »*⁸. Mais M. Turok n'est pas allé plus loin et estime qu'il sera difficile de vérifier expérimentalement l'existence de cette seconde dimension du temps.

Pour Philippe Guillemant, les EMI nous mettent sur la piste d'un autre versant à notre monde, car sinon, dans quel espace évoluerait la conscience non incorporée ? Comme Dobbs, il estime que ce deuxième temps renfermerait en quelque sorte nos futurs possibles avec leur probabilité d'occurrence. Un futur parmi ces possibles se matérialiserait dans notre monde (c'est-à-dire la dimension du temps où nous nous trouvons), et cette matérialisation constituerait un apport d'information, l'information étant cette option de futur venue de l'extérieur (ce second temps).



Les modèles bimétriques en science physique

L'existence d'un univers bimétrique (jumeau, miroir, conjugué ou anti-univers) dans lequel le temps serait inversé figure dans un rapport commandé par la CIA de 1983 portant sur les sorties de corps. Son auteur, Itzhak Bentov (1923-1979), est un scientifique connu pour avoir relié la science et la spiritualité. Il explique le phénomène pour la CIA en recourant à un modèle d'univers cyclique avec jumeau qualifié d'œuf cosmique. Sur la figure 1, nous voyons les deux côtés de l'univers reliés par le noyau, avec d'un côté un trou noir et de l'autre un trou blanc.

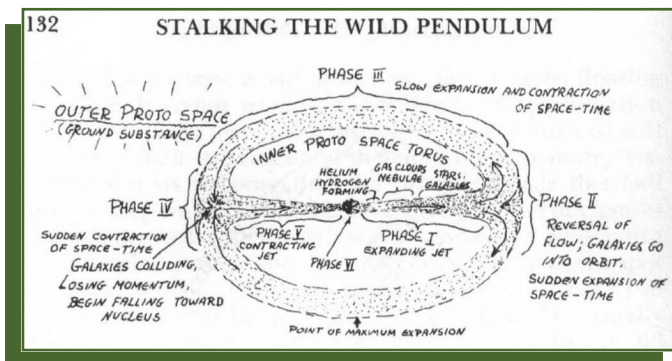


fig. 1 L'œuf cosmique tel que représenté par Itzhak Benton.

Plusieurs physiciens, quoiqu'ayant emprunté des chemins différents, sont déjà arrivés à supposer ou défendre l'idée d'un univers double⁹. M. Sakharov a été le premier, en 1967, à considérer que l'univers n'était pas constitué d'une seule entité, mais de deux univers jumeaux issus de la même singularité du Big Bang, avec deux flèches du temps en opposition à partir de l'instant $t=0$. M. Sakharov respecte la symétrie CPT (charge, parité, temps) et inscrit son modèle dans la physique des particules, donc il ne fait pas intervenir la gravité. De la sorte, les univers jumeaux n'interagissent jamais, sauf au moment de leur naissance.

Plus récemment, l'idée selon laquelle l'accélération de l'expansion de l'univers pourrait s'expliquer par le fait qu'il existerait un anti-univers avec lequel le nôtre serait intriqué a été de nouveau défendue en 2025 par Naman Kumar, physicien à l'institut indien de technologie Gandhinagar¹⁰. Comme chez M. Sakharov, cet anti-univers aurait son flux temporel inversé, ce qui permettrait d'expliquer l'expansion accélérée de l'univers sans recourir aux concepts d'énergie noire, qui serait plus forte que l'attraction gravitationnelle de Newton. Avec sa théorie, M. Kumar explique l'expansion de l'univers par l'existence d'un anti-univers qui évoluerait en même temps que nous, mais en sens inverse, et son temps s'écoulerait dans la direction opposée, soit du futur vers le passé, tout comme chez Sakharov.

Dans sa théorie, notre univers et l'univers anti-matière furent créés simultanément à partir de rien, dans un processus quantique, dans une phase où le temps se comporte comme une dimension spatiale, évitant ainsi le problème de la singularité initiale du Big Bang. Et notre univers serait donc intriqué quantiquement avec son jumeau.

Ce modèle n'a encore pas été soumis à l'expérience pour vérification. Un gros problème à cette théorie est : comment observer cet anti-univers ?

Tous ces modèles – univers conjugué, univers jumeau, univers Janus, etc. – sont différentes façons de dire que notre univers se composerait de deux versants. Et si l'on combine ceci avec l'existence d'une deuxième dimension du temps, alors on est conduit à suggérer que cet anti-univers pourrait rassembler toutes les potentialités. Il y aurait alors un monde créé, matériel, où nous sommes, et un monde créateur qui renfermerait les possibles, à la fois les possibilités qui peuvent se matérialiser dans le versant du monde où nous évoluons, autrement dit les possibles réalisables, mais aussi les possibles qui ne sont pas (pour l'heure) réalisables, matérialisables. L'ensemble de ces futurs possibles constitue de l'information de nature quantique, et un futur, parmi tous ceux matérialisables se concrétise dans notre monde matériel.

Et ce monde nous est commun.

La réalité est collective

Dans la vision occidentale classique, la ligne de temps nous sert à spécifier où nous sommes présentement conscients, rappelle M. Guillemant. Autrement dit, la conscience est le point sur la ligne de temps. Le temps ponctuel n'existe pas pour la physique, il n'existe que des durées. Par conséquent, on peut supposer que la conscience est ce qui permettrait de changer de ligne de temps. Mais si nous avons une piste, nous n'avons pas d'indices du rôle de la conscience ni de ce qu'elle est.

M. Guillemant estime plutôt que la physique quantique donne à penser que « nous sommes plongés dans une réalité constituée d'informations que notre conscience interprète comme de l'espace et de la matière »¹¹, puisque l'espace, le temps et la matière n'auraient pas d'existence réelle. Et en effet, on a tous la sensation de toucher une matière solide quand on touche un mur, alors même que la matière dans laquelle il est fait est constituée à 99,999 999 % de vide. Et nos corps, eux aussi vides à 99,99 %, ne peuvent pas passer au travers.

« Nous avons en effet la sensation de vivre dans un espace, mais quelle est au juste sa véritable nature ? Pour qui pratique le doute cartésien, la première question à se poser est : cet espace existe-t-il en dehors de ma conscience de son existence ? Certains répondront : oui, car cela m'est confirmé par autrui, il ne s'agit donc pas d'un rêve. D'un autre côté, on pourrait répondre par une autre question : ne vivrions-nous pas justement dans un rêve collectif ? »¹², interroge M. Guillemant.

Plusieurs théories explorent cette piste et défendent l'idée que nous vivrions dans une sorte de simulation géante. Dans la théorie du solipsisme convivial¹³, proposée par Hervé Zwirn en 2018, notre réalité est le produit d'une création collective. La conscience de l'observateur va « filtrer » les différentes probabilités de comportement de l'onde-particule, ce qui explique que l'observateur ne voit alors qu'une potentialité parmi l'ensemble des possibles.

Dans le même ordre d'idée, le psychologue américain Paul Watzlawick avait écrit : « La seule chose que nous savions vraiment sur la réalité est qu'il s'agit d'un champ d'informations commun à toutes nos consciences ; un champ qui émerge par le biais de nos cerveaux. »¹⁴ Philippe Guillemant partage cette compréhension d'un monde créé résultant d'une œuvre collective, car produit par toutes les consciences incorporées qui y habitent.

Si cette approche est exacte, une question se pose : comment la matérialisation s'opère-t-elle ? Ou, pour le dire en termes plus savants : comment une information ou une particule, au départ indépendante de l'espace et du temps, car appartenant au monde créateur, deviendrait soudainement située dans l'espace et le temps ?

La densification de l'information quantique

Selon M. Guillemant, la matérialisation s'opère par le biais d'un mécanisme qui sélectionne les informations les plus communément « rêvées » par les êtres habitant le monde créé, puis cette information issue du monde créateur est densifiée pour gagner en matérialité. En densifiant les pensées les plus communes, ce mécanisme fabrique un monde cohérent¹⁵ permettant que, dans le monde créé, chacun retrouve les éléments de son rêve. Ce mécanisme, appelé décohérence, transforme automatiquement un système quantique en un système classique. Ce faisant, on peut dire que la décohérence fabrique l'espace-temps.

Ce concept de densité est utile pour expliquer certains phénomènes, aussi allons-nous nous y arrêter un instant.

En général, nous voyons clair et précis ce qui est proche temporellement de nous. Mais plus nous nous projetons dans un futur lointain, moins les détails nous sont perceptibles, car nous ne voyons que les grands traits. Pourtant, le joueur de tennis Björn Borg parvenait à voir au ralenti des balles arrivant à 200 km/h. Comment expliquer cela ?

Notre réalité est dense en informations-matières. Plus une information est dense, plus elle est incarnée dans notre monde et perceptible avec nos sens, plus elle est dans le présent, mais notre conscience a besoin de temps pour appréhender cette réalité (on dit que l'épaisseur de temps est faible).

A contrario, moins l'information est dense, moins elle appartient au monde créé, et donc plus elle appartient au monde créateur (donc au futur ou au passé). Et quand l'épaisseur de temps est élevée, notre conscience peut percevoir une ligne de temps étendue (nous voyons loin dans l'avenir et les possibilités existantes), aux dépens des détails de ce futur.

En termes scientifiques, le concept de densité d'information mesure le niveau de détail de la réalité perçue dans le temps ; et la densité de temps mesure l'épaisseur du temps que la conscience peut appréhender. Et nous pouvons faire varier consciemment l'épaisseur de temps dans laquelle nous évoluons, estime Philippe Guillemant, pour voir au ralenti des balles arrivant à 200 km/h, par exemple.

Revenons maintenant à la fabrique de l'espace-temps via la décohérence.

Comme le monde créateur et le monde créé ne sont pas séparés, les informations transitent entre les deux dans les deux sens : du monde créateur vers le monde créé, elles se densifient via la décohérence ; et du monde créé vers le monde créateur, les informations subissent le processus inverse et sont dédensifiées.

Par quels canaux les informations transitent-elles entre les deux mondes ?

Les trous et micro-trous noirs et blancs

Dans le modèle théorique proposé par M. Guillemant, les deux mondes communiquent l'un avec l'autre par l'intermédiaire de trous ou de micro-trous. L'information qui viendrait du monde créateur pour aller vers le monde créé passerait par des trous blancs et, inversement, l'information issue du monde créée en partance vers le monde créateur transiterait par les trous noirs.

Si tous les lecteurs ont certainement déjà entendu parler des trous noirs, une fraction d'entre vous doit se demander si les trous blancs existent ; à ce stade de nos connaissances, ils n'existent qu'au plan mathématique. Tandis qu'un trou noir ne fait qu'absorber et détruire la matière, un trou blanc ne ferait qu'expulser de la matière et de la lumière, et il serait impossible d'y pénétrer. Selon certains chercheurs, la matière qui entrerait dans un trou noir n'en ressortirait que lorsque le trou noir se transformerait en trou blanc.

Des travaux récents, notamment ceux d'Ashtekar et de Rovelli, montrent par des calculs mathématiques que l'information au-delà de l'horizon des trous noirs devrait être « catapultée » dans le futur jusqu'à apparaître presque instantanément dans notre multivers par le biais de trous blancs¹⁶. Ceux-ci les recycleraient dans l'autre versant de notre univers. Par conséquent, la conscience serait plongée dans un flux d'informations qui viendrait vers nous, en descendant du futur vers le passé. Donc, si flèche il y avait à mettre, elle irait non plus du passé vers le futur, mais du futur vers le passé. Un renversement complet de perspective !

Le retour du libre arbitre permet de choisir son futur

Résumons-nous : c'est dans le versant créateur que se préparent les futurs potentiels. À l'échelle individuelle, le futur qui se réalise est celui qui est capté vibratoirement par notre conscience. Et à l'échelle collective, nous parvenons à construire une réalité unique parce que le futur qui se matérialise est celui qui est « rêvé » par un maximum de consciences.

La justification du libre arbitre

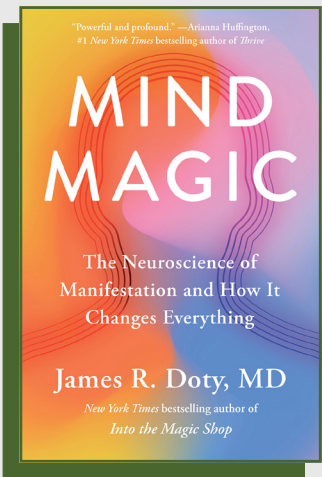
Si les notions d'espace et de matière deviennent subjectives au sens où elles n'existent pas « en soi », mais ne sont que des propriétés émergentes, et qu'elles émergent via la conscience, individuelle comme collective, alors cela signifie que le multivers dans lequel nous évoluons est le nôtre, puisqu'il est le produit de nos consciences : **nous avons donc le pouvoir de modifier le monde dans lequel nous vivons**. Des études récentes sur la santé issues de Stanford le confirment : l'esprit ne se contente pas d'observer notre vie, il construit activement notre réalité à chaque pensée que nous répétons.

Études du laboratoire Mind & Body Lab de l'université de Stanford

« Notre esprit n'est pas un observateur passif, percevant simplement la réalité comme elle est. Notre esprit change réellement la réalité », affirme Alia Crum, directeur du Mind & Body Lab et professeur assistant de psychologie.

Le Mind & Body Lab étudie comment nos pensées, nos croyances et nos attentes affectent notre santé, tant dans le domaine médical qu'au-delà. Il cherche également à expliquer l'influence de l'esprit sur la santé et à l'utiliser pour améliorer la santé publique et les soins de santé.

Site du laboratoire pour une présentation plus complète et accéder à leurs publications : <https://mbl.stanford.edu/research>



Livre de James R. Doty, *Mind Magic* (La magie de l'esprit), 2024.

Neurochirurgien renommé et fondateur du Centre de recherche et d'éducation sur la compassion et l'altruisme à Stanford, le professeur James Doty explique comment la magie de l'âme opère : focaliser son attention sur ce qu'on souhaite, remplacer les pensées négatives par des pensées positives, se défaire de ce qui capte indûment notre attention (comme nos smartphones). Nos intentions s'inscrivent alors dans notre subconscient et cela crée de nouveaux chemins neuronaux grâce à la neuroplasticité de notre cerveau, ce que Doty appelle un « superpouvoir ». C'est en suivant ces règles simples que nous pouvons développer notre pouvoir de manifestation.

Source : « **James Doty on the neuroscience of manifestation** » (James Doty sur les neurosciences de la manifestation), *Stanford News*, mai 2024.

Dans ses propres travaux¹⁷, M. Guillemant a montré que l'espace-temps, flexible, peut changer localement sans que cela ne modifie le futur à plus ou moins long terme. Il en déduit qu'il existe une façon de contrôler quantiquement l'espace-temps, que ces contrôles sont nécessairement situés en dehors du temps, **et qu'ils s'étendent au domaine macroscopique**. Comme nous savons maintenant que c'est la conscience qui peut modifier notre réalité, nous pouvons en conclure que celle-ci est située hors de la matrice d'espace-temps.

Cependant, rappelle M. Guillemant, le futur étant déjà réalisé, il oppose une certaine résistance aux changements de ligne de temps dans le présent. Il y a donc des déterminismes dans notre futur qui influent sur nous, ce qui explique pourquoi nous serons inexorablement attirés par ces sources de déterminisme. Ainsi, puisque nous vivons collectivement *une seule* réalité, nous pouvons avoir du mal à réaliser certaines de nos intentions si elles s'éloignent par trop de la réalité voulue par le collectif auquel nous appartenons – l'espace-temps doit satisfaire tout le monde. Nous sommes contraints, comme conditionnés, par le collectif auquel nous appartenons.

La seconde causalité ou rétrocausalité

Nous avons dit que le temps n'existe pas et que le passé ne peut se discerner du futur. Dans ce cas, le principe de symétrie nous conduit à affirmer que, puisque le passé influence le futur, alors le futur doit pouvoir influencer le passé.

De même qu'on observe les traces du passé dans le présent, la rétrocausalité est observable par les « traces » que le futur laisse dans le présent, ce qui permet sa vérification expérimentale par tout un chacun. Celles-ci prennent la forme de synchronicités ou d'intuitions qui guident nos choix et nos actions dans une certaine direction, aboutissant au futur choisi. Ces traces ouvrent des chemins, en ferment d'autres, et ce faisant, influencent les événements futurs (cf. encadré ci-dessous).

Synchronicités

Les synchronicités sont des coïncidences significatives. Par exemple, imaginez que vous vous rendiez chez une personne pour lui acheter un meuble, mais que vous réalisiez que vous ne pourrez pas le transporter ; au même moment, une personne sonne chez le vendeur et offre la solution au problème du transport. C'est une synchronicité qui peut être interprétée comme un alignement entre vos intentions profondes et la structure de la réalité : la solution vous est offerte sur un plateau, vous pouvez repartir avec votre meuble. Philippe Guillemant partage des exemples personnels de synchronicités : à partir du moment où il eut l'intention d'écrire le livre *La route du temps*, une série de synchronicités structurèrent les événements nécessaires à sa publication, permettant la concrétisation de son projet.

Comprise ainsi, la rétrocausalité est un mécanisme reliant le futur au présent et qui permet à nos intentions de façonner activement notre réalité. Alors que la mécanique fait advenir les effets après leur cause, l'intention fait advenir les effets avant la cause. (p. 88)

Romuald Leterrier, anthropologue, s'est inspiré des travaux de M. Guillemant sur les synchronicités. Il est ainsi parvenu, en suivant d'autres chemins, aux mêmes conclusions sur la rétrocausalité. Il décrit tout son parcours et le résultat de ses études dans *Se souvenir du futur*, paru en 2019 et coécrit avec Jocelin Morisson, journaliste scientifique. Et pour la petite histoire, une série de synchronicités autour du scarabée marque l'histoire de ces deux livres ainsi que d'un troisième traitant de la rétrocausalité¹⁸.

Dans son livre, M. Leterrier rapporte ce que lui a enseigné un chaman. Ce dernier prit l'image d'un

serpent à plusieurs têtes pour lui expliquer ce qu'est le temps : le corps représente le passé, le cou représente le présent, et les multiples têtes symbolisent les futurs potentiels. Quant aux humains, ils vivent à l'intérieur d'une matrice spatio-temporelle, mais une partie d'eux-mêmes appartient à une dimension extra-temporelle. La conscience qui y réside est comme l'aigle qui, d'en haut, peut voir le passé, le présent et le futur d'un seul coup d'œil. Et cette conscience peut influencer le « hasard », déclenchant ainsi une synchronicité, en posant une destination-intention. Car alors, des « attracteurs » provenant du futur nous guideront et modifieront nos lignes temporelles de sorte que nos souhaits se réalisent.

Des expériences scientifiques soutiennent également cette idée de rétrocausalité, à tel point que l'université de Stanford a une longue page dédiée à ce concept dans son encyclopédie de philosophie¹⁹. La page s'appuie entre autres sur les travaux d'Olivier Costa de Beauregard, ancien directeur de recherche au CNRS et ancien élève de Louis de Broglie, qui s'est retrouvé au ban de la communauté scientifique (du moins en France) avec son interprétation des expériences EPR d'Alain Aspect, qui valurent à ce dernier le prix Nobel de physique en 2022. En deux mots, l'expérience visait à sortir du paradoxe induit par l'intrication quantique : pour expliquer que deux particules soient intriquées indépendamment de la distance les séparant, alors il faut que l'influence de l'une sur l'autre se propage à une vitesse non limitée par celle de la lumière, en violation du principe faible de causalité, ou bien le principe de causalité est maintenu et c'est la physique quantique qui est incomplète. Le résultat de l'expérience (renouvelée) est que l'espace n'existe pas à l'échelle quantique (non-localité de la physique quantique), ce qui permet de conserver la vitesse de la lumière comme indépassable, et donc de conserver le principe de causalité. D'autres interprétations furent proposées, parmi lesquelles figure celle de Bernard d'Espagnat : selon lui, les deux objets intriqués restent « un » malgré leur éloignement spatial, de sorte qu'il n'y a pas besoin de transmettre d'informations d'un endroit à l'autre. M. Costa de Beauregard partage cette idée de bilocation et ajoute le concept de zigzag dans l'espace-temps, qui lui permet d'affirmer qu'il n'y a en réalité pas de conflit entre les deux positions, mais simplement une non-localité temporelle.

Comme il l'écrivit en 1953, deux systèmes distants « *restent corrélés au moyen d'une onde successivement avancée et retardée* »²⁰ : l'onde reliant deux particules A et B irait dans leur passé commun, puis partirait dans leur futur pour revenir influencer l'état présent du système distant, dans une sorte de zigzag à travers l'espace-temps. Ceci expliquerait la dépendance entre deux systèmes distants sans aucune « action fantomatique à distance ». Ainsi, « *Einstein a bien sûr raison de voir une incompatibilité entre sa théorie de la relativité restreinte et les corrélations quantiques distantes, mais seulement en supposant que les actions avancées sont exclues* »²¹, conclut Costa de Beauregard.

Son idée de zigzag à travers passé et futur fut reprise par des auteurs anglophones sous le terme de « *backward causation* », qu'on peut traduire par causalité inversée ou anti-chronique : la cause est postérieure à l'effet, par opposition à la causalité standard ou normo-chronique, qui repose sur une antériorité chronologique entre la cause et l'effet. Pour le dire plus simplement, chez Olivier Costa de Beauregard, le passé peut être influencé par des événements futurs. Et ceci permettrait d'expliquer des phénomènes qualifiés de parapsychiques comme la précognition, la télépathie ou la psychokinésie. Ce faisant, il avait franchi un pas de trop : pour la communauté scientifique française, cautionner la parapsychologie suffisait à justifier son bannissement, et son interprétation fut déclarée irrecevable sur ce motif.

M. Costa de Beauregard, en tant que catholique, souhaitait également à titre personnel comprendre comment les grands mystiques et spiritualistes, qu'ils soient catholiques ou non, parvenaient à développer des pouvoirs paranormaux. Et pour tester sa théorie, il proposa un schéma expérimental apparenté aux corrélations EPR. Au lieu de rejeter la personne, il aurait été plus conforme à la rigueur scientifique de vérifier l'expérience proposée et d'en discuter les résultats.

Néanmoins, l'interprétation de M. Costa de Beauregard suscita plus d'intérêt à l'étranger. Elle attira l'attention de Huw Price, professeur à Cambridge, qui reprit son modèle de rétrocausalité à l'échelle quantique à la fin des années 2000²². Comme le futur est incertain au sens quantique, alors le passé doit l'être également localement, puisqu'on ne peut distinguer le passé du futur. Sachant que les causes décident du futur et que ces causes appartiennent à un passé incertain (au sens quantique), alors on en déduit que les facteurs qui président à nos choix peuvent se trouver aussi bien dans le futur que dans le passé (puisque pas de différence entre passé et futur).

De là, si l'on peut agir sur notre futur et *sur notre passé*, puisque tous les deux sont insuffisamment déterminés, cela laisse une véritable place au libre arbitre. Ce dernier permet de faire évoluer l'univers-bloc d'Einstein en y faisant entrer des informations provenant de l'extérieur de l'espace-temps. La démonstration de Huw Price prouve l'existence d'une rétrocausalité à l'échelle quantique, tandis que Philippe Guillemant l'étend à l'échelle macroscopique via son concept d'épaisseur de temps quantique.

Au cours des années qui suivirent, la causalité à sens unique fut remise en cause par plusieurs travaux scientifiques. À partir de 2006²³, Holger B. Nielsen de l'Institut Niels Bohr de l'Université de Copenhague et Masao Ninomiya de l'Université de Kyoto, publièrent une série d'articles où ils démontrèrent l'impossibilité de l'existence des processus irréversibles dans un certain type d'espace, ouvrant la possibilité d'une rétrocausalité macroscopique, c'est-à-dire d'une influence du futur sur le présent. Ils arguèrent ensuite que certains résultats scientifiques ne parviennent pas à s'obtenir dans le présent parce que des conditions appartenant au futur ne sont pas remplies – le pendant des conditions initiales non remplies. Selon eux, les difficultés rencontrées par les physiciens qui cherchaient à provoquer des collisions de particules dans les grands accélérateurs s'expliquent parce que des conditions du futur n'étaient pas remplies. Bien que l'idée paraisse à première vue saugrenue, ces deux physiciens parvinrent à rendre admissible par la communauté scientifique la thèse selon laquelle le futur peut influencer le présent. Tant et si bien que se tint en 2011 un congrès international sur la rétrocausalité quantique en Californie²⁴, et un autre à Cambridge en 2014 sur le thème « Libre arbitre et rétrocausalité dans le monde quantique »²⁵.

L'intention, clé pour modifier son futur

Les études de Stanford le montrent : la conscience joue un rôle clé pour orienter notre vie et changer notre futur. Sans changement dans nos pensées et nos croyances, nous suivons notre ligne de temps comme une tête de lecture, pour reprendre l'image de M. Guillemant. Comment peut-on changer son futur ?



Pour répondre à cette question, repartons du cadre physique. L'espace-temps dans lequel nous évoluons est une matrice à quatre dimensions. Notre conscience, elle, n'est pas prisonnière de cette matrice : elle a la possibilité d'en sortir, et donc de se projeter dans le champ des futurs potentiels réalisables, que M. Guillemant appelle *l'éther* ; il le distingue du vide, qui accueille les possibles futurs *réalisables et non réalisables*²⁶. En utilisant notre libre arbitre, nous pouvons cristalliser notre champ de pensée sur un choix précis, qui correspond à notre intention. Si cette potentialité figure dans ce champ des possibles, alors elle peut se matérialiser ; autrement, elle restera un rêve.

Mais la conscience a aussi la capacité de se connecter à « plus grand que soi », qu'on l'appelle son ange gardien, son guide, son âme²⁷, son Soi supérieur, peu importe. Ce plus-grand-que-soi nous envoie des messages, qu'on capte ou pas. On l'appelle en général une intuition ; nombreux sont ceux qui en ont fait l'expérience. Ensuite, libre à nous d'en tenir compte ou non. Toutefois, l'information qui nous parvient par ce canal (via un trou blanc) fait déjà partie de notre futur : c'est à cet instant que l'on peut dire que le temps s'inverse, puisqu'une information venant du futur vient d'entrer dans notre présent. Appartenant à notre futur, elle peut assurément se matérialiser²⁸. Pour ce faire, une ligne de temps existant sous forme de potentialité s'actualisera dans le futur pour se cristalliser dans le présent sous forme de matière, et nous basculerons sur une autre ligne de temps au sein du multivers. Théoriquement, nous pouvons même changer collectivement d'univers.

En outre, la liaison avec ce plus-grand-que-soi est un mécanisme producteur d'harmonie. Pour ma part, j'ai pu observer que, quand je ne suivais pas le conseil que je recevais, je finissais par le regretter ; inversement, si je suivais le conseil, même sans y trouver une bonne raison sur le moment, j'en retirais systématiquement un avantage et je comprenais toujours le bien-fondé du conseil après coup. Suivre le message venant de plus-grand-que-soi procure une harmonie avec les densités supérieures, voire, en fait, à toutes les échelles. C'est par le biais de ce mécanisme que P. Guillemant explique le comportement des cellules de notre corps : elles ont la capacité de capter l'information venant de notre conscience. Si la conscience envoie l'information « guérison », alors elles vont agir de telle sorte que le corps guérira (effet placebo), et si l'information envoyée signifie que la fin est proche, alors elles vont agir dans le sens de la mort (effet nocebo).

L'entropie

L'unique loi de la physique qui distingue le passé du futur est la loi d'entropie. Elle fut énoncée par Rudolf Clausius et dit que la chaleur ne peut passer que d'un corps chaud à un corps froid si rien d'autre ne change autour. La quantité qui mesure ce mouvement irréversible de la chaleur est l'entropie notée S , un mot qui vient du grec et qui signifie transformation. Le 2^e principe de thermodynamique dit que cette variation (symbolisée par Δ) de chaleur « avant » / « après » constitue toujours une perte, ce qui s'écrit en langage mathématique $\Delta S \geq 0$; cette équation définit la flèche du temps.

Comment passe-t-on du sens de circulation de la chaleur au chaos ?

La chaleur découle de l'agitation microscopique des molécules. Quand on dit que la chaleur se diffuse, on veut dire que des molécules qui s'agitent vont percuter d'autres molécules et les faire s'agiter à leur tour. Et cette agitation thermique est perçue par nous, humains, comme du désordre. De là, nous en avons déduit la tendance naturelle de toute chose au désordre. Nous avons affirmé l'irréversibilité de la dispersion, du chaos.

La question qu'on peut toutefois poser est : qu'est-ce que l'ordre ? Une situation particulière pour nous qui regardons et qui y décelons un certain ordre – ou pas. Mais il pourrait y avoir un ordre qui nous échappe, parce que nous sommes trop loin pour bien voir, ou parce que nous n'avons pas toutes les données. Finalement, le désordre nous paraît tel parce qu'on envisage les choses de façon approximative et floue. Faut-il en déduire que la distinction entre passé et futur résulte de notre vision floue, interroge Carlo Rovelli ?

Philippe Guillemant, de son côté, estime que la loi d'entropie ne donne qu'une vision partielle de la réalité : elle ne décrit que ce qui se passe au niveau macroscopique dans les systèmes, et dans le sens allant du passé vers le futur. Ce que montrent au contraire les synchronicités, ces coïncidences très difficiles à expliquer par le hasard, c'est une création d'ordre. Notre passé est lui-même unique et ordonné. Si nous suivons notre guidance intérieure, nous irons vers plus d'harmonie. Dès lors, quand on inverse le sens du temps et qu'on se positionne du

futur vers le présent, alors la loi qui s'applique est celle qui produit de l'ordre²⁹. Par conséquent, pour avoir une vision plus complète des mécanismes de l'univers, il faudrait ajouter à la loi d'entropie une loi néguentropique associée à la causalité inverse.

▲ Résumé

Le modèle de physique théorique proposé par M. Guillemant reprend des éléments dont l'existence est confirmée, comme les (micro-) trous noirs, et d'autres qui sont actuellement discutés entre physiciens, comme les trous blancs, le multivers, ou la nature du temps. Il repose sur deux hypothèses fondamentales sur lesquelles les avis sont partagés :

- ▲ 1^{re} hypothèse : le futur est déjà partiellement réalisé selon des versions multiples coexistantes permettant à notre destin de changer ;
- ▲ 2^e hypothèse : nous avons un réel libre arbitre, et donc nous faisons de vrais choix dans nos vies qui ne dépendent pas que du passé ; nos intentions et nos actions modifient notre chemin dans cet arbre de potentiels.

Son modèle étant élaboré, il est impossible de rendre compte de tout de façon synthétique. Le lecteur curieux est invité à parcourir ses publications et à écouter ses conférences, certaines étant accessibles sur internet, pour rentrer plus avant dans sa pensée. Pour conclure cet article, nous rappellerons les points clés de son modèle³⁰ :

1. L'espace, le temps et la matière n'existent pas fondamentalement tels qu'on les perçoit. Ils émergent d'une construction réalisée par la conscience, donnant naissance à la matrice espace-temps dans laquelle nous évoluons.
2. Notre monde se compose à la fois d'un monde créé, dans lequel nous sommes (il constitue notre réalité), et d'un monde créateur ou quantique pur, où le temps n'existe pas. Ce monde créateur englobe de l'information vibratoire, laquelle peut se manifester (concrétiser) dans notre réalité par l'entremise de la conscience. L'information matérialisée est engendrée collectivement.
3. La matière est constituée d'informations vibratoires cristallisées dans la matrice de l'espace-temps. Toutes les potentialités ne sont pas réalisables ; celles qui le sont se trouvent dans l'éther.

4. La réalité est un champ d'informations organisé en lignes de temps ; une ligne de temps parmi plusieurs s'actualise en permanence dans notre présent.

5. L'information issue du «vide» est introduite dans l'éther par les (micro-) trous blancs, puis manifestée par la conscience dans l'espace-temps et enfin recyclée dans le vide par l'intermédiaire des (micro-) trous noirs. De la sorte, on peut dire que la réalité est cyclique à toutes les échelles.

6. La sélection de la potentialité ne se fait pas au hasard : la conscience contrôle, elle n'est pas prisonnière de la matrice espace-temps. Il n'y a pas de fatalité, et pas plus de hasard salvateur, seulement la manifestation du libre arbitre humain.

7. En se connectant à l'âme, la conscience peut parvenir à nous faire évoluer hors du temps linéaire, autrement dit à nous faire changer de ligne de temps. Un changement de ligne de temps fait intervenir une deuxième dimension du temps, puisque nous sortons du temps linéaire.

8. Plus précisément, pour décrire cette évolution hors du temps ordinaire, il faut rajouter 6 dimensions vibratoires qu'on attribue au travail de l'âme et de la conscience.

9. Le phénomène qui transforme le champ infini des potentialités classiques réalisables pour ne faire subsister, grâce à l'observation, qu'une seule potentialité dans le présent s'appelle la décohérence.

10. De la sorte, notre futur, déjà réalisé, mais flexible, est en permanence mis à jour à la manière d'un tracé GPS issu de la structure d'intrications qui varie en engendrant par décohérence les possibilités du multivers.

11. Comme une ligne de temps parmi plusieurs s'actualise en permanence dans notre présent, le sens du temps va du futur vers le passé, et non du passé vers le futur comme nous le représentons classiquement .

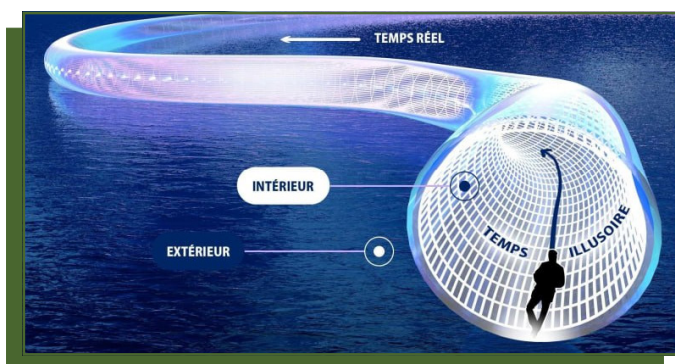


fig. 2 Métaphore du tunnel flottant sur l'océan des possibles.

Conclusion

Son modèle de compréhension de l'univers est assez complet et repose sur une base raisonnée et argumentée. Ceci n'implique pas qu'il soit nécessairement valide, mais qu'il est issu d'une réflexion scientifiquement valable et se présente comme une proposition argumentée, dont on peut discuter.

Certains de ses détracteurs n'ont pas lu ou à peine ses publications et, comme ceux de M. Costa de Beauregard, ils s'arrêtent au fait qu'il « validerait » des phénomènes jugés spiritualistes, ce qui constituerait une sorte d'outrage à la science. Laisser ses préjugés prendre le dessus sur l'étude rigoureuse d'un phénomène qui défie l'entendement constitue cependant une transgression de la méthode scientifique. C'est pour éviter ce biais que les pères fondateurs de la science moderne, comme René Descartes ou Francis Bacon, préconisaient de les mettre de côté avant toute étude scientifique. Il se pourrait bien qu'une partie de nos scientifiques soient de nouveau tombés dans ce même piège et se soient retrouvés enfermés dans ce que M. Guillemant appelle le « parc de la pensée ».

À l'inverse, et pour en sortir, Philippe Guillemant rêve d'« une nouvelle physique qui nous permettrait de comprendre tout ce qui est qualifié de surnaturel ou de "magique" au sens d'une "science non encore comprise" ». Une science qui, au lieu de rejeter *a priori* ce qui ne cadre pas avec les connaissances et les paradigmes du moment, accepterait avec humilité de revoir ses grilles et ses modèles théoriques afin d'y faire rentrer les phénomènes trublions, mais pourtant bien réels. Des événements jugés paranormaux (comme la prémonition ou la télépathie) deviendraient explicables scientifiquement, et ces phénomènes retourneraient dans le champ de la normalité. La parole des personnes qui en furent témoins pourrait se libérer sans crainte du jugement d'autrui. De même, le fait que deux personnes émotionnellement proches (un couple ou des jumeaux) puissent ressentir à distance ce que vit l'autre (ex. : un accident) pourrait désormais s'expliquer par l'entremise de l'intrication de leurs cellules, par exemple.

Déjà, en affirmant que nous serions tous une partie d'un vaste champ de conscience, Maria Strømme rejoint des courants spirituels qui ne disent pas autre chose. En nous voyant reliés par la conscience à tout ce qui est créé, nous pourrions finir par développer une autre relation aux plantes³¹, aux animaux, mais aussi aux métaux et minéraux, ceci nous conduisant à modifier nos pratiques d'élevage, de culture et d'exploitation minière.

Un modèle de physique théorique tel que le sien pourrait en outre avoir des répercussions allant au-delà de la physique et de la science, ne serait-ce que parce qu'il nous fait sortir du déterminisme en réintégrant formellement le libre arbitre. Partant, l'humain pourra croire de nouveau en son pouvoir de changer sa vie, celle de sa communauté d'appartenance et, plus largement encore, le sort de la planète. C'est la porte grande ouverte pour sortir de la passivité et de la soumission. Jusqu'où pourrait aller le pouvoir de la conscience ? Quels régimes politiques seraient compatibles avec une telle prise de conscience ? Quand chacun se sait capable de s'offrir sa vie idéale, on peut s'autoriser de nouveau à rêver – et oublier la question de Kant, se demandant « que m'est-il permis d'espérer ? ».

C'est un nouveau paradigme, non seulement scientifique, mais encore sociétal, qui pourrait prendre place.

Pour en savoir + sur sa compréhension du fonctionnement de l'univers :

▲ Philippe Guillemant sort un livre en mars 2026 (référence à venir).

▲ Voir aussi la série audiovisuelle « De la connaissance à la joie », réalisée par Jean-Yves Bilien et Etienne Brault, accessible ici : <http://www.connaissance-joie.com>

Bibliographie

- ¹ Christophe Fauré, *Cette vie... et au-delà : Enquête sur la continuité de la conscience après la mort*, Albin Michel, 2022. Parmi les milliers de témoignages existants, vous pouvez écouter ou lire ceux de Jacques Besson, professeur honoraire à la Faculté de biologie et de médecine de l'université de Lausanne, ancien chef du service de psychiatrie, le Dr Sylvie Cafardy, gériatre, et ceux recueillis par l'institut suisse des sciences noétiques fondé et présidé par Sylvie Dethiollaz.
- ² La présentation de son ouvrage le 2 novembre 2024 par Marina Carrière d'Encausse, *a priori* sceptique sur le sujet, dans l'émission « Carnets de santé » de France Culture, est un signe encourageant quant à la reconnaissance que la conscience ne loge pas dans le cerveau ni n'émerge de son bon fonctionnement. Cette émission a cependant choqué certains auditeurs pour qui M. Fauré ne s'appuierait sur « aucune référence scientifique sérieuse pour étayer son propos », faisant fi des quinze pages de références figurant à la fin de son livre. D'autres auditeurs écrivirent que le fait que la conscience puisse perdurer après la mort clinique d'une personne relève de la « croyance populaire », et les témoignages ne seraient que des « illusions ». M. Fauré avait pourtant précisé au cours de l'émission que les personnes endeuillées avaient appris de leurs défunts des informations qu'elles n'avaient aucun moyen de connaître autrement. La réponse de Mme Carrière d'Encausse témoigne de son ouverture d'esprit sur un sujet qu'elle sait déranger. cf. « **Expérience de mort imminente dans l'émission "Carnets de santé" sur France Culture** », Médiateur de Radio France, 7 novembre 2024.
- ³ Alexander Eben, *Proof of Heaven: A Neurosurgeon's Journey into the Afterlife*, Simon & Schuster, 2012.
- ⁴ Par exemple, comme Olivier Chambon, médecin psychiatre, Adil Kabbaj, professeur en informatique, et tous les scientifiques ayant signé le manifeste pour une science post-matérialiste paru en 2015 (<https://opensciences.org/>).
- ⁵ Maria Strømme, « Universal consciousness as foundational field: A theoretical bridge between quantum physics and non-dual philosophy », *AIP Journal*, vol. 15, n° 11, novembre 2025.
- ⁶ H. A. C. Dobbs, « The relation between the Time of Psychology and the Time of Physics », *The British Journal for the Philosophy of Science*, août 1951.

⁷ Job Feldbrugge et Neil Turok, « Existence of real time quantum path integrals », *Annals of Physics*, vol. 454, 2023, pp. 1-31.

⁸ Communiqué de presse de l'Institut Périclès, où il travaille.

⁹ Ces modèles comportent néanmoins des différences. Par exemple, le modèle Janus n'est pas cyclique.

¹⁰ Naman Kumar, « **Creation of a flat universe-antiuniverse pair from nothing** » (Création d'une paire univers – anti-univers plat à partir de rien), *Europhysics Letters*, 7 avril 2025, vol. 149, n° 6, 69 003.

¹¹ Philippe Guillemant et Eric Zurcher, *Hyperphysique des OVNI*, JMG, 2025, p. 49.

¹² *Ibid.*

¹³ La revue *Pour la science* de mars 2020 lui consacre un dossier.

¹⁴ Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité : confusion, désinformation, communication*, Seuil, 1984.

¹⁵ Certains lecteurs auront peut-être relevé l'apparent paradoxe suivant : la décohérence fabrique un monde cohérent. Il s'explique par le fait que les superpositions quantiques sont généralement qualifiées d'états cohérents pour exprimer le fait qu'ils sont intriqués.

¹⁶ Carlo Rovelli, *Trous blancs*, Flammarion, 2023. Il explique ce qui se passe quand une information chute dans un trou noir, et quand elle chute dans son jumeau inversé, le trou blanc.

¹⁷ Philippe Guillemant et Marc Medale, « A unique but flexible space-time could challenge multiverse theories », *Annals of Physics*, vol. 49, 2019.

¹⁸ L'histoire est racontée sur le site de l'autrice du troisième livre, Cornelia Gauthier : « **La rétrocausalité** », *Intuition, synchronicités & rétrocausalité*.

¹⁹ « **Retrocausality in Quantum Mechanics** » (Rétrocausalité en mécanique quantique), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, juin 2019.

²⁰ En réalité, il en eut l'intuition dès 1947, mais Louis de Broglie lui interdit de le publier de peur qu'il soit la risée de la communauté scientifique.

Olivier Costa de Beauregard, « **Mécanique Quantique** », *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1953, n° 236, pp. 1632-1634.

²¹ Olivier Costa de Beauregard, *Time, The Physical Magnitude*, D. Reidel, 1987, p. 252.

²² Huw Price, « **Toy Models for Retrocausality** » (Modèles jouets pour la rétrocausalité), *Studies in History and Philosophy of Modern Physics*, vol. 39, n°4, 2008, pp.752-761.

²³ Philippe Guillemant, « **Le futur influence-t-il le présent ?** », Double causalité, s.d.

²⁴ Congrès de San Diego, **Quantum Retrocausation : Theory and Experiment** (Rétrocausalité quantique : théorie et expérience), *AIP Conference Proceedings*, 13-14 juin 2011.

²⁵ Conférence, « **Free Will and Retrocausality in the Quantum World** » (Libre arbitre et rétrocausalité dans le monde quantique), *Trinity College*, Cambridge, 1-4 juillet 2014.

²⁶ La décohérence ne part pas du vide, mais de l'éther, pour le dire simplement. En termes plus savants et plus précis, les possibilités du vide ne font pas l'objet d'une agrégation des potentiels de manifestation engendrée par une création collective.

²⁷ Philippe Guillemant définit l'âme comme la source vibratoire de la conscience qui lui permet de faire de véritables choix en situation dite « incarnée » ou « incorporée », c'est-à-dire d'exercer son libre arbitre en procédant à des changements de lignes de temps de son futur. (*Hyperphysique des Ovnis*, p. 63-64) Elle est moins dense que notre être de chair et d'os et réside dans le monde créateur.

²⁸ M. Guillemant a beaucoup expérimenté ceci et a observé que certaines conditions devaient être réunies pour aboutir à une matérialisation, par exemple le lâcher-prise.

²⁹ Philippe Guillemant appelle ce mécanisme la loi de convergence des parties.

³⁰ Résumé largement inspiré de celui qui figure à la fin du livre *Hyperphysique...*, *op. cit.*

³¹ Les expériences de Cleve Backster, réalisées dans les années 1960 et réunies dans son livre *L'intelligence émotionnelle des plantes*, auraient déjà pu nous faire changer de regard. Les résultats sont compatibles avec une représentation du monde où tout est relié par les champs de conscience.



Macroéconomie

Le piège de la liquidité : pourquoi le mur de la dette rendra la correction de l'or éphémère



Andy Bussaglia, conseiller en gestion de patrimoine depuis plus de 15 ans, a fondé le cabinet *Mon Bureau Patrimonial* situé à Grenoble. Il est Lauréat du Trophée de la Gestion de Patrimoine 2021, organisé par *BFM business*, Lauréat 2016 du Trophée Challenge Multisélection +, organisé par l'UNEP et Quantalys, récompensant la meilleure performance financière, et Lauréat du Grand Prix du Conseil 2010, organisé par l'Agefi Actifs.

“

Le mois d'avril 2026 s'est ouvert dans un contexte de grande nervosité. Les investisseurs et toute la sphère spéculative mondiale ont tendance à se tourner vers les liquidités. Ce mouvement, comparable à celui observé en 2022, intervient en réaction à l'exacerbation des tensions géopolitiques et des risques logistiques mondiaux.

”

Depuis le déclenchement du conflit au Moyen-Orient, un désengagement marqué des marchés actions obligataires (à la fois cotés/non cotés) et aurifères a été constaté, doublé d'une dynamique générale de désendettement.



▲ Le repli vers les liquidités

Ce repositionnement traduit la conviction des marchés que les banques centrales ne répéteront pas les approches antérieures. Les acteurs économiques estiment en effet que les autorités monétaires ne recourront plus aux politiques d'inflationnisme, de monétisation et de taux négatifs. Cette fois, on peut sentir la perception d'un risque de choc énergétique susceptible de stimuler l'inflation. Par conséquent, les marchés, qui intégraient jusqu'alors des baisses de taux, anticipent désormais un resserrement monétaire (comprendre : une hausse des taux d'intérêts) pour les mois à venir.

Rappel : puisque l'or ne produit aucun taux d'intérêt et entraîne des coûts de stockage, des taux d'intérêt plus élevés mettraient en évidence le coût d'opportunité de sa détention, encourageant les capitaux à quitter le marché de l'or.

Toutefois, cette grille de lecture omet une contrainte fondamentale : les banques centrales subissent leur environnement économique bien plus qu'elles ne le façonnent. Alors qu'une gestion orthodoxe exigerait un relèvement des taux pour endiguer la contagion de la hausse des prix, l'application d'une telle mesure est fortement compromise. Le système macroéconomique actuel, fragile, surévalué et adossé à une architecture financière instable, ne dispose pas de la résilience nécessaire pour supporter un retour à l'orthodoxie monétaire et budgétaire.

Le fardeau des passifs, l'accumulation de dettes mal structurées et les asymétries d'échéances rendent la rigueur financière incompatible avec deux impératifs vitaux : le maintien de la stabilité financière et la garantie du refinancement des dettes souveraines. Si le discours sur la bonne gestion demeure un outil de préservation de la crédibilité institutionnelle, son application stricte s'avère aujourd'hui impraticable.



▲ La grande financiarisation : une alchimie dont nous payons le prix

Les origines : de Kennedy à la dérégulation

Pour analyser la fragilité du système actuel, il faut observer ses racines historiques. Si l'architecture de la déréglementation financière a été érigée sous les mandats de Thatcher et Reagan dans les années 1980, le véritable point de bascule remonte à l'administration Kennedy. À cette époque, la volonté de mener de front les ambitions sociales et l'effort militaire a acté la rupture avec les contraintes d'une épargne véritable.

Cette mutation a engendré une financiarisation totale de l'économie, caractérisée par plusieurs transformations majeures :

1. L'avènement du crédit : L'épargne traditionnelle, ressource par nature patiente et limitée, a été supplantée par une offre de crédit immédiate et dérégulée.
2. La primauté de la dette : L'endettement a remplacé les revenus tangibles, et les plus-values spéculatives ont pris le pas sur les bénéfices réels de la production.
3. L'altération du risque : Le système a artificiellement transformé le risque en sécurité et le long terme en court terme, masquant le danger sous une promesse de liquidité perpétuelle rendue possible par l'écrasement volontaire des taux d'intérêt.

Le parallèle historique : le fantôme de John Law

Cette ingénierie financière n'a rien d'inédit. Elle reproduit le schéma exact de la fameuse expérience orchestrée par John Law entre 1716 et 1720. Pour renflouer les caisses du Régent, Law avait monétisé la dette publique en émettant du papier-monnaie adossé aux promesses fictives d'une compagnie coloniale. Le mirage a parfaitement fonctionné jusqu'à ce que la méfiance s'installe, poussant les élites de l'époque à exiger la conversion de leur papier en or véritable, précipitant l'effondrement de la bulle.

Le piège de la liquidité et la réalité de 2026

Depuis quatre décennies, nous évoluons dans une version sophistiquée de ce système. Les acteurs financiers ont imposé le concept trompeur de « liquidité parfaite » : l'idée selon laquelle n'importe quel actif (actions, immobilier, fonds privés) posséderait les mêmes propriétés que la monnaie liquide et serait convertible à tout instant sans décote majeure. Or, ce mythe s'effondre dès lors qu'il est mis à l'épreuve par la panique collective.

En ce début d'année 2026, la réalité comptable rattrape les marchés de la dette privée :

1/ Gel massif des retraits : Des mastodontes de la finance comme Apollo, BlackRock, Morgan Stanley ou UBS sont contraints de verrouiller leurs fonds de crédit privé en activant des plafonds de sortie stricts.

2/ Le mur de l'illiquidité : Face à des demandes de rachat qui explosent (dépassant parfois 10 % à 14 % du capital sur un seul trimestre), les gérants se heurtent à l'impossibilité de liquider rapidement des actifs sous-jacents qui sont, par nature, engagés sur le long terme et fortement risqués.

Le graphique suivant matérialise les demandes de retrait reçues par les fonds de crédit privés (avec en bleu clair les retraits n'ayant pu être honorés).

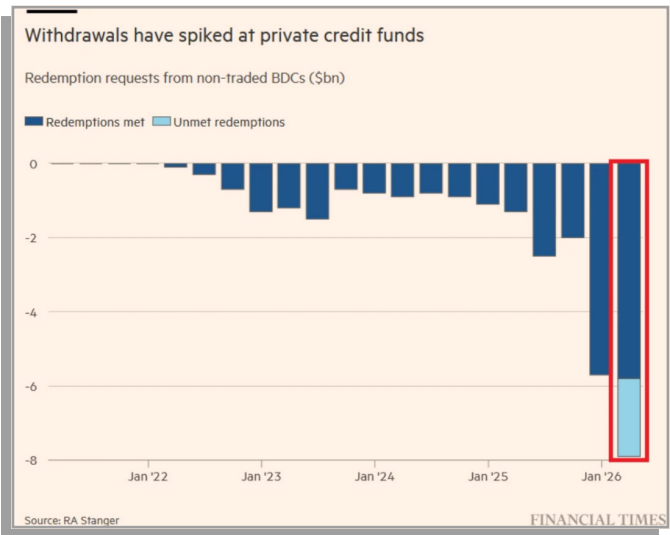


fig. 1. RA Stanger

Un vice structurel enfin révélé

Cet enlèvement n'est pas un accident de parcours ; il est l'aboutissement logique d'une imposture systémique consistant à financer des engagements longs et périlleux avec des ressources à court terme présentées comme exemptes de risque. La titrisation, pilier de ce modèle, repose sur une illusion mathématique dont l'objectif était de transformer des créances médiocres en actifs d'excellence. Le résultat observé en 2008 se répète aujourd'hui.

Pendant des années, les politiques d'injections massives (assouplissement quantitatif) et d'argent gratuit ont dissimulé cette faille fondamentale. Aujourd'hui, sous la pression de la hausse des taux et des risques de défaut, la structure vacille. Face à cette impasse, le système n'a qu'un seul réflexe : la fuite en avant par la relance de la création monétaire. Pourtant, chaque nouvelle perfusion ne fait qu'aggraver la situation en repoussant l'échéance de l'éclatement d'un mensonge inévitable : celui de la liquidité absolue.

Les métaux précieux dans la tempête : une correction qui ne change rien aux fondamentaux

Détenir de l'or et de l'argent ces dernières semaines a été difficile, et investir dans les sociétés minières aurifères l'a été encore davantage. L'or est souvent perçu comme une protection contre les bouleversements géopolitiques. Dans le cas de la guerre actuelle au Moyen-Orient, cette stratégie s'est avérée temporairement inefficace. Rares sont les actifs, hormis le pétrole et certaines matières premières agricoles, qui ont progressé depuis le début du conflit. Les obligations d'État, les actions, l'or et les matières premières ont chuté partout dans le monde.

Pourquoi l'or a-t-il si mal performé à court terme ? Parce que l'or est une source de liquidités en dollars en période de crise. C'est précisément pour cette raison qu'il est détenu comme réserve dans le monde occidental. Les vendeurs les plus probables sont, d'une part, les banques centrales du Moyen-Orient cherchant à sécuriser des liquidités en dollars pour maintenir la confiance dans leur système bancaire (les monnaies d'Arabie saoudite, d'Oman et des Émirats étant indexées sur le dollar). D'autre part, les fonds algorithmiques et les fonds spéculatifs, qui avaient accumulé d'importantes positions lors de la hausse amorcée en 2025, ont déclenché des ordres de vente automatiques dès que la dynamique haussière s'est inversée.

Toutefois, la réaction du cours de l'or est peu liée aux fondamentaux du marché de l'or. La hausse des deux dernières années a été alimentée par une inquiétude croissante quant à l'ampleur des déficits publics et à l'augmentation conséquente du volume de nouvelles dettes sur le marché, réduisant la confiance dans la valeur réelle des monnaies fiduciaires. Or, les facteurs déterminants du prix de l'or viennent de franchir une étape fondamentale majeure.

Au lendemain de la guerre, une augmentation massive des budgets de la défense est envisageable. Aux États-Unis, il s'agira de remplacer le matériel consommé et d'accroître les stocks d'armements. En Europe, les budgets militaires seront également en hausse, car il devient évident que la protection américaine ne sera pas étendue inconditionnellement. Une autre source majeure d'endettement sera les investissements souverains dans l'indépendance énergétique, une leçon incontestable du conflit actuel. La Chine l'avait compris bien avant tout le monde, réduisant sa dépendance énergétique extérieure de 60 % à 20 % en vingt ans. L'Europe devra accélérer sa transition énergétique, et cette transition ne pourra être financée que par une augmentation de la dette publique. Tout cela renforce structurellement le cas d'investissement en faveur de l'or.

L'impression monétaire massive destinée à financer les perturbations causées par la guerre et le sauvetage du crédit privé et des institutions financières qui y sont exposées rend la détention d'or et d'argent physiques incontournable sur le long terme.

▲ Le précédent des années 1970 : quand les taux montent et que l'or s'envole

Comme évoqué précédemment, le marché intègre une politique monétaire restrictive pour faire face à une réaccélération de l'inflation. Or, la situation diffère sensiblement des années 1970. À l'époque, la Réserve fédérale avait une marge de manœuvre pour agir : les niveaux d'endettement étaient bas et les taux pouvaient être poussés à deux chiffres sans déstabiliser immédiatement le système. Aujourd'hui, la situation ne pourrait pas être plus différente. Le ratio de dette sur PIB est 4 fois supérieur à celui de l'époque, en ce qui concerne les USA (fig. 2).

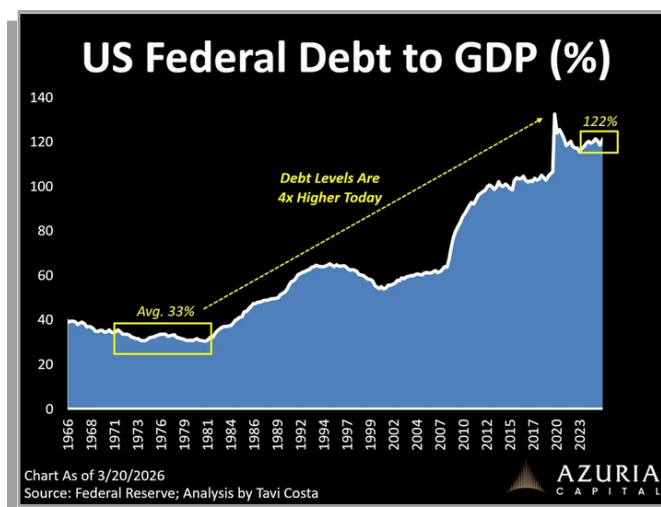


fig. 2. Tavi Costa

Mais justement, il convient d'examiner cette période historique car elle est, à bien des égards, la plus comparable à la nôtre. Le climat géopolitique actuel est extrêmement haussier pour les prix des métaux précieux, tout comme il l'était au début de cette décennie marquée par deux chocs pétroliers majeurs au Moyen-Orient : la guerre du Kippour en 1973, puis la révolution iranienne de 1979.

Les anticipations d'inflation, les taux d'intérêt et les prix du pétrole ont tous augmenté de manière substantielle tout au long de la décennie. Pourtant, la hausse des taux pendant cette période n'était pas une raison valable pour être baissier sur l'or. L'or a progressé de plus de 2 300 % sur la décennie, l'argent de près de 2 900 %, tandis que le pétrole affichait une hausse – certes substantielle – mais moindre que celle des métaux précieux (fig. 3).

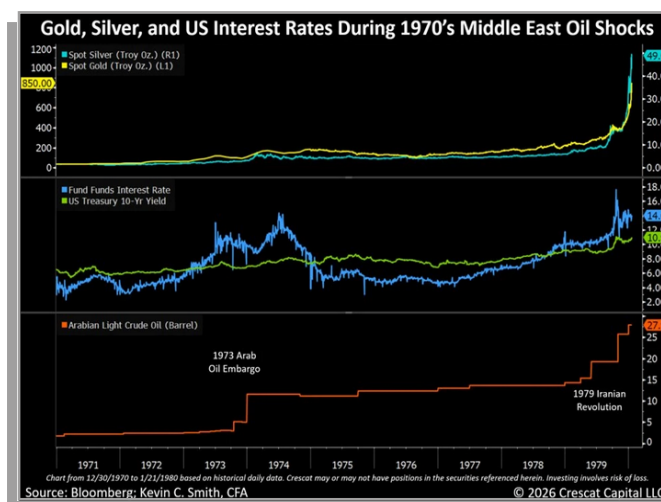


fig. 3. Bloomberg, Kevin C. Smith, CFA

Les actions des mines d'or (en jaune dans le graphique ci-dessous) se sont également extrêmement bien comportées, surperformant massivement l'indice S&P 500 (représenté en bleu).

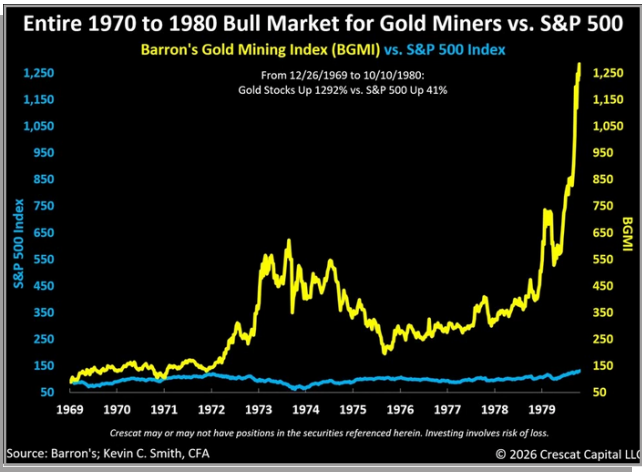


fig. 4. Barron's, Kevin C. Smith, CFA

Si les investisseurs dans l'or et l'argent avaient craint la hausse des taux dès le départ, ils auraient manqué cette hausse historique de l'ensemble du complexe des métaux précieux. Le taux directeur américain est passé de 3 % à plus de 14 % sur l'ensemble de la période, sans empêcher l'envolée. Ce n'est que lorsque le président de la FED, Paul Volcker, a poussé les taux au-delà de 22 % en 1981, provoquant une récession à double creux, que l'élan de l'inflation et de l'or a été brisé. Aujourd'hui, les taux directeurs actuels sont à des niveaux qui semblent bien plus susceptibles de déclencher une nouvelle ère inflationniste que de l'écraser.

Partant des faibles valorisations actuelles des actions minières anticycliques et compte tenu du contexte macro-économique favorable de l'offre et de la demande pour les métaux, il ne serait pas étonnant que les rendements sur les 10 prochaines années pour les entreprises minières soient tout aussi élevés en comparaison à la décennie des années 70.

Et les marchés actions globaux? Sont-ils devenus abordables avec la baisse?

En partant des ratios de valorisation à long terme CAPE de Shiller élevés que connaît aujourd'hui le S&P 500, les rendements sur les 10 prochaines années pour le S&P 500 pourraient s'avérer décevants.

Les grandes entreprises technologiques, historiquement célébrées pour leurs flux de trésorerie massivement excédentaires, voient la croissance de leur *cash-flow* disponible se refroidir nettement sous la pression de la course à l'intelligence artificielle. Cet écart pourrait s'avérer coûteux, car la performance boursière a souvent suivi de près les tendances du flux de trésorerie disponible. Nous avons développé ce point en détail dans l'édition de mars (fig. 5).

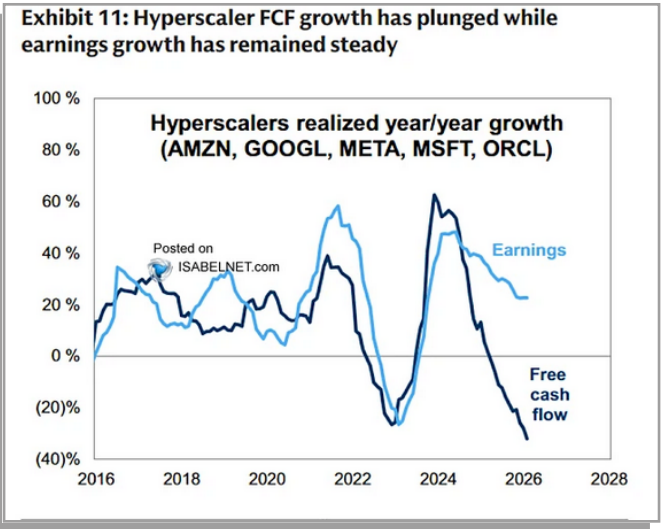


fig. 5. FactSet, Goldman Sachs

L'analyse de l'état actuel des marchés boursiers mondiaux met en évidence des niveaux de valorisation particulièrement élevés, qui restent pour l'instant soutenus par la forte dynamique des bénéfices des entreprises. Les multiples de cours/bénéfices (P/E) à 12 mois atteignent en effet des sommets : 20,5 aux États-Unis (et 19,2 si l'on exclut les grandes valeurs technologiques), 17,6 au niveau mondial, et 13,9 en Europe (fig. 6).

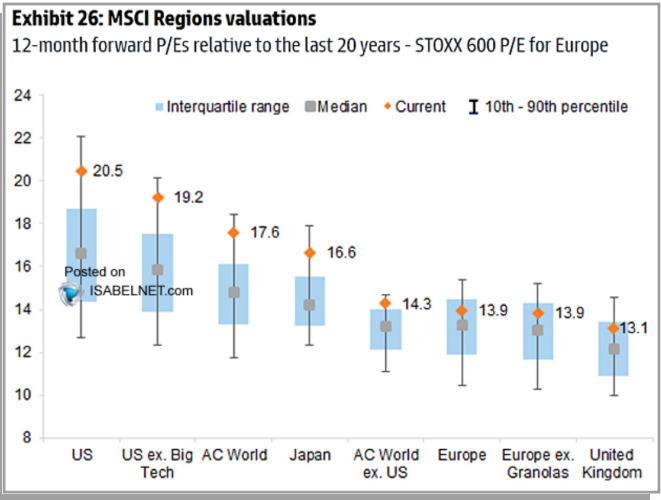


fig. 6. FactSet, Goldman Sachs

Le graphique nous montre que certains marchés sont caractérisés par un niveau de valorisation largement au-dessus de l'intervalle constaté au cours de ces 20 dernières années, d'autres moins.

Cependant, évaluer la cherté de ces marchés en se basant uniquement sur la médiane des 20 dernières années constitue un biais méthodologique majeur. Cette approche court-termiste revient à comparer la situation actuelle à un référentiel déjà marqué par des niveaux anormalement élevés. Pour une analyse rigoureuse, il est impératif d'élargir la focale et d'intégrer les 40 dernières années, qui correspondent à une ère de financiarisation, de dérégulation et de baisse structurelle des taux. Plus important encore, il faut observer les données de très long terme antérieures à cette période : entre les années 1950 et 1970, les P/E médians évoluaient de manière standard entre 12 et 16, y compris lors des phases de forte croissance économique.

La financiarisation a créé un régime de valorisation spécifique qui n'est en rien une norme immuable. Les données historiques rappellent que les grands cycles de crédit s'étendent en moyenne sur 75 à 80 ans. Le cycle actuel ayant débuté en 1945, il approche de sa maturité. Une gestion des risques avisée nécessite donc d'envisager la fin potentielle de cette parenthèse historique.

Ce cycle pourrait s'inverser sous l'effet de changements structurels profonds, tels que le retour de l'inflation, une remontée durable des taux, une régulation accrue ou encore un mouvement de réindustrialisation. Si l'environnement macro-financier venait à se retourner, les multiples de valorisation subiraient une dévaluation drastique pour converger à nouveau vers leurs moyennes séculaires, une perspective fondamentale à intégrer avant toute nouvelle prise de risque sur les marchés.

Dans un monde où les algorithmes et les modèles quantitatifs regardent souvent seulement les 20 dernières années de données, ce rappel est important.

▲ Le mur de la dette et le retour de l'inflation

La dette nationale des États-Unis poursuit son ascension vertigineuse. Les déficits sont devenus inévitables rien que par le poids des intérêts de la dette passée accumulée, qu'il faut bien financer et refinancer. Et souvent, une croissance économique qui dépend désormais en grande partie des dépenses publiques.

La dette nationale des États-Unis a maintenant augmenté de 2 800 milliards de dollars depuis que le plafond de la dette a été relevé en juillet dernier. Le gouvernement fédéral continue d'emprunter comme s'il n'y avait pas de lendemain. Prochaine étape : 40 000 milliards de dollars (fig. 7).

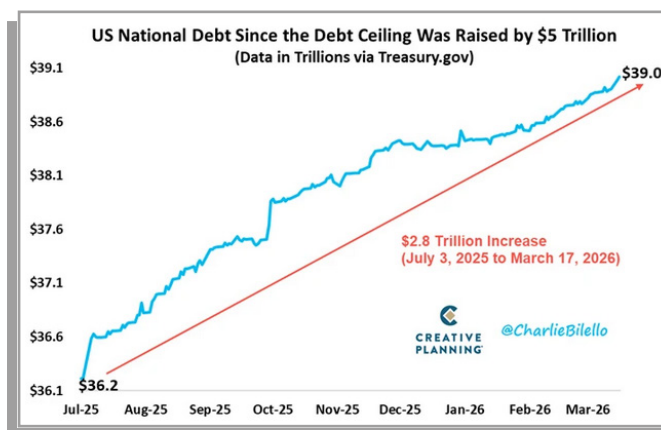


fig. 7. Charlie Bilello

Quand la dette publique et la dette privée atteignent des niveaux aussi extrêmes, la courbe blanche (celle des anticipations d'inflation) sur le graphique suivant peut monter (fig. 8).

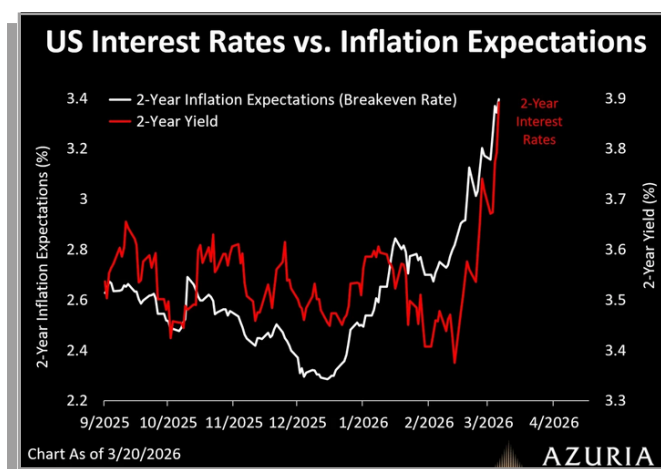


fig. 8. TradingView, Tavi Costa

En revanche, la courbe rouge, celle des taux, ne peut pas se permettre de monter dans les mêmes proportions, car cela mettrait à genoux l'ensemble du système. Les banques centrales semblent bien démunies vis-à-vis de cette situation.

L'inflation (fig.9-10, en bleu sur les graphiques) risque de s'envoler en raison des chocs pétroliers (matières premières en jaune), ce qui a d'ailleurs été systématiquement sous-estimé par la Réserve fédérale d'un point de vue historique.

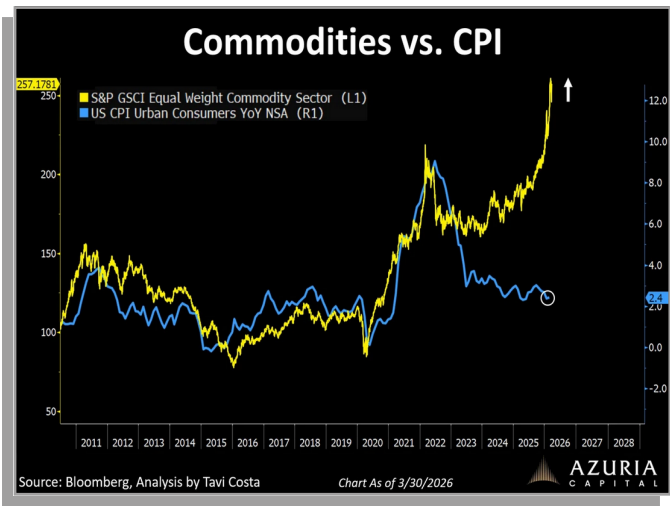


fig. 9. Bloomberg, Tavi Costa

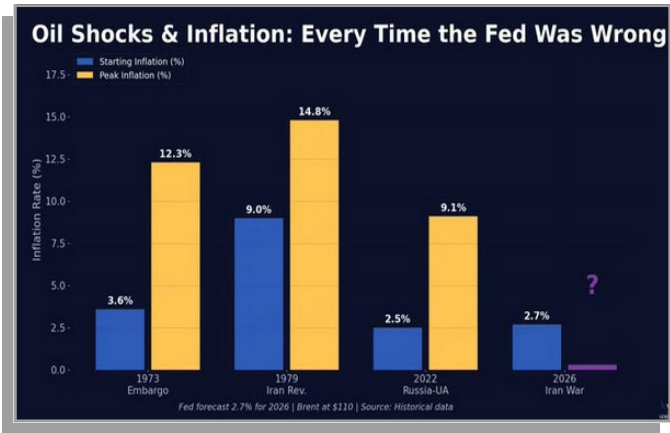


fig. 10.

Et aucun des épisodes précédents n'a vu les paiements d'intérêts américains atteindre 5 % du PIB. Nous y sommes. Il serait tout à fait possible d'assister à une nouvelle flamée de l'inflation, avec une Réserve fédérale contrainte de procéder à une baisse des taux (ou de mettre en place d'autres artifices monétaires) pour éviter l'effondrement du château de cartes. C'est un scénario qui n'est certainement pas intégré par les marchés aujourd'hui.

D'ailleurs, chaque récession américaine (fig.11, zones grises sur le graphique), à l'exclusion du ralentissement lié à la pandémie, a été précédée d'un choc sur les prix du pétrole :

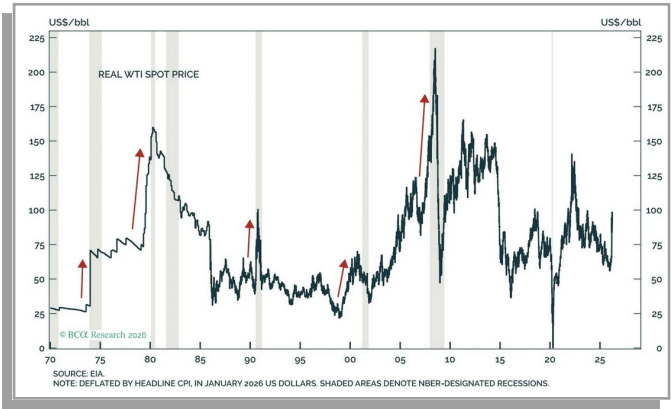
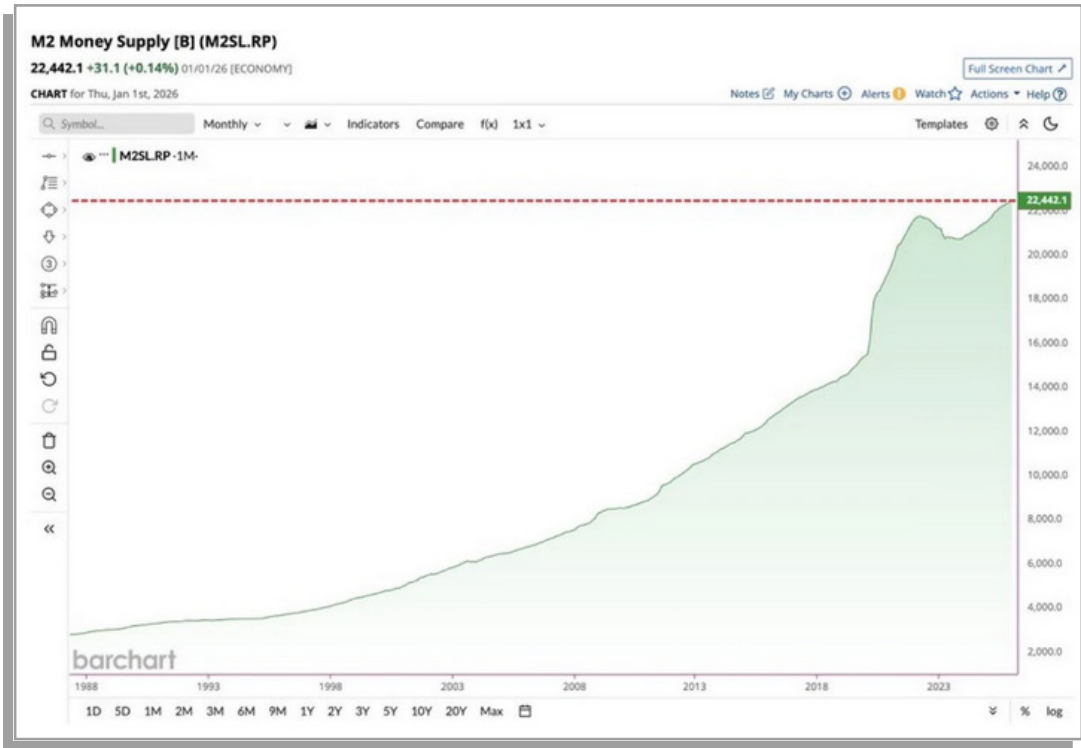


fig. 11.

La « planche à billets » risque d'être à nouveau sollicitée, alors qu'elle a déjà été largement utilisée (fig. 12) :

fig. 12.



Comparaison de l'inflation aujourd'hui (en blanc) avec le parcours historique des années 70 (en rouge) (fig. 13) :

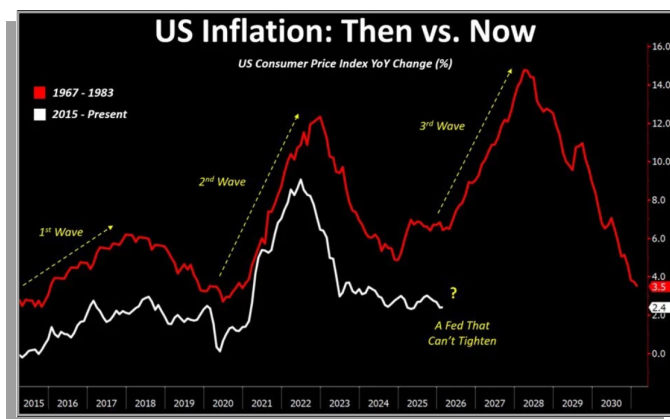


fig. 13. Bloomberg, Tavi Costa, 2026.

Nous payons aujourd'hui le prix des erreurs fondamentales des années 1980. Nous payons la facture d'une financiarisation qui a sacrifié la stabilité sur l'autel de la croissance fictive et des bonus immédiats. Nous payons la note d'une alchimie qui, comme sous John Law, finit toujours de la même façon : par un retour à la réalité, plus ou moins brutal, mais inévitable.

Plus que jamais, les allocations financières conventionnelles ne semblent plus du tout adaptées à cet état de fait. D'ailleurs, notre stratégie financière est convenablement préparée à une dégradation accrue des marchés actions et obligataires.

Les métaux précieux peuvent subir un revers temporaire si une liquidation générale intervient, pour rebondir ensuite encore plus fort compte tenu de leurs fondamentaux, et cela est valable pour les actions de sociétés minières.

Les stratégies alternatives en portefeuille réalisent quant à elles un très beau parcours dans le cadre de cette phase de marché relativement chaotique. L'intérêt d'intégrer des stratégies plus sophistiquées, caractérisées par une corrélation très faible aux marchés actions/obligations traditionnels, prend ici tout son sens.

Les fonds diversifiés recèlent un rapport performances/risques réellement appréciable : certains d'entre eux ont mis en place des instruments de couverture ne demandant qu'à générer des gains en cas de dysfonctionnements accrus sur les marchés.

Les stratégies en immobilier d'investissement sont particulièrement appréciables pour leur faible volatilité en ces périodes plus difficiles pour les marchés financiers, en plus de leur caractéristique de tangibilité appréciable en ces temps d'érosion monétaire.

Les stratégies actions soigneusement sélectionnées subissent les variations intercalaires des marchés et auraient pu impacter temporairement les portefeuilles de manière plus significative, si nous n'avions pas adopté les pondérations en phase avec ce contexte de marché.

Enfin, les liquidités et fonds en euros sont susceptibles de pouvoir être en partie mobilisés dans le cadre du renforcement de stratégies plus dynamiques si des occasions se présentaient. En attendant, ils permettent de réduire significativement la volatilité globale des portefeuilles sous gestion.

Achevé de rédiger le 2 avril 2026

Le présent document est fourni à titre strictement informatif et éducatif. Il ne constitue en aucun cas une offre d'achat, une recommandation personnalisée, une analyse financière ou une sollicitation de vente et ne peut être assimilé à un conseil en investissement. Il ne constitue pas non plus une incitation à acheter, vendre ou conserver un instrument financier. Andy Bussaglia et son cabinet de gestion de patrimoine « Mon Bureau Patrimonial » n'acceptent aucune responsabilité, directe ou indirecte, qui pourrait résulter de l'utilisation de toutes informations contenues dans ce document. Mon Bureau Patrimonial ne peut en aucun cas être tenu responsable pour toute décision prise sur la base de ces informations. Les préconisations d'arbitrage sur les portefeuilles font l'objet d'un document personnalisé, distinct de celui-ci. Les lecteurs doivent garder à l'esprit que l'investissement peut impliquer un risque important de perte en capital totale ou partielle, que le rendement de tout instrument financier peut être volatil et évoluer à la hausse comme à la baisse, et que les performances passées ne préjugent en rien des performances futures. Les fluctuations des taux de change peuvent affecter la valeur de certains investissements. Certains produits (dérivés, produits structurés, non cotés, private equity, actifs numériques, etc.) présentent des risques spécifiques élevés ne convenant pas à tous les investisseurs. Les propos mentionnés peuvent contenir des approximations liées à l'interprétation des informations publiques d'origine. Les informations publiées sont réputées fiables à la date de rédaction, mais peuvent être incomplètes, obsolètes ou sujettes à modification sans préavis. Elles sont fournies « en l'état », sans garantie expresse ou implicite quant à leur exactitude ou leur exhaustivité. Aucune décision d'investissement ne doit être prise sur la seule base des informations présentes sur ce document. L'auteur et/ou Mon Bureau Patrimonial peuvent, à titre personnel ou professionnel, détenir des positions sur certains actifs mentionnés. Ces positions ne constituent en aucun cas une incitation à reproduire ces investissements. Par ailleurs, Andy Bussaglia et Mon Bureau Patrimonial sont totalement indépendants des solutions d'investissement proposées par Géopolitique Profonde. Géopolitique Profonde reprend librement la tribune envoyée mensuellement par Andy Bussaglia – Mon Bureau Patrimonial à ses clients et à ses contacts. Ce rapport et tous les éléments qui le composent (textes, données, tableaux, graphiques, logos, etc.) sont protégés par les lois en vigueur sur le droit d'auteur et la propriété intellectuelle. Toute reproduction, représentation, diffusion ou utilisation, intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur du présent document. Toute demande d'autorisation doit être adressée par courriel à l'adresse de contact@monbureaupatrimonial.com. Toute infraction à ces dispositions pourra donner lieu à des poursuites civiles et/ou pénales.

CHEF D'ENTREPRISE OU HAUT PATRIMOINE IMMOBILIER :



IL EXISTE DES **SOLUTIONS**
POUR OPTIMISER VOTRE PATRIMOINE

Scannez ce QR code avec votre téléphone



Placements



Ce que votre conseiller ne vous dira jamais



Franck Pengam est analyste en géopolitique économique et spécialisé dans les placements décentralisés. Auteur de deux livres *Géopolitique de l'Or* (2019) et *L'industrie Minière* (2021), il propose diverses solutions pour débancariser et internationaliser son patrimoine.

“

Il y a ceux qui ont un problème de rendement. Et il y a ceux qui ont un problème d'architecture.

Une personne appartenant à la première catégorie a déjà constitué un capital (héritage, vente immobilière, épargne accumulée) et cherche à le faire fructifier intelligemment dans un monde en recomposition. Elle veut battre l'inflation, diversifier hors de France, s'exposer aux bonnes thématiques géopolitiques. Ses besoins sont clairs et ses problématiques essentiellement financières. Pour elle, un accompagnement structuré autour des marchés, des actifs alternatifs et des stratégies de Placements Multipolaires suffit.

Le second profil est différent. Il a souvent plus de patrimoine, parfois moins de liquidités. Il possède de l'immobilier en France, une ou plusieurs entreprises, éventuellement une résidence secondaire. Il a des enfants auxquels il souhaite transmettre quelque chose de solide. Il pressent que sa fiscalité est mal optimisée, que sa trésorerie d'entreprise dort inutilement, que son architecture patrimoniale globale n'a jamais été pensée comme un tout cohérent. Ses problèmes ne sont pas seulement financiers. Ils sont structurels. Pour lui, placer de l'argent n'est pas forcément un sujet central. La question cruciale est : « Comment reconstruire l'architecture de ce que j'ai bâti, avant que le contexte ne me l'impose dans de mauvaises conditions ? »

C'est précisément pour ce second profil que j'ai conçu l'Accompagnement Ultime.

”

▲ Le monde multipolaire crée des complexités que les conseillers classiques ne savent pas traiter

Depuis 2020, le monde a changé de nature. La recomposition géopolitique que nous analysons chaque mois dans ces colonnes n'est pas qu'un phénomène diplomatique ou militaire. Elle a des conséquences directes, concrètes et souvent brutales sur les patrimoines privés. Entre 2020 et 2025, le rendement réel moyen de l'épargne française (livrets, fonds euros, SCPI) a été négatif ou nul après inflation dans la majorité des cas. Un patrimoine de 500 000 euros placé sur des supports traditionnels a perdu en moyenne entre 8 et 15 % de pouvoir d'achat réel sur cette période, soit entre 40 000 et 75 000 euros de richesse silencieusement évaporée.

Les contrôles de capitaux européens se renforcent. La fiscalité française devient de plus en plus punitive. Concrètement : depuis 2023, tout virement vers un pays tiers à l'UE supérieur à 10 000 euros déclenche automatiquement une déclaration obligatoire auprès des autorités fiscales françaises. Les banques sont désormais tenues de signaler tout mouvement « inhabituel », une notion laissée à leur appréciation. Pour un lecteur de Géopolitique Profonde souhaitant diversifier son patrimoine hors de France – vers le Luxembourg, la Suisse, Singapour ou les Émirats – cette surveillance croissante représente un obstacle réel et grandissant à la liberté patrimoniale.

Les juridictions qui semblaient stables hier sont remises en question aujourd'hui. Le Luxembourg, longtemps refuge privilégié des patrimoines français, fait l'objet d'une pression croissante de Bruxelles pour harmoniser sa fiscalité vers le haut. La Suisse a signé de nouveaux accords d'échange automatique d'informations avec la France en 2024. Les conventions fiscales bilatérales sont renégociées dans un sens systématiquement défavorable aux épargnants privés. Les règles de transmission changent. Les entreprises qui opèrent à l'international font face à des environnements réglementaires de plus en plus fragmentés.

Dans ce contexte, le conseiller en gestion de patrimoine traditionnel, formé pour optimiser une assurance vie ou sélectionner des SCPI, est structurellement dépassé. La démonstration est simple : les fonds en euros d'assurance vie ont affiché un rendement moyen de 2,6 % en 2025, soit à peine supérieur à l'inflation de 1,3 %. Après prélèvements sociaux à 17,2 %, le rendement réel net tombe à environ

0,9 %. Les SCPI, elles, ont subi une correction moyenne de leurs valeurs de part de 10 à 15 % entre 2023 et 2025, effaçant plusieurs années de rendement distribué. Ce n'est pas une question de compétence individuelle du conseiller, c'est son champ d'expertise qui est structurellement trop étroit pour répondre à des problématiques qui touchent simultanément au droit fiscal international, à la structuration d'entreprise, à la transmission transfrontalière, à la stratégie d'investissement dans un monde multipolaire et à la peur d'un futur politico-économique défavorable à l'Occident au sens large et à la France en particulier. Ces disciplines ne se parlent pas entre elles dans le conseil classique, alors qu'elles doivent pourtant être pensées ensemble.

▲ L'urgence fiscale française : chaque mois d'inaction a un coût

La France de 2026 n'est plus un environnement fiscal neutre pour les patrimoines constitués. L'augmentation des prélèvements sociaux, la remise en cause progressive du pacte Dutreil, les velléités de réforme de l'IFI (Impôt sur la fortune immobilière), la hausse de la *flat tax* à 31,4 % sur la bourse, les cryptomonnaies et les intérêts financiers, la pression croissante sur les non-résidents fiscaux qui conservent des actifs en France : tous ces signaux indiquent une direction claire. L'État français, confronté à une dette dépassant les 3 300 milliards d'euros et à une crise de financement structurelle cherche des ressources là où elles se trouvent, c'est-à-dire dans votre patrimoine.

Pour ceux qui ont de l'immobilier en France, une entreprise dont ils envisagent la cession, des actifs à transmettre à leurs enfants ou une trésorerie d'entreprise mal allouée, chaque mois d'inaction représente un coût réel mesurable en euros. Pour donner un ordre de grandeur concret : une trésorerie d'entreprise de 300 000 euros dormant sur un compte courant à 0 % perd environ 3 900 euros de pouvoir d'achat par an avec une inflation à 1,3 %. Sur cinq ans, c'est près de 20 000 euros évaporés sans qu'aucune décision n'ait été prise. Une plus-value immobilière non anticipée sur une cession à 800 000 euros peut représenter une différence de 60 000 à 120 000 euros d'imposition selon que la structuration a été faite en amont ou non. Des droits de succession non anticipés sur un patrimoine de 1 million d'euros peuvent coûter entre 150 000 et 300 000 euros aux héritiers, une somme que quelques mois de préparation auraient pu réduire de moitié.

La fenêtre d'optimisation se referme. Les dispositifs fiscaux avantageux qui existent encore aujourd'hui – abattements pour durée de détention, régimes d'exonération à l'export, structures de holding, conventions fiscales favorables – sont sous pression politique permanente. Ceux qui agissent maintenant bénéficient de règles encore favorables. Ceux qui attendent subiront les règles de demain.

▲ Les problématiques structurelles que l'Accompagnement Ultime traite

L'Accompagnement Ultime s'adresse à des situations précises, que je rencontre régulièrement et qui partagent une caractéristique commune : elles ne peuvent pas être résolues par un seul outil ou une seule discipline.

Le chef d'entreprise qui envisage une cession doit anticiper les enjeux patrimoniaux bien en amont de la transaction. Les décisions prises sans cohérence globale peuvent avoir des conséquences fiscales significatives. Un accompagnement structuré avant la vente permet d'identifier les leviers disponibles selon la situation spécifique de chacun.

L'entrepreneur qui dispose d'une trésorerie d'entreprise significative – souvent plusieurs centaines de milliers d'euros dormant sur un compte courant à rendement nul – fait face à un double problème. D'un côté, cette trésorerie s'érode par l'inflation et de l'autre, elle est potentiellement exposée à une fiscalité défavorable si elle est mal structurée. Optimiser cette trésorerie en cohérence avec la stratégie globale du dirigeant nécessite une vision d'ensemble qui dépasse le simple cadre comptable ou fiscal.

L'expatrié cumule des complexités patrimoniales et fiscales que peu d'interlocuteurs maîtrisent dans leur globalité. Ces situations exigent une approche coordonnée, pensée comme un tout cohérent plutôt que traitée par des spécialistes cloisonnés. Les traiter séparément, avec des interlocuteurs différents qui ne se coordonnent pas, est une garantie d'incohérence et de coûts élevés.

La problématique de transmission, enfin, est celle que l'on diffère le plus souvent et que l'on regrette le plus d'avoir reportée. La France applique parmi les droits de succession les plus élevés d'Europe, au-delà des abattements légaux. Anticiper la transmission d'un patrimoine immobilier, d'une entreprise familiale ou d'actifs financiers diversifiés nécessite du temps – souvent plusieurs années – et une architecture juridique et fiscale pensée en amont.

Attendre que la question se pose dans l'urgence, c'est accepter de laisser à l'État une part significative de ce que l'on a mis une vie à construire.

▲ Ce qu'est l'Accompagnement Ultime et ce qu'il n'est pas

L'Accompagnement Ultime n'est pas un produit financier. Ce n'est pas non plus un abonnement à des recommandations de placements, aussi pertinentes soient-elles. C'est un accompagnement personnel mené directement par moi-même, sans intermédiaire, sur une durée de 5 ans pour traiter de problématiques qui ne se résolvent pas en une session.

La différence avec nos autres formules d'accompagnement ne tient pas seulement à ma présence directe, bien que celle-ci garantisse une continuité et une profondeur d'analyse que la délégation ne permet pas. Elle tient à la nature des problématiques traitées. Quelqu'un qui dispose de 700 000 euros issus d'une vente immobilière et qui souhaite les investir intelligemment dans un monde multipolaire trouvera dans notre accompagnement Placement Multipolaire une réponse complète et adaptée. Quelqu'un ayant ce même patrimoine, mais aussi une entreprise, des enfants, une réflexion sur l'expatriation et une transmission à organiser a besoin d'autre chose.

L'Accompagnement Ultime traite le patrimoine comme un système cohérent, pas comme une collection d'actifs juxtaposés. Chaque décision – fiscale, juridique, d'investissement, de transmission – est pensée en fonction des autres. C'est cette cohérence globale qui crée de la valeur, bien au-delà de ce que peut apporter l'optimisation isolée de chaque composante.



▲ Pour qui cet accompagnement est-il fait ?

J'ai vécu l'expatriation en 2021, avec tout ce qu'elle implique de complexité fiscale et de structuration, j'ai fondé plusieurs entreprises, un média, une maison d'édition... ce qui signifie que je connais les questions de gestion de trésorerie, de séparation entre patrimoine personnel et professionnel et des optimisations légales dont jamais aucun comptable ou CGP ne pourra vous informer. J'ai construit ce regard pour moi-même avant de le mettre au service de quelques personnes triées sur le volet.

Sans prétendre à l'exhaustivité, l'Accompagnement Ultime s'adresse typiquement aux profils suivants :

- ▲ Le dirigeant d'entreprise avec une trésorerie dormante ou un projet de cession à horizon deux à cinq ans ;
- ▲ L'expatrié ou le futur expatrié avec des actifs en France et une situation fiscale multi-juridictionnelle ;
- ▲ Le propriétaire d'un patrimoine immobilier significatif confronté à des problématiques de transmission ou de restructuration ;
- ▲ L'entrepreneur qui souhaite diversifier son patrimoine à l'international, hors du cadre réglementaire européen, de manière légale et optimisée ;
- ▲ Celui, enfin, qui a le sentiment diffus mais persistant que son patrimoine n'est pas structuré de manière cohérente, et que personne jusqu'ici n'a eu la vision globale pour le lui dire clairement.

Si vous vous reconnaissez dans l'un de ces profils, la question n'est pas de savoir si un accompagnement de ce niveau vous serait utile. La question est de savoir combien vous coûte chaque mois supplémentaire sans lui.

▲ Réserver un appel

L'Accompagnement Ultime n'est pas accessible à tous, non par élitisme, mais parce que je ne peux accompagner qu'un nombre très limité de personnes simultanément avec le niveau d'attention que ce type de situation exige. Chaque accompagnement commence par un appel de qualification sans engagement, au cours duquel nous évaluons ensemble si votre situation relève effectivement de cette formule ou d'une autre.

C'est précisément parce que mon temps est la ressource la plus contrainte de ce dispositif que le premier échange ne se fait pas directement avec moi, mais avec mon collaborateur Eddy, qui coordonne le pôle sélection de Géopolitique Profonde. Son rôle est de comprendre votre situation globale et d'évaluer si elle relève réellement de l'Accompagnement Ultime ou d'une autre formule mieux adaptée à votre cas. Ce filtre existe pour vous autant que pour moi : il évite de mobiliser votre temps sur une formule qui ne correspondrait pas à vos besoins réels. Si votre situation le justifie, Eddy prépare les bases d'un échange direct avec moi.

Cet appel n'est pas un entretien de vente, mais un diagnostic. Ce premier échange permet de comprendre votre situation globale et d'évaluer si mon approche peut vous être utile. Il ne s'agit pas d'un conseil en investissement, mais d'une conversation exploratoire sur votre architecture patrimoniale.

Pour réserver votre appel de qualification, scannez le QR code qui suit avec l'appareil photo de votre téléphone ou **cliquez ici si vous lisez ce texte en format PDF**. Les places disponibles pour le troisième trimestre 2026 sont particulièrement limitées avec la période estivale :



Franck Pengam
Fondateur de Géopolitique Profonde

Avertissement légal : Les investissements recommandés dans nos publications peuvent être sujets à variations et porter sur des investissements spéculatifs. La valeur de chaque investissement et les performances qui en découlent peuvent descendre comme monter et, de façon générale, le client ne devra jamais investir plus que ce qu'il pourrait se permettre de perdre. Le client reconnaît et accepte que toute utilisation des publications de ILP Solution Géopolitique Profonde, Franck Pengam, et des informations les constituant, de même que toute décision relative à une éventuelle opération d'achat ou de vente d'investissements qu'il prendrait, sont sous sa seule responsabilité exclusive.

Les informations données et les opinions formulées sont, par nature, génériques. Elles ne tiennent pas compte de la situation personnelle de chaque client et ne constituent en aucune façon des recommandations personnalisées en vue de la réalisation de transactions. De ce fait, la responsabilité de Géopolitique Profonde, ILP Solution et de son dirigeant, Franck Pengam ne pourra en aucun cas être engagée en cas d'investissement inopportun.

ILP Solution conseille à ses clients de consulter, avant d'investir, un courtier ou un conseiller financier indépendant agréé.

ILP Solution ne s'engage sur aucune promesse de gain, réussite, ou succès de la part du client. Ses résultats dépendront de plusieurs facteurs, y compris et pas seulement : son expérience, sa motivation, son antécédent et ses valeurs.

ILP Solution n'est tenue que par une obligation de moyens et non de résultat.